

**FNA 1763- La
Bohème et
l'Ivraie 1 -
Ylvain, rêve de**

Ayerdhal

VISIT...

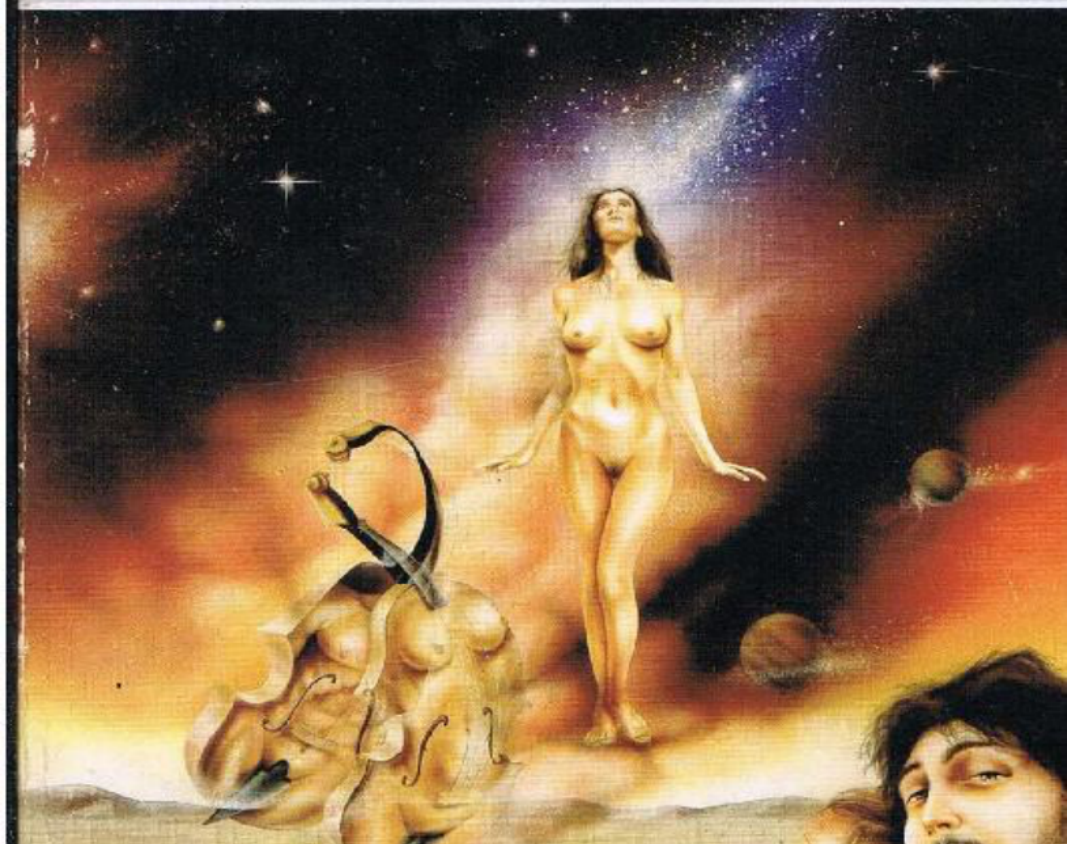
LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

AYERDHAL

YLVAIN, REVE DE VIE

La Bohème et l'Ivraie - 1

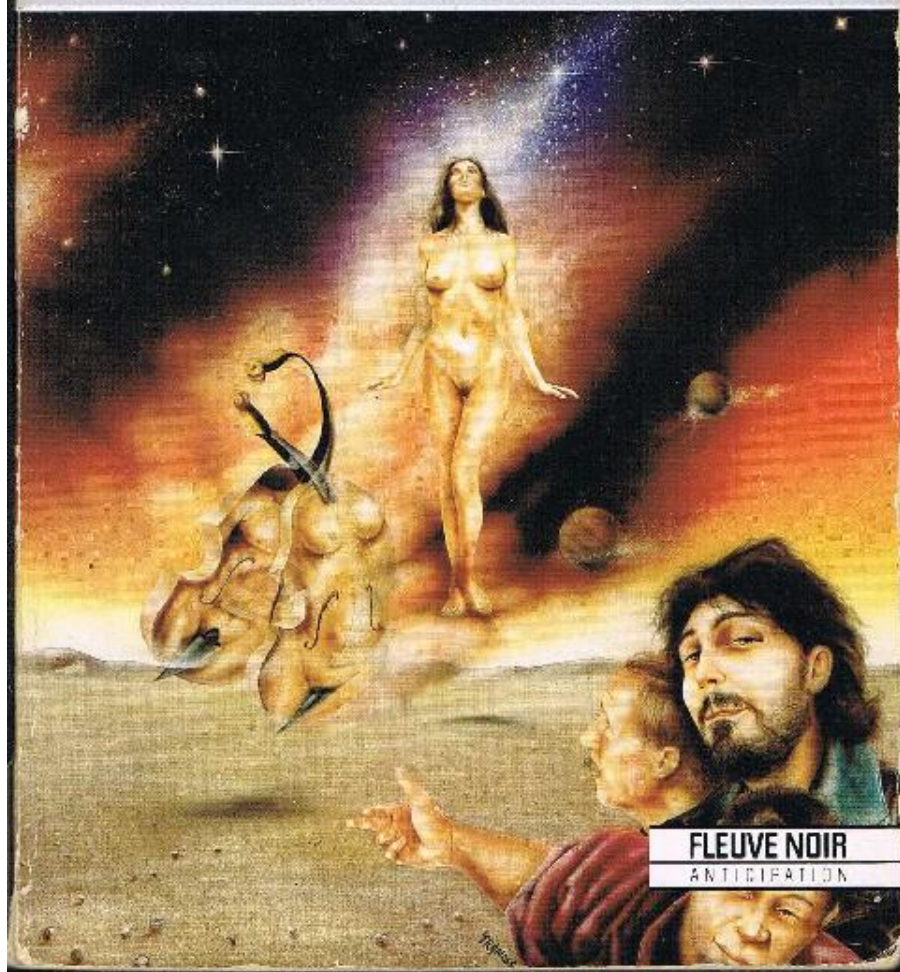


ANTICIPATION

AYERDHAL

YLVAIN, REVE DE VIE

La Bohême et l'Ivraie - 1



LES INTROUVABLES

UNE ÉDITION ABPROD'

LIVRE NUMÉRISÉ ET CORRIGÉ PAR



AYERDHAL

YLVAIN, RÊVE DE VIE (LA BOHÈME ET L'IVRAIE – 1)

1990/06 FLEUVE NOIR, Coll. Anticipation n° 1763
ISBN 2-265-04345-1 ISSN 0768-3014. Couverture ; Fransescano

ABP numérise des livres. des Anticipations, des bouquins de gare, des polars noirs et d'autres de ces pochEs que personne ne réimprime ni ne réédite en version électronique. Ceci est un travail bénévole et non autorisé par l'auteur ni sa maison d'édition. Vous êtes sensé en posséder une version papier (droit à la copie privée).

Bonne lecture

V2 du 6 mars 2011

AYERDHAL

YLVAIN, RÊVE DE VIE

LA BOHÈME ET L'IVRAIE – 1

FLEUVE NOIR

ANTICIPATION

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que *les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1990 Éditions Fleuve Noir
ISBN 2-265-04345-1
ISSN 0768-3014

La Bohème et l'Ivraie est surtout dédié au Lilou et aussi à Florence Madignier. Je n'ai pas à remercier Éric Arnaud, parce qu'il n'y a pas de dette entre nous (nous ne sommes ni des gens d'honneur ni des comptables) mais je le fais quand même car un ami a le droit de dire n'importe quoi.

CHAPITRE PREMIER

La pierre était fraîche sous la soie du saroual, délicieusement fraîche. Elle se jouait de la tiédeur de son corps et de la brûlure du soleil, comme si elle refusait d'afficher une température qui ne fût pas la sienne ; été comme hiver, elle maintenait ses dix-huit degrés ; les ondes de chaleur stagnaient à quelques centimètres de sa rugosité, la glace n'y avait aucune prise. La pierre de Myve traversait les siècles de sa seule obstination à n'être qu'elle ; il fallait la conserver des semaines entières au zéro kelvin ou des heures au cœur d'une étoile pour que, d'une seule déflagration, elle volât en atomes. La pierre de Myve était vivante ; on pouvait la sculpter, la façonner, la tailler, la recouvrir, la broyer, on pouvait la tuer, mais jamais courber son isothermie.

Assis sur une dalle de Myve, adossé contre un mur de Myve, face aux feux d'un après-midi torride, le jeune homme goûtait l'indépendance de ses rêves, des rêves de Myve. L'idée d'être aussi inflexible que la pierre lui procurait la satisfaction d'attendre là, sans regards impatients vers cette porte qui ne coulissait pas. Il attendait, l'esprit au repos, seulement conscient d'être le dernier à attendre. Tous étaient venus, avaient affronté leurs doutes ou leur confiance, l'aboutissement ou l'échec ; tous étaient repartis, fiers ou déprimés, soulagés ou moroses, tous, et son tour arrivait enfin. Il savait depuis six jours qu'il serait le dernier, qu'on l'avait délibérément placé en queue de liste, et il avait eu le temps de comprendre pourquoi. D'une certaine façon, ce n'était plus qu'un jeu, et il voulait bien jouer... Il avait même une chance (on lui laisserait une chance), et il la dédaignerait : il se sentait de Myve.

L'année qui s'achevait n'avait été ni une révélation, ni une révolution, contrairement à ce qu'en disaient les maes ; simplement, en lui, la créativité poursuivait sa lente évolution vers il ne savait où, vers ils ignoraient quoi. Avec la maîtrise croissante de son potentiel, il avait ouvert les portes d'une expression qui mûrissait en lui depuis toujours, que les maes n'aimaient pas. Maintenant, appuyé contre le parement de l'amphi, le regard planant au-dessus des arbres, il

saisissait l'hérésie de sa composition et la fatalité du dégoût qu'elle devait provoquer. Étonnant ce que l'enthousiasme et la fierté l'avaient aveuglé, lui qui personnifiait l'égaré et l'impudence au sein de sa classe, lui que chaque maes avait pris à part pour de conditionnels mérites et de réels reproches, lui qui avait passé autant de temps à s'expliquer dans le bureau du recteur que ses enseignants à y réclamer des sanctions. Comment avait-il pu imaginer que sa démonstration serait accueillie avec faveur ? Le silence qui avait ponctué sa keïnette avait été horrible, plus oppressant encore que la peur d'être recalé qui l'avait torturé la semaine suivante.

Ne pas être admis dans le cycle supérieur ! Ne pas connaître le kineïrama et les finesses techniques de la projection ! Se morfondre à jamais dans le non-accomplissement de sa vocation ! Renoncer, par défaut, à vivre l'Art Total ! Après cinq ans d'un enseignement distillé au compte-gouttes, après des nuits de travail aussi acharné qu'insane, après des heures d'angoisse, il ne parvenait pas à adoucir l'intolérable : ne jamais devenir kineïre !

Le désespoir s'était éteint d'un bloc, lorsqu'on lui avait apporté la convocation pour l'ultime entretien pré-universitaire. Le désespoir était mort des questions qu'il avait engendrées ; à chaque pourquoi il fallait une réponse, et chaque réponse l'éloignait de l'Institut. Ce n'était plus un déchirement, c'était un choix.

*

* *

— Ylvain !

La porte s'était ouverte et il ne l'avait pas entendue. Maes Dor Ennieh, recteur devant ses pairs, lui faisait signe d'entrer.

Au fil de ces dernières années, ils s'étaient trop rencontrés tous les deux pour que l'un conservât son aura de sagesse et l'autre son image juvénile. Ils n'avaient plus vraiment de code et le rituel qui s'était instauré entre eux sortait du cadre scolaire ; rien ne les liait plus que la fatalité d'une situation qu'aucun dialogue ne pouvait altérer. En se levant, Ylvain se rappela qu'à sa façon aussi, maes Ennieh était de Myve. Cela le fit sourire.

*

* *

Pour le recteur, l'examen Transitoire était l'occasion d'affermir la

suprématie de son autorité et de son jugement, autant que la possibilité d'exercer sa formidable acuité. À l'exception de cas flagrants de marginalité, qu'il réglait en cours d'année, il ne connaissait des élèves du second cycle qu'une myriade de méga-octets plus techniques qu'humains. S'il intervenait parfois dans tel cours ou telle activité, l'essentiel de sa tâche le clouait à son bureau. Certes, il assurait quelques conférences pour le troisième cycle et le suivi des étudiants les plus prometteurs, mais il se sentait privé de ces applications pédagogiques qui l'avaient orienté vers l'enseignement cinquante-six ans auparavant. La charge de recteur était socialement frustrante et le cérémonial du Transitoire, une fois l'an, le soulageait efficacement du poids administratif au moment le plus crucial... Comment aborderait-il son congé sans lui ?

Une semaine après la dernière épreuve du Transitoire, celle de la keïneite, les postulants se succédaient un à un dans le kineïrama et, en gourmet avisé, Ennieh se gardait le mets le plus fin pour l'ultime entretien. Ils avaient eu pour noms : Avelange, Eïr Fiho, Sragid – dont l'art avait parcouru l'Homéocratie de succès en succès – ou Bayliba – dont la popularité n'avait d'égale que la médiocrité et que l'Institut avait exclue avec pertes et fracas – ou encore Kostera, Szamel, Naï Amalfi – dont personne n'avait jamais entendu parler, pour cause d'études interrompues. C'était aujourd'hui le tour d'Ylvain, et le recteur doutait encore du bien-fondé de son verdict. Ylvain était un poison pernicieux que le Conseil des maes avait décidé de renvoyer et qui plongeait Ennieh dans la perplexité. Ce problème-là se résumait à : que faire d'un mauvais génie ? Car il était convaincu du génie de l'adolescent, de son incroyable capacité créatrice et de sa qualité de projectionniste, comme il était convaincu de son vice et du danger qu'il représentait.

— Assieds-toi.

Le kineïrama n'était ni grand, ni austère, mais il n'était pas conçu pour dialoguer, et les élèves ne manquaient jamais d'être gauches avant de se placer timidement sur un bord de la seconde ou troisième rangée de fauteuils. Le recteur s'installait, lui, sur le siège de projection, au centre de l'estrade, face à la salle et au malaise du postulant. Quelquefois, il faisait une démonstration de son talent et projetait la keïneite de l'étudiant, en la commentant ou la modifiant de façon à en souligner les insuffisances. Il avait mémorisé celle d'Ylvain, bien sûr, et l'interpréter serait lui rendre, sous forme de cadeau d'adieu, l'hommage empoisonné qui convenait.

Ylvain s'établissait sur le bord de l'estrade, les jambes pendantes, manifestement ravi de son anticonformisme. Ce gosse comprenait trop vite trop de choses. Comprendait-il qu'en astreignant son aîné à siéger au milieu du premier rang, en dessous de lui, il servait son ouvrage ?

— Tu m’as déçu, Ylvain.

Dans la voix du recteur vibrail tout ce que celle déception pouvait impliquer : le reproche et la désolation, la méfiance et, plus fort que tout, la fermeté, l’implacable fermeté d’intention.

Ylvain croisa ses mains entre ses genoux, comme par dépit.

— À quoi donc vous attendiez-vous ? soupira-t-il, manifestant d’une mimique sa propre désillusion. La déception est l’aboutissement des erreurs de jugements ; celui qui l’éprouve en est responsable, avec les carences de ses analyses.

Il avait coloré son timbre de la monotonie sentencieuse des phrases dont il parsemait son discours depuis quelques mois, ces petites remarques aussi logiques que pompeusement définitives. Un jour, Ennieh lui avait reproché de ne débiter que des truismes ; il avait en retour écopé d’un regard méprisant.

— Un truisme est une vérité d’évidence, avait répliqué Ylvain. Je ne suis pas certain que ces insolences, qui motivent les sanctions qu’on m’inflige, relèvent de l’évidence ! »

L’adolescent était en effet une cible facile pour l’acrimonie de certains maes. Dor avait éprouvé la plus grande difficulté à taire son amusement.

— Souhaites-tu que je détaille tes résultats discipline par discipline ? interrogea-t-il, l’air ennuyé. Et les réflexions qu’ils inspirent, bien entendu.

— Maes, dites ce qui vous semble utile.

Dor Ennieh hocha plusieurs fois la tête, les lèvres closes, ses yeux fouillant l’indifférence patiente, obstinée, du jeune homme. Dieu, que son fatalisme semblait réfléchi ! Le recteur s’enfonça dans le fauteuil jusqu’à en sentir l’armature. Il avait besoin d’un regain de matérialité.

— De la culture générale aux sciences, tes notes sont le reflet de ta négligence et de ta facilité : tout est moyen. Les disciplines artistiques paraissent davantage t’intéresser : tu les méprises vaguement, mais les résultats sont honnêtes. Ils culminent dans les matières sportives... La caricature du fumiste, Ylvain !

— Qu’importe, maes ? Je suis ici pour concrétiser ma passion kineïre, pas pour briller d’érudition ! Vous exigez une moyenne dans les autres domaines : je m’y tiens. Si cette moyenne, que vous avez fixée, vous semble dérisoire, rehaussez-la !

Que répondre à cela qui ne fût pas scabreux ? L’adolescent lui avait demandé de dire ce qu’il pensait utile et, déjà, il l’accusait de superficialité. Dor Ennieh devait changer de registre, oublier ses poncifs (il avait conscience d’en avoir lâché un) et retrouver le détachement qui seyait à son rôle.

— Disons que tu as survolé la partie polyvalente en rase-mottes et que, de ce point de vue, tu es recevable.

Ylvain pouffa.

— En ce qui concerne ton pôle d'intérêt, ta passion – comme tu dis – l'examen Transitoire te dessert autant qu'il te met en valeur, et c'est de cette dualité dont j'aimerais parler.

Insensiblement, le recteur glissait vers une position très décontractée, mi-assis, mi-allongé, cette posture dont raffolaient les étudiants pour marquer leur oisiveté et le bien-être qu'ils en retiraient. Il savait que le subconscient d'Ylvain enregistrerait le changement et infiltrait ses pensées d'une confiance des plus nocives. Pour l'instant, le jeune homme patientait, avec un rien d'exaspérante condescendance.

— Je pense que tu sais où tu en es d'un point de vue technique, n'est-ce pas ? Tes courbes de progression sont satisfaisantes et ta maîtrise honorable.

À nouveau, Ylvain pouffa, mais il garda le silence. Il avait deux, voire trois ans d'avance sur l'enseignement qu'on lui avait prodigué : « satisfaisantes » et « honorable » étaient de doux euphémismes. Son interlocuteur partageait cette conviction et, nonobstant la situation qui le contraignait à la prudence, il aurait aimé pousser le garçon à trahir l'étudiant qui lui avait communiqué ses cours. L'institut détestait les autodidactes et proscrivait formellement les relations inter-classes... Il y avait hélas fort à parier que la marginalité d'Ylvain s'était exacerbée d'une compréhension partielle de leçons qui ne lui étaient pas destinées. Enniah devrait prendre des mesures et se servir du cas Ylvain comme épouvantail.

Ce fut à ce moment de ses réflexions qu'il comprit que l'adolescent ne rêvait plus de son accession au troisième cycle. Il se débarrassa alors des fioritures.

— L'art kineïre n'est pas un assemblage de techniques savantes : les techniques sont le support d'une expression artistique maîtrisée. Il ne suffit pas de projeter fort et clair, il ne suffit pas d'exciter le névraxe sur chaque mode, ni d'élaborer un message pour chaque sens et encore moins de les agglutiner dans un faisceau compact. Un keïn est une composition qui n'existe que d'équilibres méticuleusement dosés. Techniquement, tu te débrouilles, Ylvain. Psioniquement, tu excelles. Mais cette excellence est relative à ton niveau d'appréhension, à l'impressionnante masse d'ignorances propres au deuxième cycle. Tes seize camarades ont œuvré de leur mieux avec l'unique souci d'atteindre une certaine harmonie. Tous ont usé d'un ou deux modes pour un ou deux sens, et dans l'ensemble, ils ont montré d'encourageantes capacités de travail. (Dor secoua la tête en pinçant les lèvres.) Comment qualifier ta keïnnette, Ylvain ? Comment la jauger ?

Le jeune homme était maintenant gonflé d'arrogance et de mépris,

son calme s'entachait d'une ironie qu'il avait envie d'exhiber. Il avait au bord des lèvres le goût des mots acerbes, dans le gris trop sombre de ses yeux figés la force de les dire, et celle de les ignorer.

— Est-ce vraiment le rôle de l'élève que juger son travail ? insinua-t-il.

— S'il n'est pas capable de le faire, comment progressera-t-il ? (Ennieh approchait son but.) L'auto-évaluation est la garantie du développement et de la maturité. L'artiste doit savoir interrompre son œuvre pour se regarder travailler et la percevoir, elle, comme il voudrait que le public la perçoive.

— Un essai !

— Pardon ?

— Un essai... Ma keïnette était un essai.

L'espace de brèves inspirations, le recteur se vit, déconcerté et lourd, affalé mollement sous le regard moqueur d'un garçon de dix-sept ans. Il lui restait juste assez d'humour pour se détacher du ridicule et poursuivre sur le même ton :

— Les essais servent justement à peaufiner une création. Quels enseignements tires-tu du tien ?

« Nous y voilà ! » songea Ylvain. « Il m'a conduit où il le désirait. » Il savait que ce moment devait arriver – il le savait depuis la glace et le silence qui avaient salué son exhibition – mais il avait refusé de le préparer, préférant se fier à sa spontanéité. Maintenant, les mots peinaient à franchir le mur de ses lèvres. Il avait conscience de devoir laisser s'exprimer sa sensibilité, ne surtout pas raisonner : l'art ne se raisonnait pas.

— J'aime ce que j'invente, maes, n'espérez pas de moi une quelconque objectivité... D'ailleurs, le kineïrat est totalement subjectif, et je crois en la valeur de cette subjectivité comme seule essence de l'art.

Ylvain s'interrompt et se morigéna : à peine lancé, il intellectualisait. Maes Ennieh était un théoricien de l'art, il n'éprouverait aucune difficulté à venir à bout de sa jeunesse, à annihiler ses belles certitudes dialectiques. Or, ce qu'il voulait dire était trop important pour qu'un défaut d'argumentation l'en détournât.

— Ma keïnette péchait par technique, personne n'en est plus conscient que moi... Vous diriez présomption, je dirais ambition, et ces termes ne sont pas contradictoires. Je veux faire mieux que tous, tout de suite ; du reste, ces défauts sont de ceux que l'expérience corrige efficacement, n'est-ce pas, maes ?... Mais ne croyez pas que je sois aussi vulgaire : j'ai choisi d'utiliser toute la gamme des modes et des sens parce que ce que je désirais projeter le nécessitait... On ne compose pas un tableau champêtre avec seulement du rouge et un pinceau de bâtiment !

— Pour reprendre ton allégorie, tu n'étais pas obligé de représenter une scène rurale.

— Je m'intéresse assez peu aux enduits muraux.

— La maîtrise d'un art passe souvent par des étapes démobilisatrices.

— Vous ne me convaincrez pas que le bâtiment conduit au chevalet !

Ylvain ouvrit les bras et les mains en signe d'impuissance. Il était incapable de résister à un duel oral, et le recteur était son adversaire préféré. Pourtant, ce n'était pas le jour d'une énième joute ; il se dressa d'un mouvement souple et se mit à arpenter l'estrade, caressant du bout des doigts tantôt le fauteuil, tantôt le mur très lisse qu'il accompagnait de ses pas dans son incurvation. Ses gestes et le regard dont il couvrait les objets convenaient à ses pensées d'adieu. Dor Ennieh conservait son mutisme, comme s'il respectait son trouble... Il pouvait se le permettre.

— J'ai choqué, maes, sans l'intention et sans regrets... L'art se doit d'évoluer, et il n'évolue pas sans heurts.

— Tu te considères comme un artiste novateur ?

— Une ébauche d'artiste qui tâtonne... Cela vous convient mieux ?

Cette fois, Ylvain avait haussé le ton. Cette fois, il crachait son dédain et le dégoût qu'il ne pouvait plus contenir. Il était mûr pour tomber de son arbre. Il se retourna d'un bloc et toisa Ennieh.

— Regardez dans les remparts de votre tête ! explosa-t-il. Regardez l'étroitesse de vos jugements et le confort peureux de votre esthétique butée ! Vous disposez d'un outil dont n'avaient même pas rêvé De Vinci, Mozart, Herbert ou Spielberg, et vous n'en tirez que de la soupe fadasse, pleine de votre éthique rationnelle et réactionnaire ! Vous vendez du rêve tout rose et du cauchemar tout gris, du romantisme démagogique et manichéen, du passé très beau et du présent facile, aucun ailleurs ou avenir qui soit autre chose que de l'exotisme égocentrique !

— D'où sors-tu ces belles paroles ?

Ennieh n'était qu'à moitié ironique.

Ylvain plissa les yeux, ébauchant un sourire railleur. Il avait perçu l'inquiétude dans la voix du recteur.

— Vous doutez de vos moutons, maes ? se régala-t-il. Rassurez-vous : il n'y a pas de brebis galeuse dans votre sacro-sainte bergerie ; j'ai trouvé ces mots dans vos cours d'histoire, de linguistique et de philosophie. Ce qui est étonnant, c'est que personne n'ait songé à les appliquer au kinéirat... Il faut qu'un fumiste le fasse !

— D'autres y ont songé, d'autres l'ont fait. (Ennieh s'adressait à un condamné, il lui restait à l'énoncer.) Tu finiras comme eux.

Ylvain eut la réaction qu'Ennieh attendait de lui : il s'assit

posément sur le siège de projection, arrangea calmement les plis de son saroual puis dévisagea son interlocuteur avec amusement, rien qu'une petite touche d'amusement.

— Évidemment, soupira-t-il. Toute inertie porte en elle les germes de la dynamique. C'est fatal. De même que, fatalement, vous rejetez la réflexion, l'innovation et toute tentative d'élargir l'horizon créatif du kineïrat... Parlez, maes, je n'ai plus grand-chose à dire.

Dor Ennieh choisissait ses mots. Il lui fallait briser l'adolescent, et il s'apprêtait à le faire méthodiquement, cliniquement, pour ne laisser aucune place à la rébellion, pour détruire la flamme, et le bois, et le foyer de cette passion dont il allait interdire la réalisation.

— Tu peux te taire, effectivement. (Sa voix annonçait la sanction.) Ta façon de t'exprimer n'est pas dépourvue d'intérêt, mais ta vision des choses est malsaine. Je ne m'intéresserai pas à tes... opinions. Elles ne me concernent pas plus que tu ne sembles concerné par la réalité. Pour le reste, puisqu'il s'agit ici d'examiner tes capacités et l'orientation que nous pouvons leur donner, je crains que tu te fourvoies : l'art n'est pas une vocation, c'est un état d'esprit. (Il laissa poindre un sourire presque affectueux ; presque.) Ton auto-analyse, si j'ose dire, se nourrit d'une vision que tu es le seul à ne pas avoir eue : ta keïnette.

— Je l'ai composée !

Le recteur rit, très brièvement.

— Le verbe est inadéquat et, de toute façon, tu ne possèdes ni la technique, ni l'expérience qui te permettraient de percevoir clairement ce que tu crées. Imaginer un spectacle et le projeter sont deux exercices différents, aux résultats souvent décevants.

— Si vous le dites !

Ennieh se leva, un sourire las sur les lèvres, et rejoignit Ylvain. D'une poche, il tira un injecteur dermique qu'il régla sur son plus faible dosage. Il l'appliqua sur l'épaule gauche de l'adolescent puis regagna sa place.

Ylvain ne comprenait pas. Pourquoi l'universitaire lui avait-il injecté de l'amplikine ? Que voulait-il donc lui montrer, qui étayât son propos de dénigrement ? À l'instant où le produit commença à faire effet, il retrouva l'écoeuvante sensation de dépendance qu'il éprouvait à chaque projection et qu'il détestait. Cela débutait par une impression de déconnexion et de flottement ; et ce n'était pas qu'une impression : l'amplikine isolait les centres nerveux en substituant l'état de réceptivité psionique aux informations du réseau neural ; d'une part, elle annihilait la subjection du spectateur en court-circuitant certains relais synaptiques, d'autre part, elle inhibait la volonté d'un détachement contemplatif. Comme chaque fois, Ylvain se libéra de sa répulsion en évoquant l'ironie du kineïrat : les kineïres n'avaient

besoin d'aucune assistance pour projeter, leurs facultés psioniques leur permettaient de le faire n'importe où, n'importe quand ; c'étaient les spectateurs qui devaient s'astreindre à une aide chimique. Mais que serait un kineïre sans spectateur ?

— Te souviens-tu de l'examen ? s'enquit Ennieh.

— Assez bien.

— Alors, compare ton souvenir et le mien.

Maes Ennieh projeta avec force, sur un faisceau très étroit et très précis. Un haut-le-cœur, consécutif à cette imprégnation totale de son névraxe, puis Ylvain se retrouva le jour de l'examen, quelque part au dernier rang, parmi les maes. Le recteur lui montrait le moment tel qu'il l'avait vécu.

L'adolescent était dans les sens de quelqu'un d'autre et il se voyait, lui, là-bas, sur l'estrade, un peu nerveux, très impatient, insuffisamment concentré. Se découvrir au travers d'autres yeux était inattendu et confortablement narcissique, bien plus agréable que se contempler dans un miroir. Ce qu'il avait pourtant l'air chétif dans ce siège trop large, ce qu'il paraissait dérisoire ! Néanmoins, avec le recul et la connaissance de ce qu'il avait alors en tête, il discernait (ainsi qu'Ennieh l'avait fait) l'énergie que son excitation dégageait, une espèce d'aura électrique qui s'imposait à la tranquillité de ses juges et à la nervosité de ses condisciples. Élèves et enseignants attendaient avec une certaine anxiété la production d'Ylvain, le perturbateur, et il la leur assena d'un coup.

Comme s'il était réellement le maes, Ylvain bascula dans l'univers de sa propre projection.

*

* *

Des vagues invisibles pénètrent la salle, s'abattant en déformations transparentes et grotesques sur les objets et les corps ; chaque gauchissement des formes s'accompagne d'une infime poussée d'adrénaline... la gêne, le malaise, en petites suées d'angoisse. Quelque chose d'immatériel flotte au-dessus du fauteuil de projection, quelque chose qui diffuse une odeur acide. Cela se dessine en fumerolles bleutées qui s'agglutinent autour du crâne du projectionniste ; ses cheveux se racornissent tandis que la fumée investit son cerveau. Il gémit et ses tempes palpitent comme les joues d'un crapaud-buffle. On sent la chose qui s'impose dans l'éponge grise de sa tête, s'abreuve de son énergie et se ramasse en une boule de violence aberrante... Écoeurements, remontées biliaires, chaleur émétique, Ennieh/Ylvain sent la tiédeur de son déjeuner jaillir de ses

lèvres et s'écouler comme de la lave sur son corps.

Et la chose explose par les yeux du projectionniste en une brève flamme de lumière blanche qui rayonne tel un atome en fusion. Les murs volent, se désagrègent, fondent, dans une brûlure d'électrons qui s'empare de chacun et lui arrache les chairs d'un grésillement atroce. Ennieh/Ylvain lève ses mains et les voit se déshabiller de leur peau, de leur musculature, jusqu'à ce qu'elles ne soient plus qu'os, tendons et nerfs. La pièce décapitée n'est plus qu'un cri, et lui-même crie, un cri de neurones qui se liquéfient... Un goût de faisandé, une odeur de vieille vase et le silence.

L'impression absurde de sentir ses pieds quand on sait ne plus posséder que deux moignons qu'on refuse de voir... Un bruit... Un rythme de tams et d'aubes synchrones, autant de couleurs que de notes. Les moignons s'agitent en pas hésitants, cadencés. Les phalanges levées du projectionniste comme autant de ficelles qui actionnent les membres désarticulés de tous, de toutes ces marionnettes que nous sommes depuis bien avant l'éclair, depuis que le rêve existe.

D'un seul élan, les murs se restructurent et les corps se rhabillent. Puis, très vite, mille fois plus vite, en une seconde insoutenable, la scène se reproduit, pour les cinq sens, sur le mode polychrome, en polyphonie, avec toutes ses nuances d'émotions morbides.

Déchirure... Retour à la normale.

*

* *

Dor Ennieh avait interrompu la projection depuis déjà deux minutes. Ylvain était abasourdi, paralysé, vide de toute pensée et de toute émotion. Il sursauta lorsque le recteur se redressa.

— Dément, n'est-ce pas ? Le produit magnifique du plus pur égarement, tellement insupportable que, d'emblée, l'esprit le rejette pour l'oublier de son mieux ! (Ennieh s'appuya contre l'estrade.) Il ne s'agit plus d'absoudre un péché d'orgueil technique. Certes, tu utilises des moyens qui ne sont pas à ta portée dans le plus absurde chaos. Tu ne maîtrises rien, tu connais juste quelques tours d'adulte, et tu gribouilles au hasard de gros pâtés de boue, pour mettre en évidence une science dont le seul nom te dépasse. Pas de scénario, pas de règle, pas de discipline, pas de logique, pas de conception !

L'orateur savait le travail qu'avait nécessité la keïnette – l'adolescent avait dû passer des centaines d'heures à réfléchir, élaborer, mettre en place ses tableaux et leurs effets –, il tenait juste à souligner la médiocrité du résultat par le plus vicieux des

commentaires. Mais Ylvain le regardait à peine ; ses yeux étaient en lui ; il était effondré.

— Le trouble, la peur, le dégoût, l'horreur, la souffrance... Tu exposes tes névroses au regard de tes enseignants, de tes pairs, là où ils ne peuvent s'en défendre ! Tu montres si peu de sensibilité que je ne pense pas te voir comprendre un jour le mal que tu as fait. Combien de temps nous faudra-t-il pour effacer les séquelles de ton exhibition ?

Une lueur de compréhension tardive, surprise, traversa les yeux du jeune homme prostré. Il faisait d'énormes efforts pour parler (répliquer ? admettre ? nier ?), et aucun mot ne naissait de sa gorge nouée. Impitoyablement, Ennieh poursuivit :

— L'art, dont tu couvres ton déséquilibre, n'est pas une relation univale, ni un défoulement caractériel. L'environnement implique l'artiste, qui implique le spectateur. Le cheminement d'une création commence et s'achève à l'extérieur du créateur, et rien ne peut avoir de sens qu'un seul comprenne. Qu'as-tu voulu nous dire ? Quel est ton message ? De quoi voulais-tu nous éblouir et nous enrichir, Ylvain ? Tu es égotiste et introverti. Le kineïrat n'est pour toi qu'un support de l'extraversion qui te soulagerait, sur ton prochain, des maux qui t'obsèdent. (Ennieh inspira longuement avant de reprendre, sur un ton posé :) Tu nous accuses d'immobilisme et de bêtise bornée. Regarde-toi ! Notre déontologie est la seule barrière qui préserve le public des délires asociaux de quelques schizophrènes ou paranoïaques. Nous ne voulons pas voir user de l'art comme d'un déversoir d'ordures. Tu parles de novation et d'ouverture ? Il n'y a rien de nouveau ni d'ouvert en toi ! Ce que tu représentes existe depuis l'aube de l'humanité : tous les moyens d'expression ont un jour servi l'égomanie et la malignité d'un cerveau anomal... Un kineïre introduit son rêve directement dans l'intimité cérébrale du spectateur. L'Institut n'a pas le droit de former des psychotiques à la propagation de leurs tares.

L'adolescent n'avait pas bronché d'un nerf, pas même cligné des yeux. Son esprit n'était plus qu'un réceptacle qui engrangeait les paroles du recteur sans pouvoir se fermer, les subissant comme il subirait désormais leur progéniture.

— Je suis désolé. Les années t'apporteront peut-être la stabilité qui te fait défaut, mais autant que tu le saches : tu n'as aucune disposition artistique. Il te faut trouver maintenant une application à tes qualités réelles, quelque utilisation qui les affine et les satisfasse : l'astrogation, l'exploration, le commerce... Je ne sais pas, c'est à toi de découvrir ton chemin.

Le maes était persuadé (et son expérience avec lui) qu'Ylvain serait un être perpétuellement en perdition ; personne ne se relevait d'un

échec incontournable, au sortir de l'Institut ; toute conversion était un palliatif. Il avait tellement brisé de vocations, qui s'étaient muées en détresses, qu'il ne s'efforçait même plus d'instiller l'enthousiasme dans le désespoir de ces gosses qu'il poignardait.

— Je ne vois rien à ajouter. L'Institut prend en charge la suite de tes études dans l'université de ton choix ou t'alloue le crédit équivalent, c'est la procédure. Tu as dix jours pour prendre ta décision. Une question ?

Ennieh laissa un blanc de pure forme : Ylvain n'était pas en état de réfléchir. Il désigna la porte.

— Je te libère.

L'adolescent quitta le kineïrama en titubant, le visage vide de toute expression.

*

* *

Le recteur demeura longtemps dans la salle, sur le siège de projection, à faire et refaire le bilan de cette année ; une année ni pire, ni meilleure que les précédentes. Douze étudiants avaient achevé leur formation ; douze kineïres tout frais émoulus de son école, qui allaient parcourir l'Homéocratie et donner spectacle sur spectacle au hasard de leurs engagements, jusqu'à ce que leurs réputations les précédassent et leur offrisse le choix de leurs productions. Douze. Le nombre était le plus bas de l'histoire de l'Institut mais, comme pour la promotion d'Ylvain (trente et un au départ et déjà plus que seize !), il était le fruit du hasard et de la plus stricte rigueur dans la sélection des novices. Chaque année, les autorités ou les notables de deux cent soixante-deux mondes proposaient entre vingt et trente mille candidatures ; chaque année, quelques-uns des centaines de kineïres de tous âges, au fil de leurs pérégrinations, décelaient une poignée de talents prometteurs qu'ils expédiaient à Ennieh, sur Chimë, avec leurs recommandations, parfois éclairées ; chaque année, les tests officiaient implacablement pour dégager les potentialités réelles. Les capacités de l'Institut étaient très largement flexibles ; Dor se plaisait à dire qu'il pouvait accueillir vingt mille novices la même saison ou refuser d'en prendre un seul si nul ne le méritait. Pourtant, jamais il n'était descendu en dessous de vingt-sept, et jamais il n'avait excédé trois cent quatre-vingts. L'Institut kineïre de Chimë donnait le meilleur enseignement et produisait l'élite artistique, il ne pouvait s'embarrasser d'éventualités ou d'approximations...

D'ailleurs, un bon tiers des candidats rejetés étaient récupérés par le circuit parallèle des écoles kineïques.

Seul dans le kineïrama, maes Ennieh s'offrit trente secondes de rire. D'une part, cela le libérait de la tension que l'entretien avait engendrée ; d'autre part, le terme kineïque provoquait régulièrement son hilarité. Il était exactement le reflet sémantique de l'ignorance crasse des universités parallèles. Celles-ci étaient à l'Institut ce que l'astrologie était à l'astrogation, et rien ne pouvait mieux servir son monopole, de fait comme d'idées.

Certains exclus de son école s'étaient tournés vers les facultés kineïques pour apprendre ou enseigner. C'était le cas de Bayliba, expulsée de Chimë en fin de second cycle (pour mégalomanie), qui avait d'abord exercé à l'université kineïque de Velem avant de créer les Cours Baylibains, sur Terpsichore, avec autant d'ambition que de vantardise.

Un de ces établissements pourtant n'amusait aucun maes : Tashent. C'était l'œuvre du seul kineïre rebelle de l'Institut et, s'il n'avait aucune prétention de rivalité, il diplômait quelquefois d'honnêtes artistes, sans grande technique mais productifs et intéressants. Tashent était une gêne mineure – pas un vrai souci – sur laquelle le Conseil veillait épisodiquement, par prudence excessive. À deux occasions, Dor s'était rendu dans ses murs et avait pu vérifier l'orthodoxie de sa pédagogie et de ses applications ; il en avait même conclu qu'en fait de dissident, Yolo Tashent s'était égaré dans un trop grand désir de propriété et d'indépendance. L'inconnu, en cette matière, tenait en fait de l'âge de Tashent et de la personnalité de son successeur. Qui serait-il et quelle serait sa politique ? Le recteur refusait pour l'instant de considérer cette question, et le Conseil des maes suivait, tant bien que mal.

Comme il avait écarté Ylvain, Ennieh chassa Tashent, Bayliba et le charlatanisme kineïque de ses pensées. Un dernier débat, une dernière réunion avec l'ensemble des maes et il s'enfuirait loin de Chimë, las mais satisfait, pour quelques semaines d'oubli et de récupération. La quiétude, déjà, l'investissait. Il parcourut le kineïrama d'un regard étranger et distant, débarrassé de son carcan de responsabilités, puis, sur un haussement d'épaules, sortit dans la fraîcheur crépusculaire.

*

* *

— Maes.

Dor sursauta : la pénombre lui avait caché l'adolescent assis contre le mur. Il ne s'attendait pas à le trouver ici.

— Pourquoi es-tu revenu ? s'étonna-t-il. (Et, optant pour le sarcasme :) La nostalgie, déjà ?

Ylvain bondit sur ses jambes plutôt qu'il ne se redressa.

— Je ne suis pas revenu.

Son visage était aussi énergique que ses mouvements. Le recteur eut peine à croire que ce jeune homme était le même qui, deux heures auparavant, l'avait quitté tel un zombi.

— Nostalgie ? (Ylvain sourit.) Je regretterai la pierre de Myve, oui... Je crois qu'elle a des vertus régénératrices.

— Pardon ?

— Rien, maes, rien. (Ylvain caressait négligemment la pierre du mur.) Il me restait à vous dire ce que j'ai pensé à votre intention... Si je ne le faisais pas, ces pensées auraient été futiles.

— Marchons, proposa Dor.

Le comportement de son interlocuteur l'intriguait.

— C'est ça : marchons.

Ils prirent la direction des bâtiments d'habitation. L'allégresse bizarre et tranquille de son compagnon rendait le maes nerveux. Elle était déplacée, presque indécente, et il était certain de ne pas apprécier ses prochaines paroles. Personne ne pouvait aussi aisément s'extraire d'un état dépressif sans durcir ses convictions ; or, celles-ci étaient de révolte, à n'en pas douter, et Dor n'aimait pas la révolte. Et puis, que signifiait cette histoire de pierre ?

— Je t'écoute, se décida Ennieh, en maudissant son rôle de le forcer à le faire.

— Merci, ironisa Ylvain. Je crois que j'admets que vous ayez détruit ma vie, maes... Voyez, je ne dis même pas : essayé de détruire.

À cela, Ennieh savait comment répliquer.

— Hum, j'ai seulement brisé un rêve, Ylvain, l'image d'une existence impossible.

— Tss, tss ! N'en rajoutez pas : « rêve » était suffisant. Seulement j'avais les moyens de ce rêve, et un rêve aussi tangible tient lieu d'avenir. J'avais une chose à faire dans l'existence, un désir et un but... Vous l'avez foutu en l'air, c'est tout.

Dor s'arrêta, et Ylvain s'immobilisa derrière lui, à deux mètres.

— Je ne vous en veux même pas. Vous allez dans un sens, je vais dans un autre et la puissance de l'Institut me balaie, tout simplement.

— Tu dis n'importe quoi ! Ce n'est ni plus ni moins que du délire paranoïde ! Inutile que tu...

Dor s'interrompt, Ylvain avait éclaté de rire, aussi naturellement qu'il brisa net ce rire.

— Cessez d'essayer de me faire croire en ma stupidité ! Maes recteur, au-delà de ce rêve, c'est l'individu que vous avez démoli ! (Ylvain contourna Ennieh pour ficher le mépris de ses yeux dans les siens, toujours à deux mètres.) J'ai trois remarques. (Il brandit le poing et leva le pouce.) Je vous connais assez pour savoir que vous ne

vous êtes pas laissé emporter par une quelconque malveillance, ce qui m'inspire d'intéressantes réflexions sur la nuisance que je représente. (L'index vint rejoindre le pouce.) Vous n'aviez aucune chance de m'atteindre parce que votre culture vous aveugle et que le premier postulat de votre analyse est inepte, je vous expliquerai pourquoi. (Le médius marqua la troisième réflexion.) Je n'oublierai pas.

Plus que le sens des phrases, la gravité du timbre et le calme raisonnable d'Ylvain mettaient son interlocuteur horriblement mal à l'aise, jusqu'au mutisme. Il ne savait que dire car il ne savait comment réfléchir : Quelque chose se détraquait, mais quoi exactement ?

— Dor Ennieh (le recteur nota l'absence du « maes »), vous avez été avisé de projeter ma keïnette. Rien ne pouvait plus efficacement m'abasourdir, rien ne pouvait davantage me toucher et, comme vous le souhaitiez, j'ai plongé... peut-être même plus profondément que vous ne l'espériez.

Les trois doigts d'Ylvain étaient toujours dressés au bout de son bras tendu. D'un coup, il replia le pouce et l'index, valorisant d'un mouvement de poignet l'outrage de son majeur pointé.

— J'ai aimé ma keïnette, Ennieh ! (Il avait lâché la révélation avec autant de bonheur que de mépris.) Je l'ai trouvée si belle que ses maladresses techniques n'ont fait que donner du relief à mon émerveillement... devant la première réalisation du rêve... que vous avez trucidé. (Il repartit à rire et mima ensuite la mort de l'épanouissement, pendu puis foudroyé, en tombant à la renverse les yeux révulsés. Dor était hébété.) Maes, petit maes, cet effondrement sur lequel vous vous êtes essuyé les semelles est celui du génie qu'on prive de son art. Vous m'avez montré que j'avais plus de talent que je ne le croyais... en m'interdisant de le développer, en me frustrant de ses ailes. Et vous m'avez appris que je n'étais pas le premier laissé-pour-compte du genre... Dites, vous ne craignez pas qu'un jour cela vous retombe sur les doigts ?

Il attrapa le bras du recteur et le tira sur une petite butte.

— Venez, kineïre, venez ! Regardez cette vallée, cette ville ! Voyez l'étendue et l'équilibre de l'Institut ! L'horizon est proche, Chimè est une petite planète. Mais elle appartient à l'Institut, elle est l'Institut ! Qui suis-je donc, petit être perdu dans cette immensité paisible, pour maudire l'indéfectible et prétendre lutter contre ce colosse ?

Dor se ragaillardit à ces mots : plus encore que dans ses images, Ylvain était inexistant, moins que négligeable, énième incident minuscule, pas même avarie. Fort de cet aplomb retrouvé et du déséquilibre de l'adolescent, l'enseignant se dégagea de son étreinte.

— Qui es-tu, en effet ? laissa-t-il tomber.

— Lève les yeux, kineïre ! rétorqua Ylvain méchamment. Regarde ! (D'un mouvement du bras, il embrassa les milliers d'étoiles que la nuit

commençait à révéler.) Il est quoi, là-dedans, ton Institut ? D'où va surgir l'entropie ? Quand va-t-elle vous rattraper ? L'Homéocratie croît, et plus elle croît, plus ses mouvements sont lents, plus ça bouge en elle. Je ne sais ni quand, ni d'où, mais dans cette extension, dans cette dispersion, surgira votre prédateur, né de votre inertie et qui vous écrasera comme vous m'écrasez. Continuez donc à attendre. Moi, je vais le chercher.

Et Ylvain planta là maes Dor Ennieh, l'Institut et Chimë, fier de sa sortie et peut-être un peu dupe.

CHAPITRE II

Le spectacle était terminé, mais quel spectacle ? Ils avaient resservi l'éternelle fadeur d'artifices kineïques et la cascade déclinante de keïnettes aussi décousues que dépourvues du moindre intérêt. La troupe était minable ; ni plus ni moins qu'une autre, simplement, lamentablement minable. Ylvain en avait plus qu'assez, définitivement marre. Il savait qu'il quitterait l'équipe le soir même et qu'il avait perdu son temps, longtemps, depuis le commencement de leur association ; il le savait bien avant cette encore soupe de spectacle, mais à présent, il ne voulait plus savoir rien d'autre.

Penser qu'il était, lui, le créateur et le moteur de cette troupe était de la dernière ironie. Aucun de ses membres ne justifiait le nom de kineïre, même sauvage, dont il se targuait. Le plus doué d'entre eux projetait des images fixes qui n'avaient même pas la qualité d'un croquis ; ils devaient œuvrer tous ensemble pour atteindre, non sans efforts titanesques, le rendu d'une diapositive, et cela leur avait coûté des heures et des heures d'entraînement. Ylvain n'avait rien pu leur enseigner de viable. Ils disposaient de si peu de talent, si peu de facultés psioniques, qu'il avait l'impression d'apprendre la musique à des sourds-muets de naissance. Telle était sa plus grosse déception.

Et ce soir, sur la place proprette d'un bled perdu de la plus pauvre planète de l'Homéocratie, il avait fallu qu'ils tombassent sur Tomaso et que celui-ci assistât à leur échec ! « Mais que peut bien faire un Tomaso dans un trou pareil ? » se répétait sans cesse Ylvain, maudissant l'infortune qui le faisait le rencontrer dans ces conditions... et la rencontre n'avait pas encore eu lieu ! Elle se produirait, il en était certain : il avait littéralement étincelé. Tomaso savait où ils campaient, il viendrait... Il ne devait pas assister tous les jours à la production d'un kineux comme Ylvain !

Pour l'instant, les villageois fêtaient la troupe à grand renfort de vins acides et d'alcools mal distillés, autour d'un feu crépitant et d'agneaux embrochés. Il y avait longtemps qu'Ylvain ne participait plus aux libations d'après-spectacle ; il était las des amitiés éphémères et éthyliques, des garçons admiratifs, des filles énamourées, des vieux mieux-de-leur-temps et des adultes bien-de-chez-eux. Partout, il était adulé, l'espace d'une étape, l'espace d'une comparaison trop facile, et il ne supportait plus d'être meilleur que Zeva ou Jorg, ou que toute l'équipe réunie. Oh, il avait été fier, au début ! Comme il s'était pavané ! Combien il avait redoublé de fausse modestie et d'assurance péteuse ! Ylvain, jeune et beau, qui surclassait ses compagnons de tournée, qui étincelait de talent parmi les siens... des infirmes psi !

Pendant un an, il avait cru être le plus grand artiste de cet univers égaré, et cette prétention avait altéré sa mémoire au point qu'il s'était imaginé l'égal des diplômés de l'Institut. Puis, coup sur coup, il était allé voir Sragid, kineïre patenté, et Tomaso, sauvage parmi les sauvages, à l'amphithéâtre de la capitale planétaire. Sa vanité et sa morgue s'étaient volatilisées d'un bloc, cédant la place à cette amertume déjà âgée de huit ans qu'il avait oubliée, laborieusement, en sautant de monde en monde, de job en job, de pourboires presque mendiés en cachets ridicules. Il avait dilapidé son pécule en titres de voyage, en billets pour ailleurs, et son temps en fanfaronnades. Jamais il n'atteindrait la facilité de Sragid : voilà tout ce qu'il avait retiré du keïn du maes... Et Sragid n'était ni un grand compositeur, ni un bon projectionniste ! Quant à Tomaso et ses deux keïns de voyages, ils l'avaient laissé sans voix. Tomaso ne sortait ni de l'Institut, ni de Tashent, ni d'aucune école kineïque ; il était un pur autodidacte parvenu à une maîtrise plus que satisfaisante du kineïrat, sans faire de vagues, sans chercher la gloire ni même la notoriété. Tomaso était un vieillard réservé qui se produisait de salles obscures en places publiques, avec la seule réputation de faire du modeste ouvrage de bonne qualité, et rien ne pouvait mieux le définir. Mais pour Ylvain, il était un miracle, la preuve d'une éventualité, d'un précédent... et celle de sa propre médiocrité. Il avait vu Tomaso, donc celui-ci existait, donc il lui fallait l'approcher, l'intéresser à son cas, partager son expérience et son savoir. Ce soir, l'occasion se présentait, et Ylvain, en préparant son havresac, s'appêtait à devenir le disciple de Tomaso.

*

* *

— Qu'est-ce que tu fais ?
Ylvain sursauta.

— Je m'en vais, répondit-il en se tournant vers la porte de la caravane.

Qu'y avait-il de plus ridiculement forain que ces caravanes ?

Zeva était ivre et passablement excitée, comme chaque nuit de spectacle ; plus qu'excitée. Ylvain comprit qu'elle revenait d'une de ses orgies de puceaux. La jeune femme frayait avec un pourcentage déraisonnable des adolescents de tous les villages que la troupe traversait. Elle se défoulait ainsi depuis leur première représentation, clamant haut et fort qu'elle rechargeait son talent de l'énergie puisée aux verges pubertaires. Ylvain était écœuré de sa porno-philosophie. Chaque fois qu'elle s'approchait de lui, il ne pouvait s'empêcher d'imaginer ses mains, sa bouche, son anus et son vagin débordant de phallus boutonneux et fébriles, suant sperme et sang, et il avait envie de vomir.

— Quand cesseras-tu de violer des gosses, Zeva ?

Elle fit claquer la porte d'un coup de talon. Son visage s'était fermé dans un froncement de sourcils.

— Comment ça, tu t'en vas ?

Elle était tellement ridicule avec ses cheveux ébouriffés, sa robe souillée béant sur un sein et cette mimique d'incompréhension inquiète que son interlocuteur ricana.

— Je vous laisse... Je me casse.

Rien n'aurait pu dessouler Zeva plus efficacement, et rien n'aurait pu mieux l'abattre. Elle se laissa tomber sur le matelas qui tenait lieu de lit à Ylvain et se prit la tête entre les mains. Ylvain continua à plier ses vêtements, juste le nécessaire, méticuleusement, pour bien marquer son détachement.

— Tu nous abandonnes, hein ?

Il ignora la question.

— On est trop mauvais pour toi, n'est-ce pas ?

— Oui, deux fois.

C'était l'énoncé d'un fait trop tangible pour être ignoré.

— Que va-t-on devenir, Ylvain ?

Il n'y avait rien à répondre. Il soupira : la crise était proche, Zeva se délectait dans le conflit.

— Nous n'avons pas d'avenir sans toi... C'est la fin de la troupe.

— Je vous porte depuis deux ans, j'ai fait plus que ma part. Vous pouvez vous débrouiller.

— Ah non, c'est trop simple ! C'est toi qui es venu nous chercher ! C'est toi qui as monté la troupe, et maintenant, tu veux nous larguer en nous disant de nous démerder... C'est facile, avec le don que tu as ! Mais nous ? (Elle avait trouvé le rythme et le ton.) Tu ne te demandes pas comment nous allons nous en sortir ?

— Stop ! hurla-t-il. Ni ta méchanceté, ni tes jérémiades n'y

changeront quoi que ce soit. Tu perds ton temps et tu salopes le mien !
Va avertir les autres et lâche-moi !

Elle se redressa, outrée.

— Quoi ? Tu ne vas même pas passer les voir ?

— Pour qu'ils chialent comme toi ? Pour qu'ils me crachent dessus ?

La porte se réouvrit sous la poussée mal dosée de Jorg (il n'avait jamais réussi à mesurer le moindre de ses gestes).

— Qui veut te cracher dessus ? gronda-t-il en faisant rouler ses impressionnantes épaules, suggérant qu'il ne laisserait personne oser une telle insulte.

— Toi, peut-être, Jorg.

Le colosse afficha sa surprise.

— Ce salopard nous lâche ! aboya Zeva.

— Ah, déglutit Jorg. (Liant instantanément ce départ à la présence de Tomaso, il posa une question de pure forme.) Tu vas rencontrer Tomaso, hein ? Ras le bol du camping et des paysans, c'est ça ? Tu veux un kiné, un public bien assis et des stellars... Une petite chance, quoi. (Ses traits s'étaient assombris, et pourtant, ses yeux brillaient.) Je me doutais que ça arriverait, tu sais, mais ça ne va pas arranger nos affaires.

— Après la rancune et la bêtise, la gentillesse compréhensive et la culpabilisation... Non merci, Jorg. (Ylvain boucla le sac, désigna l'intérieur de la caravane et, au-delà, ce qui l'entourait.) Tout est à vous.

Il chargea le bagage sur son épaule droite et marcha jusqu'à l'entrée, que Jorg obstruait encore.

— Tu n'es qu'un égoïste ! brailla Zeva.

— Adieu, Zeva.

— Je crois qu'elle n'a pas tort.

— Adieu, Jorg.

L'hercule ne s'écarta pas, son corps bloquant totalement le passage. Il avait les yeux durs, et les mâchoires serrées sur une de ses inimitables colères.

— Je n'ai jamais apprécié tes manières, mais là tu exagères, Ylvain. Tu vas faire quoi ? T'asseoir et attendre, comme d'habitude, ou te décider à prendre cette raclée que je te promets depuis deux ans ? Si tu veux passer, il va falloir me pousser, et si tu me pousses...

Il n'avait pas besoin d'appuyer la menace, Ylvain s'était déjà reculé d'un bon mètre, l'air désabusé. Il était plein d'une longue pratique de la non-violence. Tous deux s'étaient déjà affrontés à maintes reprises, toujours de la même façon, avec toujours la même issue, sans un geste. Jamais Jorg n'avait esquissé un coup, jamais Ylvain n'aurait pu se battre, jamais aucun d'eux n'avait eu gain de cause.

— Tu ne t'assois pas ? ironisa Jorg.
— Je n'ai pas l'intention d'attendre, cette fois.
— Oh, oh ! Vais-je avoir la satisfaction de voir Ylvain de Myve s'adonner à la stupidité animale ?
— Qu'est-ce que tu veux, Jorg ?
— Un peu de respect.
— Tu t'opposes à une décision qui ne concerne que moi. Quelle espèce de respect souhaites-tu ?
— Regarde-moi ce lâche ! cracha Zeva. Il n'a aucune dignité !
Jorg la foudroya du regard puis l'oublia.

— Elle nous concerne tous, ta décision... et tu le sais ! (Il acheva de monter dans la caravane, sans toutefois laisser le moindre espace entre son corps et les montants de la porte.) Un jour, tu m'as demandé d'envisager les conséquences de mes actes avant d'agir – j'allais te massacrer. Te crois-tu si parfait que tu puisses négliger celles des tiens ? Tes rêves de mégalo détruisent la troupe. Tu n'as jamais pensé qu'à te venger de l'Institut en devenant le célèbre Ylvain de Myve, super-kineïre sauvage... mais tu n'as pas la force de travailler dans ce sens, ni même le courage d'essayer. Alors Tomaso croise ton chemin, et tu veux te servir de lui comme tu t'es servi de nous, prêt à le balancer comme tu nous balances, pour le noble motif d'égoïsme. (Il se retourna pour cracher dehors.) Ni l'art, ni la manière ! On ne tue pas son cheval quand on arrive à destination, sous prétexte qu'on peut désormais se passer de ses jambes, maes Ylvain !

Le maes était une injure, elle libéra les scrupules d'Ylvain... S'il en avait jamais eu.

— On ne possède pas un cheval, Jorg, pas plus que la caravane qu'on revend lorsqu'elle est devenue trop petite. L'utilité de chaque objet, de chaque être, diminue avec son âge, jusqu'à devenir inexistante. Le seul motif de conservation de cet objet, ou d'une relation avec cet être, n'est plus alors qu'une irrationnelle valeur sentimentale, empreinte d'habitude et de lâcheté.

Zeva éclata en sanglots, Jorg se para d'un rouge explosif, mais ils étaient trop scandalisés pour s'insurger.

— L'amitié n'est pas une abstraction, elle dépend étroitement de ce que chacun apporte à l'autre, même si ce n'est pas quantifiable. (Ylvain débitait les mots comme un torrent sa crue.) Tu m'accuses d'avoir joui de vous ? C'est assez facile de toujours prendre et d'attendre en toute bonne foi, en toute inconscience, que la vie s'écoule ainsi ! Peux-tu, là, maintenant, te demander ce que chacun de nous offre aux autres ?

Les joues et le front de Jorg avaient viré du pourpre au blanc. Il comprenait qu'il avait poussé Ylvain sur le terrain d'une violence qui lui était par trop familière, celle des mots, et il commençait à le

regretter. Zeva, elle, se jeta sur la dernière phrase du jeune homme avec autant de naïveté qu'un papillon sur une mèche enflammée.

— Vas-y, continue ! Va jusqu'au bout de tes salades !

— Pourquoi pas ? Je ne vous dois rien, pas même la survie de la troupe et du spectacle, et vous ne me devez ni ce que je vous ai appris, ni l'existence de cette troupe. Je pars parce qu'à force de ne rien nous devoir, nous ne nous enrichissons plus que de stagnation et de limites. Jorg l'a fit : j'ai des ambitions, des envies qui ont besoin d'espace et pour lesquelles vous êtes plus castrateurs que l'Institut. Seulement que vous importe, n'est-ce pas ? Ces keïns que j'ai dans la tête, vous vous en foutez... Que sont-ils au regard de vos représentations intimistes ? Que sont-ils face à la pérennité alimentaire de cette dépendance qui nous unit ? Mon égotisme vous dégoûte, hein ? Le vôtre me fait gerber.

Il marcha jusqu'à Jorg, et Jorg libéra le passage, gauchement, ni vraiment honteux, ni bien certain que ce qui avait été dit justifiait qu'il s'écartât. Il faillit parler, mais il croisa la rudesse des yeux d'Ylvain et il ne sut que dire : Ces yeux semblaient n'attendre qu'un mot pour redoubler de fureur, ils aimaient à être odieux. Ylvain passa, huma la fraîcheur nocturne, descendit les deux marches puis se retourna.

— Je serais parti en silence, sans congé, sans éclaboussure, et vous n'auriez conservé de moi que le souvenir d'un abandon assez lâche. Ni regret, ni rupture, juste le sentiment d'avoir été volés. Vous avez choisi le portrait que je laisse, et il est moche. (Il eut un sourire mi-sarcastique, mi-songeur.) Un kineïre, même balbutiant, devrait savoir créer des images qui ne le hanteront pas. Peut-être devrais-je vous remercier d'avoir allégé le fardeau de ma fuite ?

De nouveau, Jorg se laissa gagner par la rage.

— Mais casse-toi, à la fin ! Casse-toi !

Sur un dernier sourire, Ylvain s'exécuta, satisfait de son envolée et, cette fois, moins dupe : il avait l'impression de partir la queue entre les jambes et l'assurance ridicule.

*

* *

Il chercha vainement Tomaso dans le village. Celui-ci l'avait quitté dès la fin de leur représentation. Il était parti comme il était venu, si discrètement que seul un couple de vignerons avait aperçu son mobile qui s'éloignait vers le nord, tard dans la nuit. Ylvain ne possédait aucun véhicule et se voyait mal retourner au campement emprunter une caravane. Il se sentit tout à coup plus niais qu'il ne l'avait jamais

été. La mort dans l'âme, il resserra les sangles de son sac et entreprit de remonter la route dans la même direction que le kineïre, espérant il ne savait quel miracle qui aurait contraint Tomaso à s'arrêter rapidement, inventant d'extraordinaires motifs de départ précipité, d'empêchements regrettables à cette rencontre... Il condescendit même à envisager que le vieillard (que pouvait-il être d'autre, à son âge ?) était si préoccupé par d'inénarrables tracasseries qu'il n'avait pu accorder la moindre attention à sa production à lui.

Après quatre kilomètres d'une marche désespérante, il fut pris à bord d'un mobile. Puis, deux heures plus tard, il se fit déposer près d'une rivière au beau milieu de rien du tout. Le hasard (ou tout autre effet d'une volonté moins aléatoire) avait contraint Tomaso à s'arrêter là. Son appareil stationnait à côté du cours d'eau, et l'artiste y dormait. Pour Ylvain, c'était clair : le vieil homme était parti parce que le bruit des festivités le dérangeait.

À son approche, l'engin se haussa sur ses coussins d'air et Tomaso s'éveilla ; le véhicule devait être équipé d'un analyseur infrarouge, ce qui, sur ce monde aussi pauvre que paisible, frisait la paranoïa.

Tomaso jaugea, dévisagea et reconnut son gêneur avant de couper les turbines et de sortir du mobile. Il le salua comme il aurait salué un arbre puis commença à débarrer et installer table et chaises au bord de l'eau. Sur la table, il déposa rapidement deux couverts, ainsi que les ingrédients nécessaires à un petit déjeuner copieux. Ensuite, il fit signe à Ylvain, médusé, de partager son repas matinal.

Jus d'agrumes, toasts grillés, ersatz de café, confitures et fruits secs, le visiteur se laissa absorber par ses papilles, son estomac et l'affabilité loufoque de son hôte. Tomaso parlait entre chaque bouchée, et son monologue sans ligne directrice, badin, était aussi calmement revigorant que ses ? provisions.

— J'aime me réveiller près d'une route entre deux je-ne-sais-où, disait-il. J'aime les routes, d'ailleurs, elles sont désuètes et rassurantes, comme s'il existait toujours un lieu vers lequel se diriger. Ce sont les nerfs d'une planète ; supprimez-les, et du haut de ses engins anti-g, l'homme oubliera qu'un monde est beaucoup plus que l'endroit d'où il vient et celui où il va. Connaissez-vous Thalie, jeune homme ?

Ylvain eut à peine le temps d'esquisser une négation.

— Thalie est magnifique ; verte, bleue, rouge, jaune, c'est un jardin à l'état brut... Eh bien, ces Thaliens stupides ne se déplacent qu'à cinquante mètres du sol et ne connaissent que leurs mégalofoies. C'est au point qu'ils raillent quiconque flâne au niveau des pâquerettes. Et la Terre, vous connaissez ?

Cette fois, Ylvain n'eut pas même le temps de songer à répondre.

— Sur Terre, ils sont tellement malades de nature qu'ils ont supprimé et interdit les routes, sous prétexte qu'elles défigurent le

paysage. (Tomaso renifla dédaigneusement.) Et un agrave en l'air, hein ? Ça ne le défigure pas, peut-être ?

Des routes, Tomaso sauta à l'exploration interstellaire, puis à l'archéologie, la terraformation, l'oénologie, et tout un échantillon de sujets anodins ou burlesques (dans sa bouche) sur lesquels, tour à tour, il s'indigna ou s'extasia. N'eût été la vivacité de son regard, Ylvain eût pu croire que le grand homme était rongé par une sénilité galopante. Il manifestait, en tout cas, les symptômes d'un radotage chronique, et plus il parlait, plus son auditeur se convainquit qu'il se jouait de lui. À tel point qu'après une heure de ce délire hétéroclite, l'écouter lui devint intolérable. Il profita de ce que le kineïre enfournait une poignée d'akènes pour enfin faire usage de ses cordes vocales :

— Où aura lieu votre prochaine représentation... euh... Tomaso ?

L'aménité quitta instantanément le visage de l'artiste, et Ylvain découvrit ce que ce visage pouvait avoir d'angleusement sec et austère. Son interlocuteur paraissait tout à coup plus vieux et plus lucide. Il ramassa les couverts puis replia la table encore plus vite qu'il ne l'avait installée, comme si le temps venait de perdre son allure tranquille pour se précipiter dans un tourbillon.

— Fais voir ce que tu vaux debout ! grogna-t-il en arrachant la chaise du fondement d'Ylvain, qui faillit s'étaler.

— J'ai dit quelque chose qui... Je veux dire : vous n'aimez pas parler travail ?

Le jeune homme se sentait plus mal à l'aise que de raison.

Tomaso cracha à ses pieds.

— Travail ? Petit morveux ! Dans ta bouche, ce mot pue presque autant que tes espoirs de minable ! À peine tu l'ouvres que l'odeur me fait gerber... Sais-tu combien j'en ai vu, des gamins qui se pointaient un jour devant moi pour mendier le talent qu'ils n'avaient pas ? Mille ? Dix mille ? Je n'en sais foutre rien ! Mais c'est toujours le même cirque. (Il toisa Ylvain des pieds à la tête.) Je vous reconnais à cent mètres, avec vos gueules de mouches avides de bouse. Il n'y a qu'une chose qui vous intéresse, et elle vous tourne autour du nombril ! Pas moyen de vous parler du temps ou de la bouffe, vous ne connaissez rien d'autre que le magma passion-ambition de vos petites illusions crétines !

Chaque mot arrachait un lambeau de rêve. Ylvain se décomposait avec son univers de mirages ; il se sentait sale et futile, et l'agressivité de Tomaso était un miroir qu'il ne pouvait pas ne pas regarder.

— Qu'est-ce que tu es, hein ? poursuivait le kineïre, impitoyablement. Un rejeton kineïque ? Un raté de Tashent ? Viré de l'Institut ou pas même reçu ? (Il plissa les yeux quand Ylvain tressauta.) Viré, c'est ça ? Cassé en pleine ascension, frustré, déchu un

peu avant le sommet. (Il partit d'un rire méchant.) Comme c'est injuste, n'es-ce pas ? Parce que tu étais aussi bon que les autres, bien entendu, peut-être même meilleur, va-t'en savoir ? (Il souffla par le nez.) Foutaises ! L'Institut ne se sépare pas de ses génies, il vit d'eux. Il est peut-être temps que tu envisages l'éventualité de ta médiocrité... Tu dois avoir dans les vingt-cinq ans, hein ? Il commence à dater, ton congé, maintenant, et tu ne serais pas là à trembler si tu avais progressé depuis. Regarde-toi et comme ça, paf, à brûle-pourpoint, explique-moi ce que tu pourrais faire de mieux aujourd'hui !

Ylvain n'en savait rien ; résumée à cette question, sa démarche n'avait aucun sens. Pire que stagner, il avait régressé, et s'il espérait en Tomaso, c'était justement qu'il ne se voyait plus d'évolution. Il n'avait pas cessé de croire en lui-même, mais les raisons de sa confiance s'éteignaient doucement ; et, ce matin, elles ne pesaient pas lourd.

— Je t'ai vu projeter, hier soir, (Tomaso était revenu à plus de calme) et je n'ai rien perçu d'exceptionnel. Ta production est à peine mieux structurée que celle de tes copains... Tiens, au fait, qu'as-tu fait d'eux ? Tu les as lâchés, évidemment. Quelle connerie ! Il n'y a pas de science kineïre, ni en moi, ni à l'Institut, ni ailleurs. Chercher un soutien, un apprentissage technique ou un maître est une hérésie.

La modération nouvelle du vieil homme incita Ylvain à la résistance morale – à moins que ce fût son instinct rebelle.

— Il vous a pourtant bien fallu apprendre à projeter !

— Et comment ! Ça m'a coûté vingt ans de jeunesse, vingt ans tout seul dans mon coin à inventer, tester, améliorer... J'ai appris à projeter en projetant, à composer en composant. Personne ne m'a aidé, personne ne m'a bousillé l'imagination en me bourrant le crâne ! Ma façon de faire n'a aucun rapport avec les dogmes de l'Institut ou de quiconque. J'ai créé mon art de bout en bout, avec pour seul bagage de vagues facultés psi, comme un gosse apprend à parler.

Avant même qu'il comprît que la seule façon de relever la tête était de discuter, les mécanismes dialectiques d'Ylvain s'étaient remis en branle.

— L'environnement de l'enfant détermine son langage : ses qualités orales dépendent de son ambiance culturelle, et même dans le milieu le plus favorable, il faut lui enseigner le dessin de chaque lettre, l'orthographe et la grammaire pour qu'il puisse se forger un style. L'intelligence humaine réside dans la capacité à apprendre, comprendre et extrapoler ; si chaque individu devait réinventer chaque technique, il n'y aurait pas d'humanité.

Tomaso ne s'attendait pas à se faire taper sur les doigts. Il ne voulut pas en rester là.

— Pourtant, si elle progresse, ton humanité, c'est parce que de

temps en temps, elle s'offre un génie qui lui bouscule les a priori.

— Pff ! Bien sûr, il existe des gosses exceptionnels qui, dans des contextes exceptionnels, apprennent à écrire tout seuls... en forçant un peu leur sens de l'observation et leur don de mimétisme... et peut-être que vous êtes de ceux-là. (Du désarroi, l'expression d'Ylvain était passée à l'amusement.) Néanmoins, cela ne fait que situer votre enfance dans un milieu kineïque. Votre attitude méprisante envers ceux qui n'ont pas eu cette chance est inique.

Tomaso se gratta la joue gauche en hochant la tête. À défaut d'être sympathique, son interlocuteur était intelligent. Et il y avait longtemps qu'il n'avait pas transporté de stoppeur intelligent.

— Je passe par l'astroport. Ça te dit ?

Le mobile avalait la route en automatique depuis cinq heures et Tomaso dissertait depuis quatre, pratiquement sans interruption – il avait toutefois d'abord écouté l'histoire abrégée de son passager, non sans rire.

— Te trompe pas, je respecte ton rêve, avait-il précisé. Seulement c'est un peu celui d'Icare et ça me fait marrer... J'en ai bavé trop longtemps pour te prendre au sérieux. Personne ne peut rien pour toi que toi, et, sincèrement, tu es mal barré. »

Ensuite, il avait discoursé sur le kineïrat et de sa situation en son sein. À vingt ans, il avait carrément renoncé à vivre pour se jeter à corps perdu dans la projection kineïque, et jamais il n'avait fait autre chose que progresser, ou essayer. Il avait connu d'interminables années noires, dont il parlait avec plus qu'un simple masochisme.

— Très vite, je n'ai plus eu le courage de renoncer. Comprends bien : je travaillais par lâcheté, pour ne pas avoir à me retrouver en face du vide de mon existence. À quarante ans, j'étais puceau, je n'avais jamais eu un copain et mon seul interlocuteur était terré dans un trou de ma folie. J'étais quasi mort et j'échouais, jour après jour, à produire la moindre keïnette... à ressembler aux épouvantails kineïres. Et puis c'est venu d'un coup, sans se faire annoncer, le jour où... Accroche-toi, toi qui voulais des tuyaux en voilà un de première : Je suis devenu kineïre à la seconde où j'en ai eu ma claque de tout amalgamer sur un seul faisceau.

Ylvain était resté un moment sans voix.

— Pardon ? avait-il fini par s'exclamer.

L'habitable du mobile avait encore été secoué par le rire de Tomaso.

— Tu crois que tous les kineïres projettent un faisceau, un seul, et que la différence de qualité entre un bon et un mauvais artiste provient de la précision des données portées par le faisceau, hein ? Tiens, je vais te refiler un autre tuyau : si tu as l'occasion de vérifier ce qu'on t'a présenté comme possible ou impossible, fais-le. En matière

de kineïrat, tu décrocheras le gros lot une fois sur deux. Sais-tu ce qu'est un faisceau ?

— Euh... oui.

— Tant mieux, parce que je serais incapable de t'en donner une bonne définition. (Tomaso s'était interrompu un instant pour observer Ylvain ou, plus exactement, l'étincelle qui s'était mise à briller dans ses yeux.) Je doute que ce que je vais te dire puisse te servir, tu sais. Bref, puisque tu sais ce qu'est un faisceau, tu connais les fréquences K. Seulement sais-tu sur quelle gamme un projectionniste émet ?

— Quasiment toute la gamme, cela dépend de ses facultés.

— En plein dans le mille ! Un kineïre, aussi fin soit-il, projette un faisceau très large qui, inévitablement, agit à l'aveuglette... Ça, mon gars, c'est du travail de boucher. La gamme K est à la fois trop large et trop étroite. Trop étroite parce que ciblée sur un centre quasiment inapte à l'analyse des signaux reçus, trop large parce que résonnant avec les fréquences externes du système nerveux. Après vingt ans de galère, j'ai fini par rétrécir cette gamme et je l'ai doublée d'un faisceau parallèle sur d'autres fréquences.

— Je ne suis pas sûr de bien comprendre.

En quatre heures, Ylvain avait eu nombre d'autres occasions d'apprécier son ignorance. Chaque fois, Tomaso réagit en changeant de sujet, jamais en tentant de pallier les insuffisances de son auditeur. Il avait pris le parti d'être, une demi-journée durant, le mentor de son cadet en le noyant d'informations (qui ne lui serviraient sans doute jamais), pas de l'initier à une quelconque méthode. Bien sûr, il avait un peu la sale impression de se donner bonne conscience, mais il n'en était plus à une concession près et ses scrupules duraient rarement. En outre, plus le temps passait, plus Ylvain l'ennuyait ; l'arrivée à l'astroport le soulagea.

— Terminus, jeune homme. C'est ici que tu descends.

Hébété, son compagnon se retrouva hors du mobile, le havresac sur l'épaule, en train de lui serrer la main.

— Je te salue bien, Ylvain.

— Je... (Ylvain ne savait quoi répondre.) Je...

— C'est ça : tu, coupa sèchement le kineïres. Tu et rien d'autre, n'oublie jamais ça. Je te souhaite de créer ton keïn ou d'admettre que tu n'y parviendras jamais et de quitter le circuit des kineux le plus vite possible. D'une manière comme de l'autre, p'tit gars, tu vas gâcher les meilleures années de ta vie.

— Je...

— Tu l'as déjà dit, p'tit gars !

Il attrapa Ylvain par les épaules et le fit pivoter en direction de l'astroport.

— Je dois te paraître dégueulasse, mais t'inquiète pas, je l'assume

très bien. (Il poussa le jeune homme sur quelques mètres et lui tapota l'épaule avait de se détourner.) Bon vent, mon gars, bon vent, conclut-il en s'éloignant.

Il savait que son interlocuteur regardait son dos en essayant de sortir de sa torpeur et espérait qu'il n'y parviendrait pas avant qu'il ne fût dans le mobile.

— Tomaso !

« Merde ! » pensa-t-il.

— Quoi, encore ?

— Va te faire voir !

L'artiste resta immobile, stupéfait, tandis qu'Ylvain rejoignait les bâtiments en agitant la main gauche, secoué d'un rire satisfait. Car le trait dont ce dernier jour barrait son passé le comblait réellement. Il se sentait aussi léger qu'accablé : le bilan de son premier quart de siècle était déprimant, et c'était une joie d'entamer le second qui, au moins, ne risquait pas d'être pire. Il pouvait enfin s'observer et se dire qu'il n'était pas allé au bout de sa dépression, qu'il n'en avait pas eu le courage, que jamais, finalement, il n'avait eu la force d'affronter les tréfonds du vide et l'enfermement a-sensoriel de son mal de vivre. Encore une fois, il repartait de peu sur les bases de sa velléité chronique... et toujours les mains dans les poches.

Autant qu'il se souvenait, il avait toujours eu les mains dans les poches, c'était sa façon très personnelle de ne donner aucune prise à l'environnement et de n'en avoir aucune sur lui. Ainsi, la foule des êtres, qu'il fendait d'une démarche légère, pouvait applaudir à son détachement ; ainsi, il ne fendait que des allégories. Il se pressait vers le brouillard et l'informité dans le cynisme et l'ironie, fatigué d'avoir vécu si fort tant de présents, las de la célérité du passé, saturé de lendemains où-il-fera-jour. Ylvain de dérisoire Myve avait rendez-vous avec une partie de lui-même et, comme il s'aimait bien, il s'en délectait.

Toutefois, s'il avait su, il aurait raillé.

CHAPITRE III

La place affichait encore quelques vestiges de fête, que le service de voirie effacerait après le week-end, mais la matinée lui avait rendu l'essentiel de sa dignité séculaire. Elle était baroque, cette place, avec les milliers de facettes dépolies de sa statue de verre trônant au milieu du bleuté délicat d'arbres feuillus, sur la pelouse chichement fleurie, maintenant jonchée de restes de restes et d'épaves d'ivrognes. Baroque aussi le pavé bigarré qui ceignait la fontaine translucide puis s'égaillait en allées sinueuses jusques aux bâtiments. Baroques toujours les arches sculptées qui ouvraient ces bâtiments et la place elle-même sur les rues environnantes, les balconnets de métal ciselé, les fenêtres hexagonales, les enduits pastel des murs crépis et les terrasses en alvéoles intimes, presque closes, que séparaient des massifs de buis. L'architecte avait exagéré les effets et les contrastes, tout en s'efforçant de conserver l'harmonie précaire d'un équilibre esthétique reposant. Peut-être avait-il réussi.

Ylvain aimait bien cette place, comme il aimait bien cette ville ; Nashoo était à l'image de sa paix nouvelle, de cette maturité douce et presque euphorisante qui s'était enfin installée en lui. Peut-être d'ailleurs le devait-il à la cité, ou peut-être était-ce l'aboutissement logique de ces années d'instabilité.

Seul client du Café des Errances (qu'il aimait donc ce nom !), accoudé à la balustrade entre deux jarres de plantes et la vigne grimpante, il se berçait des semaines faciles qu'il coulait à Nashoo. Ici, il enchaînait keïnette sur keïnette avec l'aisance d'un professionnel et le public suivait, un public jeune, enthousiaste, qui ne s'enflammait pas (pas encore ?) mais qui communiquait sa chaleur et son intérêt, qui venait le saluer dans la rue, sans épanchements, et l'encourager de quelques phrases. Les Nashoons avaient fait leur sa progression,

comme s'ils œuvraient eux aussi à cette recherche technique, comme s'ils contribuaient à le grandir pour lui reconnaître un jour, jour qu'ils sentaient proche, la maîtrise d'un véritable kinéïre.

Il n'était pas venu de lui-même à Nashoo. Il n'avait d'ailleurs jamais eu l'intention d'y travailler ou simplement d'y séjourner, seulement on était venu le chercher ! Quelqu'un avait fait le tour des boîtes de Kalam, la capitale planétaire, pour le trouver et l'engager ! Que son nom fût arrivé jusqu'au propriétaire du plus gros café-théâtre de Nashoo l'avait sidéré, mais que celui-ci fit quatre mille kilomètres pour assister à une de ses représentations et misât sur l'ascension d'un artiste de cinquième zone, c'était carrément miraculeux ! Un instant, il avait redouté l'entourloupe, mais le contrat qu'il avait signé était d'une régularité à toute épreuve et ne l'astreignait qu'à une projection hebdomadaire de quinze à trente minutes, au sujet renouvelé chaque semaine.

Son employeur s'appelait Jed Morlane, et leur relation était devenue une amitié solide. Jed s'était fait l'agent artistique d'Ylvain et, très vite, il avait multiplié ses engagements dans toute la ville. Ce spectacle qu'il donnait le samedi au Sarama, il le reproduisait du mardi au vendredi dans quatre autres salles. Jamais il n'avait autant travaillé, jamais il n'avait autant gagné. Inventer, arranger, créer, projeter, corriger, il composait en permanence, de plus en plus vite, de mieux en mieux. En trois ans, de monde en monde, de ville perdue en patelin minable, il avait créé trois keïnettes de piètre teneur, qui lui avaient juste offert le pain, le gîte et parfois un billet pour ailleurs. En deux saisons à Nashoo, il en avait composé vingt-deux et, sans crouler sous le luxe, il vivait confortablement.

*

* *

Émergeant d'une arche, un groupe d'adolescents pénétra sur la place. S'ils arboraient quelques cernes dus aux festivités de la veille, ils avaient cependant l'air parfaitement alertes et donnaient tous les signes d'une fantaisie débridée. De leurs cheveux hirsutes à leurs vêtements plus dépareillés que négligés, de leur démarche bondissante à leurs yeux rieurs, de leurs mouvements aériens à leurs rires ni bruyants, ni retenus, ils exhibaient la frivolité marginale des Bohèmes Alkan.

Ylvain avait toujours été fasciné par les kyrielles de modes plus ou moins idéologiques qui secouaient régulièrement l'humanité ; à l'Institut, il avait visionné tout ce que la vidéothèque recelait à leur propos, ingurgité tous les livres et les études les concernant et dégagé

sa propre théorie historique du phénomène.

La jeunesse stillienne, de Kalam à Nashoo, traversait une période Bohème qui le comblait d'aise. Quel que fût leur credo, les Bohèmes avaient entre treize et vingt ans, niaient les structures et l'avenir organisé, s'adonnaient à toutes les formes d'expression artistique sans la moindre volonté esthétique, vadrouillaient de ville en ville et jouissaient de la bienveillance de leurs aînés. Ce qui lui paraissait le plus extraordinaire était la formidable tolérance de la société stillienne : plus qu'admis, le mouvement était favorisé par le gouvernement (somme toute, une démocratie des plus classiques), ce qui lui permettait avant tout de perdurer, malgré quelques affaiblissements cycliques, depuis un demi-siècle. À en croire Jed, la Bohème ne faisait que forcir et n'avait jamais été aussi répandue qu'en ce moment.

Alkan, lui, était un philosophe nihiliste, disparu depuis trois siècles, qui avait prôné la facétie pédagogique comme réponse à la maturité statique de l'adultisme primaire. Ylvain avait eu l'occasion de rencontrer des représentants de l'Onctueuse Bohème, de Bohème et Tendance, de Bohème Sauvage et d'Évidence Bohème. Tous revendiquaient la distinction et la non-conformité, tous se prenaient très au sérieux et tous faisaient bien attention de ne pas lasser l'indulgence bon enfant du parlement stillien. Au milieu d'un de leurs débats, lui s'ennuyait parfois un peu, mais il se régala de leur joie de vivre et y puisait plus qu'à son heure l'inspiration créatrice. En fait, de bien des façons et même s'ils n'étaient pas ou peu de son public, chaque fois qu'il projetait, il aurait aimé s'adresser à eux et à leur génération.

En traversant la pelouse, les adolescents se livrèrent à l'exercice de leurs facéties politiques. Ils allèrent de dormeur éthylique en dormeur stupéfié, répétant pour chacun une scène burlesque et incompréhensible qui dénonçait mieux qu'une caricature leur alkanisme forcené. D'abord, ils encerclaient leur victime et chacun se composait une mimique rébarbative, puis une gamine de quatorze ou quinze ans rouait la malheureuse cible de coups de pied en l'insultant copieusement. Invariablement, l'objet de cette attention s'éveillait d'un brusque sursaut, ouvrait la bouche pour se rebeller vertement, pâlisait puis rougissait à l'excès, pour finalement s'enfuir soit en courant comme un dératé, soit en pestant et en se retournant fréquemment, soit la tête si basse que le gazon eût pu se passer de tonte pendant plusieurs mois. Le manège fonctionna huit fois avant que la jeune fille se lassât et entraîna ses amis au pied de la fontaine, où ils s'assirent non sans réveiller les rares rescapés de leurs rires maintenant bien rodés. Ylvain eût aimé comprendre pourquoi sept gamins, même Bohèmes, semblaient à ce point redoutables... Quelque

chose, dans le déroulement de cette bouffonnerie ou dans la culture stillienne devait lui avoir échappé.

Le gérant du café le tira de sa perplexité en le rejoignant à sa table, et ils bavardèrent un moment. Ils n'avaient jamais eu beaucoup à se dire, mais chaque fois qu'Ylvain s'installait à la terrasse, ils partageaient un peu de calme et de cordialité ; c'était la façon nashoon de se respecter et d'aimer savoir le faire. À Nashoo, Ylvain s'était découvert une sociabilité, quelque chose d'un peu plus honnête que la seule tolérance, qui lui avait permis de se forger un nouvel équilibre.

Après avoir épuisé les sujets impersonnels, l'homme conclut, très vite, par une remarque qu'Ylvain ne se serait pas lassé d'entendre.

— C'était ta meilleure projection, hier. Crois-moi, ça fait vingt-quatre ans que je me tape cette fête et vingt-quatre ans que je me régale, mais ta keïnette en valait dix comme elle. Merde ! Le coup de nous faire planer au-dessus de la ville et piquer comme des rapaces sur nos corps, c'était génial ! Et la transformation de la statue en flaque d'eau, c'était... c'était... Tiens, c'était trop court !

Il ne faisait pas allusion à la scène en question ; comme d'autres Nashoons, il attendait un keïn, une heure et demie, deux heures d'un spectacle homogène. Toute la cité attendait cet événement : la naissance d'un kineïre, son kineïre. La veille, il avait réussi un tour de force que personne n'espérait (tout le monde en était conscient) : il avait projeté pour trente mille spectateurs et, d'un bout à l'autre de la place, chacun l'avait perçu aussi nettement que s'il avait été installé dans un fauteuil de kineïrama. Un kineïrama ! Nashoo n'en possédait même pas ! La ville disposait juste d'une salle de deux mille places que les diplômés de l'Institut dédaignaient, et comme ils refusaient de s'exhiber en plein air, elle avait vécu sa première représentation de masse sous les faisceaux d'Ylvain.

Dès l'instant où, poussé par Jed, il avait pris la décision d'offrir ce spectacle à Nashoo, il s'était senti capable de le faire. L'importance du public ne l'avait à aucun moment troublé, la moitié à peine des kineïres de l'Institut étaient capables de projeter pour tant de gens, mais, à défaut de les égaler en technique, il bénéficiait d'un potentiel psionique qu'Ennieh, jadis, avait qualifié d'exceptionnel. Pour l'occasion, le sujet s'était imposé de lui-même : il allait montrer la cité telle qu'il la percevait, la vivait et l'aimait, avec autant d'extravagance et de sobriété qu'elle en avait au quotidien. Il s'était restreint à trois sens : l'ouïe, la vue, plus la perception de l'espace et du mouvement ; et il avait sélectionné quatre modes : la polychromie, la polyphonie, ainsi que deux autres qui, s'il ne s'abusait, étaient de sa création, la conscience collective et la participation subjective. Sur ce monde, dans cette ville, personne ne savait à quel point ces deux modes inédits auraient soulevé la convoitise et l'admiration de n'importe quel

kineux, fût-il dûment diplômé par l'Institut. Ylvain en avait lui-même à peine conscience : il bataillait trop avec d'autres éléments de la projection pour s'extasier là-dessus.

Il avait composé quatre tableaux et les avait liés d'un seul élan. La cité, vue d'un promontoire, de minuit à minuit en temps accéléré, pour chaque saison... Une plongée de la colline à la ville puis le parcours hyper rapide des rues extérieures jusqu'à la place où se tenait la fête, à l'heure de la fête, avec l'angle visuel d'un agrave au ras du sol... l'impression de sortir de soi pour s'élever à mille mètres au-dessus de la place et le plongeon, en piqué, pour réintégrer son corps... La décomposition de la fontaine, comme une glace au soleil, s'achevant sur un jeu de voix, les voix de tous, jusqu'au chœur de la cité tout entière. Il avait fait de ce final un moment accablant de paix et d'harmonie, détachant chaque timbre, chaque lumière, dans un contraste impossible, poussant les perceptions loin au-delà des capacités humaines...

La keïnette avait été suivie de vingt secondes de silence, puis, pour la première fois, il avait ressenti la vague tonitruante des applaudissements de dizaines de milliers de mains, la marée porteuse d'un hommage à l'échelle d'une ville, le signe précurseur d'un aboutissement auquel il ne pouvait croire. Pendant ces minutes de vivats et de gratitude (qu'elle était fortifiante cette impression de gratitude !), il avait perçu son talent comme une entité extérieure, intense et présente, enfin libre d'exploser.

Ce matin, il n'était plus très sûr de son existence, c'était à peine s'il parvenait à être certain de le désirer, mais il gardait en lui les traces de son passage et l'envie de le provoquer encore.

Des éclats de rire ramenèrent son attention sur les Bohèmes. Ils étaient adossés contre le bassin de la fontaine, à se réjouir du dépit rageur d'une grosse dame en sueur, promptement et rudement assise sur le pavé d'une allée, regardant avec terreur le contenu de son cabas rouler en tous sens. Les rires adolescents, auxquels se joignirent Ylvain et d'autres spectateurs, redoublèrent lorsque, enfin et péniblement relevée, la pauvre se mit à courir derrière un melon récalcitrant, sur lequel elle trébucha deux fois avant de s'affaler, de tout son poids, en produisant le bruit peu délicat d'une baudruche se vidant de son air.

À peine cette scène burlesque avait-elle pris fin, qu'un homme très distingué, qui traversait nonchalamment la place, leva soudain les yeux au ciel, le temps de percuter de plein fouet le pied particulièrement rugueux d'un halogène. Lui aussi goûta le pavé du coccyx et, l'œil sombre et offusqué, foudroya le réverbère d'une série choisie d'invectives bien moins distinguées que son allure. Ensuite, les Bohèmes se livrèrent pendant dix minutes au mime de ces deux incidents, en introduisant plusieurs variantes du meilleur effet. Ylvain

les observa un instant puis replongea dans ses pensées.

Il se cherchait un sujet ; pas seulement un thème ou un motif, un sujet entier, conçu, bâti, développé, vivant, quelque chose qui eût un sens, un début et une fin, quelque chose qui se déroulât avec une trame, une croissance, des fils et des nœuds. Il lui fallait une histoire qui fût plus qu'un scénario. Il y avait des années qu'il y songeait, mais sans vraiment y réfléchir, comme à une abstraction. Et jusqu'à la veille, ç'avait été une abstraction. Ce matin, il se sentait démangé par ses vieux démons, des rêves de gloire et de revanche, un regain d'inusable adolescence... Il se dessinait encore des bribes d'avenir, et le keïn devrait calquer ces esquisses. Il voulait concocter le keïn, celui qui se répandrait de Nashoo à tout Still, de Still à Thalie, de Thalie à chaque caillou de l'Homéocratie. Il avait besoin d'un sujet universel, d'une création qui transcendât les particularismes planétaires, et il avait envie d'éblouir, au point qu'immédiatement son œuvre reléguât les niaiseries de l'Institut au rebut. Ylvain de Myve, kineux des faubourgs, se voulait l'antéchrist de l'Art Total... Cela le fit rire.

Comme un écho, le rire des Bohèmes répondit au sien. Cette fois, un homme dans la force de l'âge venait de basculer dans la fontaine. Il y était assis, l'esprit ailleurs, et il s'était appuyé à quelque imaginaire dossier. L'eau l'avait instantanément extirpé de ses préoccupations... et il ne paraissait pas doué du sens de l'humour. À peine, ruisselant, s'était-il extrait du bassin que ses oreilles chauffèrent sous les railleries des spectateurs. Il se rua – pour autant que l'humidité de ses vêtements le lui permît – sur les jeunes gens qui, malgré son rictus et ses mots menaçants, redoublèrent d'hilarité. Ylvain vit l'instant où l'anecdote prendrait trop de mère pour ne pas tourner au vinaigre.

— Petits salopards ! rugissait le dégoulinant. J'veais vous apprendre à vous payer ma tête !

D'un mouvement commun, les Bohèmes exhibèrent leurs langues, puis la plus délurée d'entre eux (celle qui s'était appliquée à frapper les dormeurs) grimpa sur le rebord de la fontaine. L'inondé atteignit le plus intense des cramois, tenta d'attraper la jambe de la gamine.

— Ah, tu veux une leçon ?! bégayait-il, fou de rage.

Elle lui échappa, esquisssa quelques entrechats, lui présenta son derrière puis fit volte-face, pour l'asseoir d'un coup de pied en pleine poitrine. Le geste avait été effectué avec douceur et élégance, mais le bonhomme en ravala ses hurlements, le souffle coupé par la brutalité de son contact fessier avec le pavé.

Avant que la fureur eût effacé sa stupéfaction, la même bondit pour lui cracher au visage, puis elle se mit à virevolter autour de lui dans un ballet délirant. Chaque fois qu'il tentait de se relever, elle lui assénait un coup qui le déséquilibrait, lui fauchant un bras ou une jambe, ou le soufflant d'une claque sonore, sans jamais cesser de

danser. Dix fois, il essaya de lui saisir un pied ou une main ! Dix fois, elle esquiva sans effort et sans même le regarder. Elle évoluait avec un dixième de seconde d'avance sur tous ses gestes. Finalement, elle se planta devant lui et lui tira les cheveux en l'arrière ; il avait renoncé à toute résistance.

— J'attends toujours la leçon, persifla-t-elle. Tu pues le chien mouillé, monsieur, va te sécher !

Lorsqu'elle le lâcha, il se releva enfin ; c'était lui qui haletait. Il se fit expulser d'un dernier coup de pied et la gamine se retourna pour parader devant ses pairs, râlant de rire.

Le gérant était revenu à la table d'Ylvain. Contrairement à lui, il avait observé la scène de bout en bout sans même sourire.

— Tu ne trouves pas ça comique, Solef ?

L'interpellé répondit par un haussement d'épaules.

— Aurais-tu fait les frais d'un gag alkan, par hasard ?

L'homme se renfrogna d'une moue acide. Ylvain pouffa.

— Je te croyais pétri d'humour, Solef. Raconte.

— Ouais. Ils sont là depuis trois jours ; au début, moi aussi je riais. Et j'ai ri quand j'ai glissé sur une merde de je-ne-sais-quoi ; j'ai même ri quand j'ai mis la main dedans pour me relever ! Et je ne me suis pas fâché quand elle m'a pris la main pour me la foutre sur la figure... Seulement, en trois jours, nous sommes six à nous être étalés dans la merde, douze ont foncé dans un arbre ou un halogène, huit bonnes femmes ont explosé leurs paniers, et ce type était le quinzième à tomber dans la fontaine ! Je te passe les mecs qui se sont assis à côté de leur chaise, ceux qui se sont renversé leur verre dessus, ceux qui ont buté dans des objets de toutes sortes, les mouches dans les assiettes, les flics qui se sont castagnés pour une vieille, les jupes tachées de sang, les pantalons de sperme, et l'aggrave qui tombe en panne après s'être posé au sommet de la statue ! Je n'insinue pas qu'ils sont responsables de tout ça... Ils n'y sont jamais pour rien. Ils se contentent de se marrer et de rosser tous ceux qui le prennent mal.

— Ça fait un peu beaucoup, hein ?

— Penses-tu ? J'ai vu deux personnes bouler dans la fontaine en six ans puis quinze en trois jours... Tout est normal, non ?

— L'idée de normalité est assez vague, tu sais. Les probas sont là pour démontrer que ce qui est fortement improbable n'est pas impossible. (Ylvain s'amusait beaucoup.) Par exemple, la loi des séries entre dans un domaine mathématique particulier : la Fréquence Erratique des Séquences Aléatoires... L'astrogation hyperspatiale repose sur des calculs de FESA ; à bord de chaque vaisseau il y a un ordinateur FESA, qui travaille à la seule recherche de courbes de série pour profiter de cette chance sur un milliard de faire émerger l'astronef au bon endroit... Ou tu admets le hasard qui profite à ces

gosses, ou tu les brûles pour sorcellerie.

— Je connais rien à ton truc, mais le même hasard qui se reproduit cinquante fois de suite, j'ai du mal à le digérer.

— Disons qu'un premier hasard en a entraîné un autre, et que la seule présence des Bohèmes suffit, par la petite crainte qui perturbe chacun, à les provoquer en série. Ou, en clair, si tu n'as pas envie de retomber dans une merde, évite de t'approcher d'eux avec la peur au ventre.

Solef se ferma et retourna dans le café ; il n'aimait pas se faire chahuter dans ses raisonnements. Ylvain était certainement un bon kineïre, seulement c'était aussi un emmerdeur.

L'emmerdeur, lui, décida d'aller voir les Bohèmes. Il avait envie de profiter de leur enthousiasme. Et puis il était fier d'être le seul adulte à faire cette démarche, comme s'il avait encore besoin de se prouver qu'il ne vieillissait pas.

Il marcha droit sur le groupe, d'un pas tranquille, et le groupe le vit, le désigna et, manifestement, s'intéressa à lui. Plus il avançait, plus les adolescents babillaient ; il n'entendait pas leurs paroles, mais il s'en savait le sujet. La petite peste semblait encore une fois le centre de l'équipe : les six autres étaient tournés vers elle, qui ne disait rien. Elle était le creuset de leurs jacasseries mais son visage était immobile, clos d'une réflexion qu'ils ne pouvaient distraire.

À trop la fixer, Ylvain provoqua l'incident et buta dans quelque chose. Il manqua s'étaler, de si peu qu'il dut avoir recours à la stabilité d'un halogène pour sauvegarder son équilibre. Malheureusement, il avait mal situé le réverbère dans l'espace, et sa main, le manquant, son menton partit vers l'objet. Il avait trop conscience du ridicule de cette péripétie (et des regards bohèmes) pour accepter de se laisser assommer par un éclairage public.

Alors, il obligea son corps à basculer sur la droite afin de s'enrouler autour du pylône et lança, une deuxième fois, une main pour s'y agripper... Mais il avait encore mal calculé, si mal que la vexation d'une telle erreur lui donna la force de transformer sa chute en un semblant de rondade, parfaitement inesthétique mais salvatrice.

— Et hop ! fanfaronna-t-il en retombant sur ses pieds.

La satisfaction de cette pertinente exclamation disparut avec la constatation, vexante, d'avoir vraiment échoué à localiser l'halogène : celui-ci ne s'était jamais trouvé à moins de deux mètres. Le kineïre imagina sans peine ce que les yeux, maintenant trempés de fou rire, des spectateurs avaient aperçu de la scène, et son propre rire débuta par quelques fausses notes.

Il allait reprendre sa progression vers la fontaine lorsque la curiosité lui fit chercher l'objet sur lequel il avait buté. Bien sûr, il ne le trouva pas et repartit... sur cinq mètres : les adolescents essuyaient

leurs larmes, sauf la gamine délurée... Quelque chose clochait dans ses vestiges d'hilarité, comme une petite crainte, comme la certitude enfantine d'avoir commis une faute. Ylvain connaissait trop bien les expressions et leurs tenants émotionnels pour ne pas s'intriguer ; il s'arrêta net et se retourna, envahi d'un étrange soupçon.

Il n'y avait rien. Pas de borne, pas de pavé déchaussé, pas de bouteille vide, rien ! Son pied avait heurté quelque chose, il en était certain... comme il avait été certain de l'extrême proximité du réverbère. Il pivota à nouveau pour observer la petite peste, minutieusement, professionnellement. Finie l'appréhension ; maintenant, elle avait peur. Ses yeux sautaient de lui à ses amis, de ses amis aux allées, des allées aux arches. Elle avait envie de fuir.

Ylvain se laissa submerger par un flot de pensées étranges. Il ressassa toute sa mésaventure et la passa au crible de sa logique. Pourquoi avait-il trébuché, puis mal vu, puis mal situé ?... Puis de quoi avait-elle peur ? Son cerveau franchit en une seconde toutes les barrières de ses a priori, toutes les limites de ses certitudes, et il accepta d'un bloc, sans une ombre de résistance, la connaissance nouvelle et aberrante qui découlait de sa compréhension.

La gamine avait projeté ! Elle avait projeté la sensation de heurt, le déséquilibre et la distance au pylône... comme elle avait projeté le dossier sur la fontaine, les mouches dans les plats, tous les incidents qui inquiétaient Solef. Elle projetait sur la réalité, des visions, des impressions, des hallucinations qui déchaînaient le burlesque ! Elle projetait sans amplikine, en plein cœur de la rationalité des passants... Sans amplikine ! Elle disposait d'un talent fabuleux, phénoménal, impossible. Et elle n'avait rien trouvé d'autre que jouer !

Cette portion de place s'était figée. Les Bohèmes ne riaient plus, ne souriaient plus. Elle ne l'avait pas quitté du regard, et elle l'avait vu comprendre ; ce qui la paralysait gagnait ses compagnons, qui n'avaient plus l'air que d'enfants terrorisés, retenant à chaque pas de cet homme qui marchait sur eux le souffle que leurs poumons ne savaient plus exprimer.

Ylvain avançait mètre par mètre, la tête vide, écrasé des implications de ce don extraordinaire. Il ne percevait plus qu'une chose : son poulx, rythmant celui d'un univers – son univers – qui, jamais, ne pourrait plus être ce qu'il avait été. Des idées démentes traversaient les lambeaux de sa lucidité, les mêmes idées qui avaient tué ce qui restait d'humanité chez Cortez ou Pizarre, la découverte soudaine d'une véritable mégalomanie. Huit mètres... Il avait trouvé le prédateur. Sept mètres... L'Art Total allait enfin devenir absolu. Six mètres... La révolution kineïre. Cinq mètres... Pouvait-il apprendre ? Pouvait-il imiter ? Quatre mètres... Le contre-pouvoir dans les mains d'un artiste. Trois mètres... Une boule dans la gorge, qui tue le délire.

Deux mètres... La bile qui remonte sous la langue. Un mètre... L'innocence effrayée d'un visage de poupée, la honte et la paix, la paix surtout.

— Bonjour, dit-il stupidement.

Ils n'osèrent pas répondre. Le silence les protégeait ; de la plus jeune au plus âgé, ils avaient besoin d'être protégés. Ils n'étaient que des enfants, dont l'unique tour venait d'être découvert.

— Je m'appelle Ylvain, bredouilla l'arrivant, en se demandant ce que les Bohèmes pourraient faire d'une entrée en matière aussi originale.

Sa gêne était trop évidente, trop forte. Un des adolescents, un grand brun maigrelet aux allures de lémurien, se jeta dessus.

— Ça peut arriver à tout le monde, m'sieur. Faut pas en avoir honte !

Le ton n'y était pas tout à fait, mais le groupe se dérida.

— Pour sûr, renchérit un autre gosse. Tenez, moi, je m'appelle Lovak... Il a bien fallu que je m'y fasse !

La mécanique délurée des Bohèmes se remettaient en branle.

— Et moi donc ! appuya la plus âgée des filles du groupe, une brune très fine, bien dessinée, au teint de châtaigne. Eux m'appellent Amadou, la plupart des hommes commencent par Mignonne, ensuite c'est Chérie, puis Salope... (Elle lui adressa un clin d'œil.) Tu sais que t'es pas mal, m'sieur ?

Les rires fusèrent de toutes parts, et l'équipe retrouva sa décontraction. Ylvain ne répliqua pas. Il observait le mutisme de la petite projectionniste. Elle était figée et elle réfléchissait. Quand elle eut fait le tour du sujet – nul doute qu'il s'agissait de l'intrus – elle brisa l'allégresse de ses amis.

— Vos gueules ! ordonna-t-elle. (Ils se turent : il y avait quelque chose dans l'autorité qu'exerçait la cadette sur ses aînés, comme un remords de méchanceté, une vieille blessure très douloureuse.) Je m'appelle Elynehil. Elynehil Mayalahani... J'ai vu votre keïñ, hier.

Elle était assise sur le rebord de la fontaine, les mains posées sur les genoux, paumes vers le ciel, et son visage ne portait aucune trace du satanisme qu'Ylvain s'attendait à y voir. De loin, il l'avait imaginé anguleux, cisailé de traits aigus, image d'un démon, et c'était un visage de lutin, ni vraiment espiègle, ni simplement sage, tout en nuances sibyllines, rompu au rire, prêt à la violence, ni beau, ni laid, ni même quelconque, un visage qu'on ne remarque pas mais auquel on prête attention, de toutes ses forces, sans le savoir, et dont on ne peut oublier aucune expression.

— Ce n'était qu'une keïnette, corrigea l'artiste.

Elle haussa les épaules, et la gravité quitta son visage.

— Appelez ça comme vous voulez... C'était génial !

Ylvain accusa le compliment d'un demi-sourire et s'assit en tailleur face à elle.

— Ce que tu fais n'est pas mal non plus.

Il n'avait rien laissé percer de particulier dans sa voix ; pourtant, elle baissa les yeux et se rembrunit. Quelque chose échappait à son interlocuteur, quelque chose qu'elle pensait évident et qui astreignait l'autre à taire son ignorance.

— Faut pas m'en vouloir, murmura-t-elle. Ce n'est qu'un jeu.

— Un jeu, répéta Ylvain.

Il cherchait à comprendre ce que « jeu » impliquait dans le comportement d'Elynehil. Elle se défendait d'une faute, c'était certain... Laquelle ? À la voir ainsi honteuse, presque repentante, il avait le sentiment qu'elle essayait de se préserver d'une mystérieuse punition. Là encore, laquelle ? Il lui fallait entrer dans le monde de l'adolescente d'urgence sous peine de perdre les bénéfices de sa découverte. Il devait poser les bonnes questions et se jeter sur chaque bribe d'information... sans en avoir l'air.

— Quel âge as-tu ?

— Quatorze ans.

« Quatorze ans ! » pensa-t-il. « Quel monstre es-tu ? »

— Quand as-tu fugué ?

Elle releva à peine la tête, juste le temps de montrer sa terreur.

— Il y a deux ans... presque trois.

Ylvain s'obligea à froncer les sourcils ; cela ne facilitait pas la concentration, mais il devait afficher une contenance. Même sur Still, fuguer entre onze et douze ans était singulièrement précoce ; en outre, il était certain qu'elle n'était pas stillienne. Elynehil Mayalahani... Cette structure, ces consonances lui rappelaient de très vieux souvenirs.

— Quand es-tu arrivée sur Still ?

Elle répondit d'une voix presque inaudible :

— Cela va faire un an.

Ylvain jeta un œil à ses compagnons : ils étaient figés, stupéfaits. La main gauche de Lovak tremblait nerveusement, et une des filles fixait Elynehil d'une étrange façon. L'adulte comprit que ce regard signifiait : « Si tu as besoin d'un coup de main... » Tous étaient sur le qui-vive.

« Mahalitë Doholavehi ! » se souvint Ylvain. « Maes Doholavehi, maîtrise de la psionique élémentaire. » C'était durant sa première année à l'Institut, un grand bonhomme très sec, très dur... D'où était-il ?

— Combien de fois t'es-tu fait prendre en jouant ?

Elle tressaillit et, cette fois, riva les yeux à ceux de son interlocuteur.

— Une seule... avant toi.

Ses lèvres faillirent sourire ; ce souvenir semblait lui rendre son aplomb.

— Un kineïre ?

Elle approuva de la tête.

Doholavehi venait d'Epsilon Eridani, c'était une certitude : le maes y avait plusieurs fois fait allusion. Seulement, il n'avait jamais nommé sa planète. Ylvain ressassa ses cours d'astrographie, et ce qu'il trouva le soulagea. Entre autres cailloux, Epsilon Eridani possédait un monde en terraformation et une planète habitée : Myve. La jeune fille était myvienne, et elle le croyait son coplanétaire... Il avait son levier.

— Nous sommes loin de chez nous, remarqua-t-il. Suffisamment pour ne pas ennuyer tes amis avec notre nostalgie.

Une ombre d'inquiétude traversa fugacement le visage d'Elynehil, puis elle relâcha d'un bloc la contraction de ses muscles. Ylvain avait visé juste. Elle se tourna vers ses camarades :

— Je vous rejoindrai au hangar... J'ai à parler.

Puis elle sauta sur ses jambes, et Ylvain put enfin juger de sa taille. Elle n'était pas si menue qu'elle le paraissait mais elle n'était pas grande, loin de là.

— Tu es sûre que tu n'as pas besoin de nous ? questionna le grand maigrelet.

— Laisse tomber, intervint une autre fille. C'est leurs histoires de kins, ça nous regarde pas.

Celle-là aussi devait avoir une forte personnalité. Ils se regardèrent les uns les autres, puis, traînant un peu la jambe, traversèrent la place pour s'enfoncer dans la ville. En eux, il y avait autant d'amertume que de crainte. Ely s'était imposée au groupe, mais maintenant, elle était à eux ; et ils pressentaient une rupture. Elle était trop fascinée par le kineïrat, cela ils le savaient depuis toujours ; et, la veille, elle avait été éblouie par le talent de ce kineux, tellement qu'elle risquait bien de le suivre.

*

* *

Ils avaient marché en silence pendant plus d'une heure, de rue en rue, jusqu'aux portes de la ville puis sur la pente douce et herbue de la colline. Elynehil s'était laissé bercer par le charme de ses rêves, goûtant la proximité de cet Ylvain de Myve de toute l'admiration qu'elle vouait au kineïrat – de toute la crainte, aussi.

Ylvain avait cherché la clef qui lui permettrait de pénétrer les mystères de l'enfant, la pierre qui s'assemblerait aux autres et les

unirait en une construction homogène. Il avait jonglé avec les leitmotive, Myve, kineïre, Institut, jeu, punition, mais il ne parvenait pas à les inclure dans une équation globale.

« Elle me redoute, se répétait-il pour la énième fois. Parce que je l'ai prise en train de jouer avec ses super-facultés, et malgré ou à cause de ce kineïre qui l'a déjà percée à jour. » Il supposa que l'incident avait été suffisamment éprouvant pour qu'elle redoutât de le revivre.

Ils allaient au hasard, du moins le jeune homme le pensait-il. Ce fut en parvenant sur le promontoire même d'où, des jours durant, il avait observé Nashoo, qu'il reconnut l'emplacement subjectif du premier tableau de sa keïnette.

— C'est ici, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête.

— Comment as-tu pu imaginer ce keïn à partir de ça ?

Il rit. Elle désignait le paysage et la cité, au loin. Qu'il ait pu en tirer pareille splendeur l'émerveillait.

— Je ne sais pas, avoua-t-il avec sérieux. Je viens souvent me balader ici ; un jour, j'ai eu l'idée de composer un truc... Je l'ai fait, c'est tout.

Elle regarda quelques secondes encore le spectacle cherchant vainement le signe qui avait permis à Ylvain cette création puis, dépitée, s'assit sur une roche. Il s'installa dans l'herbe, à quelques mètres d'elle.

— Raconte.

— Quoi ?

— Ta fugue.

*

* *

Elynehil Mayalahani était un cas. D'un bout à l'autre de son cerveau, elle était anormale ; ses valeurs, ses repères, ses désirs, ses capacités étaient au-delà de toute logique. Comme tous les enfants plus ou moins doués de talents psioniques, elle rêvait de kineïrat. Seulement bien qu'étant la plus douée, elle s'était persuadée de sa nullité.

— Je ne sais pas inventer des histoires. Je n'arrive pas à faire quelque chose de joli.

Sa mère était membre du Conseil Myvien, qui était d'une façon ou d'une autre en contact étroit avec l'Institut... Elynehil avait été choisie pour entrer à cette école. Allusions qu'Ylvain ne pouvait décrypter ; elle déformait les événements de ses yeux d'enfant, et pas n'importe quel enfant ! Il semblait que le Premier Conseiller (un kineïre ?) l'avait

expédiée vers l'Institut mais que l'astronef avait fait escale sur la planète en terraformation (terraformée ?) d'Epsilon Eridani. Là, la fillette avait usé de son talent pour changer de transport et fuir sur un cargo. Ensuite, elle était passée de vaisseau en vaisseau, toujours clandestinement, jusqu'à un monde dont elle ignorait le nom, où elle avait vécu deux mois d'expédients kineïques avant de se faire repérer par un kineïre.

— D'abord, il a été gentil. Il s'appelait Sig... Il m'invitait au kiné chaque fois qu'il jouait et pour m'endormir, le soir, il me parlait de son art. Il essayait de m'embobiner ! Oh ! j'ai bien marché ! Et puis un jour, il m'a annoncé qu'il partait projeter sur Thalie et que, si je voulais, il m'emmenait... Tu parles comme si j'ai couru ! (Ses lèvres se déformèrent d'un rictus méchant.) Ce con avait oublié que je savais lire ! Sur mon billet, il y avait écrit Chimë, et Chimë, je sais ce que c'est depuis que je sais parler. Il s'en est fallu de peu : je m'en suis rendu compte en tendant mon billet à la machine, à l'astroport. Je me suis payée une super-colère ! (Là, elle rit.) Alors, il a voulu me faire embarquer de force, avec l'aide des types du vaisseau... Je te leur ai foutu un bordel ! (Elle rit de plus belle, évoquant à grands gestes les mirages qu'elle avait projetés. Puis son rire se cassa net.) Évidemment, cet enfoiré comprenait ce que je faisais et j'ai failli me faire rouler ! À un moment, j'ai chopé la frousse, vraiment ! J'ai projeté la mort.

Ylvain ne comprit pas.

— Tu as projeté quoi ?

— La mort ! J'ai fait des nœuds dans sa tête... des courts-circuits, je crois. Il est mort et je me suis tirée.

Le jeune homme la dévisagea longuement avant d'admettre qu'elle savait ce qu'elle avait fait, que le kineïre était bien mort et que c'était elle qui l'avait tué. Elle avait tué, à douze ans, et elle trouvait cela naturel ! Il s'agenouilla face à elle et fouilla ses yeux de toute sa sensibilité. Ni remords, ni honte, ni cauchemar, ni fardeau, il n'y avait en elle que l'innocence et la spontanéité, la certitude d'avoir agi quand et comme il le fallait. Il n'osa rien dire, ignorant comment exprimer le sentiment qui le rendait malade.

— C'est horrible, lâcha-t-il finalement.

Elle conserva le silence. Elle voulait bien admettre l'horreur de son acte... telle une donnée abstraite, une vue de l'esprit. Toutefois, rien ne l'avait jamais empêchée de dormir et, un jour, elle serait peut-être amenée à recommencer. Elle attendit que son kineux perdît la frayeur qui brouillait ses traits, mais cela ne se produisit qu'après qu'il eût parlé et l'eût laissée, à son tour, ébahie et inquiète.

— Je ne suis pas myvien. De Myve est un pseudonyme..., une allusion à la pierre.

Il s'était redressé et se tenait là, debout devant elle, les pensées

ailleurs qu'à ses mots. Ely songea qu'elle eût dû avoir bien plus peur, mais elle était subjuguée. Il y avait quelque chose d'immense dans cet adulte mal vieilli, quelque force invisible et sereine au cœur même de ce cerveau torturé. Immédiatement après qu'elle eut avoué avoir tué quelqu'un qui lui avait menti, il clamait tranquillement que lui aussi l'avait abusée. Chez n'importe qui d'autre, elle eût pensé à un défi qu'elle eût relevé violemment ; chez lui, c'était de l'honnêteté, et elle lui en était presque reconnaissante.

— La pierre n'a pas essayé de m'envoyer sur Chimë, je n'ai rien contre elle.

Il ne comprit pas.

— Pourquoi cette pierre ?

Elle était prête à l'écouter, et il eut envie de satisfaire sa curiosité. D'abord, il avait pensé n'expliquer que ce qu'elle désirait savoir, brièvement, humoristiquement, puis les phrases entraînèrent des questions qui entraînèrent d'autres phrases et d'autres questions. Il se raconta, de Chimë à Still, d'Ennieh au Café des Errances, et elle ne vit que merveilles. Il décortiqua ses lâchetés et ses illusions de hâbleur, sa vanité et tous ses travers de rêveur aigri, elle n'entendit que l'évolution, anecdote après anecdote, d'une personnalité extraordinaire, d'un kineïre sauvage et rebelle. Il était ce qu'elle voulait devenir, en mieux. Cela suffisait à forcer son admiration. À quatorze ans, enfin ou déjà, Elynehl Mayalahani songea à se fixer un objectif.

Ylvain, lui, avait rencontré une enfant prodige qui était la réponse à ses questions, le moyen à sa finalité. Ce jour-là, il se vida de toute sa médiocrité. Le lendemain, il exposa ses blocages. Les deux jours suivants, ce fut elle qui déversa son déséquilibre affectif, sa révolte et ses insuffisances.

Ils se virent quotidiennement, plusieurs heures chaque fois ; seuls puis avec les Bohèmes ; au hangar qui leur tenait lieu d'abri, dans la campagne environnante, près de la fontaine, à l'appartement d'Ylvain, au Sarama et dans les autres endroits où il projetait, après chacune de ses kineïttes. Elle assistait à toutes ses représentations, et un soir, après qu'ils eussent discuté une heure avec Jed Morlane des progrès de son poulain, elle l'entraîna de nouveau vers la colline.

— J'aimerais que tu m'apprennes à composer, se lança-t-elle, tandis qu'ils parlaient du tempérament nashoon. Je... j'ai toujours voulu devenir kineuse, mais je ne sais même pas par où commencer.

Ylvain en fut interdit.

— Mais tu es kineïre ! Tu es même la meilleure !

— Non. Tu ne comprends pas. Un kineïre est un artiste. Je ne suis pas une artiste... je suis une projeteuse, ça n'a rien à voir. Je veux que tu m'apprennes à inventer des spectacles.

— Bon sang, Ely ! Tu projettes infiniment mieux que moi ! Je ne comprends rien à tes tours...

— Ce sont des jeux de gamine !

— Je donnerais cher pour apprendre tes jeux de gamine !

Il fallut un moment à l'adolescente pour saisir ce qu'Ylvain disait, le temps qu'il lui démontrât à quel point elle était unique et inégalable, le temps qu'il expliquât qu'il était, lui, le demandeur, et elle celle qui pouvait enseigner. Elle était inconsciente du miracle de ses capacités et accepta les paroles de son compagnon sans les assimiler.

— Si je t'apprends à projeter sans amplikine, est-ce que tu veux bien m'apprendre à composer ?

— Il ne s'agit pas que d'amplikine, Ely.

— Merde ! Qu'est-ce que tu veux ?

— Je n'en sais rien. Tout ce que tu fais est hors de ma portée. Je ne sais ni si je pourrais en comprendre une partie, ni si c'est même possible. Peut-être que tu es la seule à pouvoir, peut-être que mon cerveau n'est pas conforme. Je voudrais que tu essayes de me donner une idée des modes et des faisceaux que tu utilises. Quand je t'ai rencontrée et que je me suis aperçu de ce que tu étais, j'ai immédiatement pensé à t'extorquer tes connaissances... La folie des grandeurs, quoi ! Maintenant, je sais qu'il ne s'agit pas de connaissances mais de dons, et je crois qu'ils sont inimitables.

— Cela veut dire que tu ne vas pas m'aider ?

Ely semblait désespérée.

— Non. J'essaie de t'expliquer que tu ne pourras probablement rien m'apprendre, parce que je n'ai pas les qualités requises, et que je n'ai aucune idée de comment on fabrique un artiste.

— Je suppose que c'est une question de sensibilité.

— Peut-être.

— C'est oui ?

— D'accord, on essaie. Mais...

— Arrête avec ton défaitisme, tu fais chier !

CHAPITRE IV

Ely attendait. Elle attendait souvent, à certaines heures, quand elle pouvait le faire parce que les éléments y étaient favorables. Cela l'amusait de savoir qu'il existait des moments pour attendre, des moments pour tendre l'oreille et guetter le coulisement de la porte, pour être soulagée puis déçue, se laisser gagner par l'impatience et la mauvaise humeur, s'apitoyer sur sa solitude et pester contre l'égoïsme, puis des moments, enfin, pour être libérée de cette tension. D'une certaine façon, elle avait compris que cette attente était un apprentissage de l'Art, qu'elle contribuait à aiguiser sa sensibilité et élargir ses fonctions émotionnelles. La frustration avait pris un sens nouveau pour elle et elle commençait à en maîtriser les mécanismes... Ressentir et comprendre : c'était son travail.

Cela, elle l'avait découvert récemment, et elle pensait avoir compris pourquoi Ylvain ne l'avait pas expliqué : la vision déforme l'image. Maintenant, si elle devait résumer l'enseignement d'Ylvain, elle dirait qu'au travers de toutes choses, il s'efforçait d'éveiller son sens artistique en affinant son champ de perception et les sensations que ces perceptions engendraient. Il lui avait appris à lire... Oh, pas le décryptage des signes, mais l'intention de l'auteur, la structure d'un personnage ou d'un événement, la seule esthétique du langage et de ses combinaisons. Il lui avait fait découvrir la peinture, la sculpture, la musique, l'holographie, le cinéma, toutes les formes d'expression plus ou moins artistiques et leurs produits. Il l'avait emmenée dans toutes sortes d'endroits, lui avait fait rencontrer toutes sortes de gens, des plus bizarres aux mieux stéréotypés.

À plusieurs reprises, Ely avait constaté que son compagnon ne lui montrait rien d'extraordinaire ; à des degrés différents, elle avait déjà vécu, seule, tous ces instants. La différence, c'était Ylvain, c'était sa

folie artiste. Il parlait de tout, il détaillait tout, il déshabillait chacune de ses impressions, de ses émotions, à propos de tout. D'un paysage cent fois vu et revu, il disait tout à coup : « J'aime cet endroit quand il vient de pleuvoir. Les pierres perdent leur grisaille pour devenir grises, et l'on peut enfin penser à elles, seulement à elles, en parlant d'autre chose. Ce gris débride l'imagination et rend la raison volage. Que peut-on espérer de plus apaisant ? » D'un homme rencontré une fois, avec lequel il n'avait échangé que les banalités d'usage, il avait un jour déclaré : « Ce type est en dépression permanente, il cherche à remplacer quelqu'un et il ne le sait pas. »

— Une femme ? avait demandé Ely.

— Non. Son père ou un frère aîné. Une présence pédagogique et sécurisante.

Parfois, il faisait un commentaire sur la personnalité d'un auteur à partir d'un texte anodin, sur un compositeur grâce à une pièce musicale ou sur un peintre en s'inspirant d'un tableau, très souvent sans qu'aucun indice lui en fournît la matière. Et, chaque fois que le hasard lui avait apporté la possibilité d'une vérification, Ely avait constaté qu'il avait vu juste, ou presque juste.

Doucement, il déteignait sur elle. Elle n'atteindrait jamais son acuité, elle le savait ; elle n'était pas conçue pour ça. Mais il lui donnait un nouvel équilibre, une sensibilité autre qui la conduisait, petit à petit, à construire ses facultés créatrices.

La méfiance et la maladresse des premières rencontres étaient oubliées. Maintenant, elle l'aimait, comme elle savait qu'il aurait seul compris qu'elle l'aimât : au-delà de tout. Mais il l'ignorait, et elle n'en avait qu'une conscience récente. C'était venu au fil des jours, et pourtant, pour elle, ç'avait été un coup de foudre, une révélation soudaine et exigeante. Elle se connaissait une admiration (forcenée) pour un type un peu fou qui avait pris son éducation en charge puis, d'une seconde à l'autre, elle s'était sue amoureuse de son Ylvain. Et elle ne pouvait pas le lui montrer sans risquer de le perdre, pas encore : il la prenait pour une petite sœur !

Au début, cela l'avait amusée ; c'était une intimité facile et immédiate. Puis avec les mois, et justement l'intimité, le désir était venu se mêler à l'excitation du secret et l'obsession avait succédé au trouble. En tout cas, elle commençait à bien le connaître ; elle l'avait observé à chaque seconde, et elle savait comment il fonctionnait. Elle savait aussi que lui, obnubilé par son rôle de mentor, vivait à côté d'elle sans voir qui ou ce qu'elle était, ni surtout comment elle bougeait. Bientôt, elle le cueillerait en plein sommeil, d'un coup de fouet terrible. Elle s'y apprêtait depuis longtemps, et l'heure approchait, ne fût-ce que parce qu'elle était incapable d'endurer les jours qui passaient.

L'heure, c'était le festival, ce damné festival auquel il la préparait depuis un an, auquel il se préparait aussi, mais sans qu'elle pût dire comment.

Nashoo se métamorphosait pour deux fêtes annuelles : celle de l'automne, municipale et gratuite, où Ely avait découvert Ylvain, et le Festival nashoon, au premier jour du printemps, qui faisait se déplacer des artistes et des spectateurs de tout Still, voire même d'autres planètes.

Le Festival durait une semaine standard, soit sept jours. C'était une débauche de spectacles en tous genres et d'expositions de tous poils, mais ce qui faisait sa renommée était la foire de l'inventivité. Ylvain avait chamboulé cette préséance. Car il avait clos le dernier festival d'une keïnette magistrale, suffocante : une heure de féerie, presque un keïn, presque, à tel point que pendant un mois, tout Still avait parlé du « keïn d'Ylvain de Myve ». On en avait même parlé si fort qu'au hasard de l'Homéocratie, sa popularité avait atteint Chimë.

Son ami avait tellement discoursu sur Ennieh qu'Ely eût aimé voir sa tête lorsqu'un maes lui avait rapporté la nouvelle. À n'en pas douter, le recteur avait tiqué... amèrement. Si amèrement que l'Institut déléguait trois kineïres à la fête à venir.

C'était elle qui avait appris cela à Ylvain, un soir qu'elle l'attendait et qu'il était rentré la mine sombre, le dernier jour des inscriptions pour le festival. En y repensant, jamais elle n'aurait toléré que quelqu'un d'autre le fît, que quelqu'un d'autre profitât de son visage tout à coup illuminé de bonheur.

— Jed a amené un papier pour toi.

Il n'avait rien dit.

— Les dernières inscriptions.

Cette fois, ses yeux s'étaient allumés.

— Alors ?

— Trois kineïres.

Alors seulement elle avait compris que son compagnon attendait cela de toute sa fièvre.

— Tu veux les noms ?

— Et comment !

— Lagedt Sydhj...

— Ma promotion. L'élève modèle.

— Anadar...

— Oh, oh ! Celui-là, c'est quelqu'un ! Il a fait le tour de l'Homéocratie avec ses illustrations d'œuvres musicales. J'ai assisté à son keïn sur les symphonies de Mendelssohn ; c'était un peu dégoulinant mais très beau.

— Mademoisel...

— Hein ?

— Mademoiselle, c'est son nom. Jed dit qu'elle est toute fraîche émoulue de l'école et prétendument géniale.

— Ennieh ne va pas m'envoyer la lanterne de promo !

— Il y en a deux autres.

— Tu n'en avais annoncé que trois !

— Ça, c'était pour l'Institut. Il y a aussi un type de Tashent, Toyosuma, et ton ami Tomaso.

Ylvain avait éclaté de rire.

— Avec toi et moi, ça fait sept : Nashoo est gâtée !

Moi ?

— Oui, petite fille ! Tu vas faire tes classes au Festival.

Ainsi, il l'estimait prête à composer... et à projeter en public ! Ely avait été très fière.

Oui, très fière... Mais depuis, quelle angoisse ! Il lui était resté trois mois, puis deux, puis un seul, et elle ne parvenait pas à se dépêtrer des modes. Devait-elle s'appesantir sur l'égojection ? Ou jouer tour à tour de l'ubiquité subjective, et l'identification, de la conscience primaire, de... De quoi et dans quel ordre ? Et à quel moment ?

Souvent, elle maudissait la complexité du kineirat : que n'était-elle douée pour la peinture ou l'holographie ? Non. Elle était projectionniste, et son art, du moins celui qui en découlait, consistait à faire vivre, au sens pur, à créer un rêve intégral. Heureusement, elle possédait un scénario simple, direct, un petit joyau de classicisme douceâtre ; si commun qu'il fallait à tout prix l'ennoblir d'un jeu de modes et de sens exceptionnel. Mais comment fabriquait-on de l'exception ?

*

* *

Du jour où Ylvain avait loué cet appartement, dans le quartier étudiant de Nashoo, Ely s'était installée chez lui ; de ce jour, elle avait commencé à moins voir les Bohèmes, jusqu'à ne plus les rencontrer qu'épisodiquement, fortuitement. Petit à petit, ils lui étaient devenus indifférents, comme étrangers.

Lar avait quitté la troupe à l'automne. Il était parti dans le sud, ce qui avait été le seul changement apparent au sein du groupe. Ils étaient figés dans leur petit monde de superficialités, qu'Ely ne supportait plus. Pourtant, ce soir, elle les accueillerait encore une fois, tels de vieux amis, parce qu'Ylvain les avait invités.

Elle ne comprenait ni l'attitude, ni le raisonnement de son mentor à leur propos. Il disait qu'ils n'avaient pas d'histoire et pas d'avenir, mais qu'ils contribuaient à faire l'avenir, qu'ils étaient l'indicateur-

témoin du présent et qu'ils le basculaient. Il disait qu'ils ne valaient rien et qu'ils étaient la seule valeur de l'Homéocratie, eux et leurs semblables extra-stilliens.

— Le passé de l'humanité est truffé de générations qu'on a condamnées à l'inutilité et au dérisoire. Leurs membres ont dilapidé leur existence, comme l'humanité le souhaitait ; de toute façon, elles étaient foutues d'avance. Seulement ils ont semé le bordel, et leurs cadets ont appris à s'en servir. Alors on a récupéré les premiers et écrasé les seconds. Seulement les premiers ont fait des mômes, qui ont vu les seconds tomber, et de ces mômes sont issus des créateurs fous. De temps en temps, ces anormaux ont transmis leurs tares et l'Histoire a dévié.

« Et alors ? » pensait Ely. En quoi cela rendait-il la compagnie d'Amadou et de Lovak supportable ? Et s'il n'y avait eu qu'eux ! Ovë, qui avait maigri, restait toujours dans l'ombre de Sade. Restait La Naïa, qu'Ely n'était jamais parvenue à aimer ou à ne pas aimer, La Naïa qui ne disait jamais non mais qui donnait l'impression de n'en faire qu'à sa tête.

Ylvain les avait encore invités, et elle, elle attendait.

Ylvain arriva avec la nuit, radieux : plus le festival approchait, plus il était radieux. Elle pouvait lire la qualité de son keïn dans son euphorie. Il allait provoquer un bouleversement, et il s'en délectait. Elle savait que rien ne pouvait altérer son assurance parce que celle-ci était justifiée.

Lorsqu'il l'embrassa sur les deux joues, elle détourna suffisamment le visage pour que le deuxième baiser effleurât ses lèvres. Il ne parut même pas s'en apercevoir.

— Je souhaite te parler, dit-elle, enchaînant à dessein cette phrase inhabituelle derrière le baiser volé.

Elle comptait provoquer une petite frayeur, ou quelque chose qui ressemblât à une prise de conscience ; il n'en fut rien. De toute façon, Ylvain ne pouvait réagir : c'eût été reconnaître l'intention, et les conséquences eussent été pénibles à discuter.

— Je dis souvent : « ton appartement », reprit-elle et tu répliques chaque fois : « c'est aussi le tien. »

— Parce que c'est aussi le tien.

— Je trouve que beaucoup de monde circule ici.

— Ah ! commenta-t-il.

Il se laissa choir dans un fauteuil.

Elle resta debout et se mit à arpenter le salon.

— Tu voudrais un peu plus d'intimité ? s'enquit-il.

— Par exemple, oui. Mais je me contenterais d'un peu de sélectivité.

Ylvain fronça les sourcils. Il avait saisi l'allusion.

— Assieds-toi, s'il te plaît... tu me files le tournis !

Elle s'installa sur l'accoudoir de son fauteuil, de biais, pour bien le voir et ne pas perdre l'occasion de se caler les pieds sous ses jambes. Au fond d'elle-même, elle souriait : Ylvain ne verrait pas la différence, pas immédiatement. Seulement désormais, elle changerait tous leurs gestes en signaux à caractère sexuel. Elle se moquait éperdument des Bohèmes mais, parce que cela convenait à son rôle de séduction, écouta son compagnon justifier leur venue. Elle découvrit d'ailleurs en lui beaucoup de choses qu'elle n'aurait plus dû ignorer... Qu'il s'était façonné un avenir, par exemple, et que cet avenir commençait cette nuit-là.

— Après le Festival, nous quittons Nashoo, petite fille... si tu veux venir avec moi.

— Je ne te lâche plus !

Il ne comprit pas l'allusion.

— D'une part, cela nous permettra de bouger un peu ; d'autre part, je crains une mauvaise réaction de l'Institut.

— L'Institut ? (Ely doutait de ce qu'elle avait entendu.) Comment ça ? De quoi parles-tu ?

— À dire vrai, je ne sais pas trop. (Il avait même l'air de ne rien savoir du tout.) Le kinéirat est une arme politique, un putain de levier. Pour l'instant, il pousse l'Homéocratie dans un sens... Parce que je suis ce que je suis, je vais créer un autre point d'appui. Que je le veuille ou non, en projetant mes rêves, je déclencherai une forme de subversion... C'est pour ça que l'Institut m'a jeté.

Ely changea de position, posant les jambes sur le bras du fauteuil et s'installant sur les cuisses d'Ylvain.

— Tu es en train de dire que l'Art est responsable de l'humanité.

— Non, Ely, c'est Ennieh qui dit ça. Moi, je dis que la gratuité est une insulte à l'intelligence de l'artiste. Après avoir quitté Chimë, j'ai rencontré un type qui ne jurait que par un philosophe, aussi raseur que lui mais que j'ai lu et dont j'ai retenu une idée intéressante : « La fonction de l'écrivain est de faire en sorte que nul ne puisse ignorer le monde et que nul ne s'en puisse dire innocent... S'il parle, il tire. Il peut se taire, mais puisqu'il a choisi de tirer, il faut que ce soit comme un homme, en visant des cibles, et non comme un enfant, au hasard, en fermant les yeux et pour le seul plaisir d'entendre les détonations ». Si l'on compare l'écriture à un revolver, à quelle arme apocalyptique peut-on comparer le kinéirat ?

— Bon, et alors ?

— Si Ennieh m'a viré de crainte que je fasse des vagues, je pense que mon premier keïn risque de raviver son allergie aux tempêtes. Je vais provoquer trop de changements d'un coup... Les paroles, certes, mais la musique aussi. Il se pourrait que le Conseil des maes tente de

me mettre des bâtons dans les jambes.

— Que veux-tu qu'il fasse ?

— Demander une interdiction d'exercer.

— Je vois mal une cour homéocrate accorder un truc pareil pour un malheureux keïn !

— J'aimerais en être certain.

— L'Homéocratie se fout du kinéirat, Ylvain...

— Alors, pourquoi le monopole de l'Institut ? Pourquoi m'avoir cassé à dix-sept ans ?

— Ce n'est pas l'Homéocratie qui t'a jeté.

— J'ai bien peur que la soumission de l'Institut à la politique gouvernementale ne soit pas le fait d'un libre arbitre intellectuel...

« J'aurais dû mettre une jupe fendue au lieu de ces pantalons », pensa Ely lorsqu'il appuya les mains sur ses jambes. Parallèlement, et bien qu'elle ne parvint pas à la prendre au sérieux, elle avait l'impression de découvrir une nouvelle dimension d'Ylvain, un esprit où la superficialité n'avait aucune place, un monde sérieux et digne. Au moment où elle eut cette idée de dignité lui vint une représentation abyssale de la maturité qui les séparait, et elle se sentit parfaitement déplacée à investir ainsi ses jambes. Elle eut même le sentiment d'être bel et bien une gamine qu'un adulte prend sur ses genoux. Sauf qu'elle comprenait pertinemment que cet adulte, à l'intellect si mûr, était incapable d'utiliser l'arme réelle et directe du kineirat, de l'appliquer à la violence... Et dans ce cas, à quoi lui servirait la puissance de son arme rhétorique ? Elynehil accepta alors d'être irrémédiablement indispensable au génie d'Ylvain et se recala les fesses sur ses quadriceps.

— Hum, je me souviens que le sujet originel était nos amis bohèmes, et quand on parle du loup...

La porte avait fait entendre le miaulement erraillé qui lui tenait lieu de sonnette. À regret, la jeune fille abandonna les jambes de son compagnon pour aller ouvrir à leurs invités. Ylvain la suivit.

— Dis donc, tu es presque aussi grande que moi ! remarqua-t-il.

« Ça, beau gosse, ça veut simplement dire que ton subconscient a repéré mon manège ! » songea-t-elle.

Elle se retourna vers lui, bras ouverts, paumes tournées vers le plafond en signe d'impuissance.

— Eh !

*

* *

Peut-être fut-ce l'idée de devoir un jour revivre avec eux ou peut-

être, finalement, étaient-ils supportables, Ely fit mieux que tolérer ses anciens amis, elle goûta leur présence.

Lovak ayant considérablement affiné son humour et sa cible préférée étant Ylvain, le repas fut un feu d'artifice de piques et de pointes dont l'artiste fit les frais et se régala. Peu de gens échappaient à la fascination qu'Ylvain exerçait sur eux ; Lovak, lui, refusait carrément d'être impressionné. Son plus gros défaut était Amadou : il l'aimait depuis leur petite enfance alors qu'elle, elle aimait le sexe... et pas spécialement le sien. Ils avaient établi entre eux une relation délirante que personne n'aurait supportée deux jours et qui durerait depuis cinq ans : tout ce qu'ils faisaient ils le faisaient ensemble, excepté l'amour. Ils vivaient la plus masochiste des liaisons platoniques et Lovak, qui refusait de toucher une autre fille, paraissait n'en pas souffrir. Longtemps, Ely avait cru qu'il était impuissant, puis elle avait assisté à une scène effarante : Amadou détaillant sa dernière escapade érotique pendant qu'il se masturbait. La spectatrice avait été choquée, non pas tant par l'acte que par ce qu'il impliquait. Par la suite, elle avait essayé de repérer l'influence de cette pression psychologique sur le comportement de Lovak... en vain. Et elle s'était mise à mépriser Amadou. C'était d'autant plus inique que celle-ci n'était peut-être pas responsable de leurs rapports et que Lovak semblait y trouver son compte. Le fait que, plus tard, la jeune femme ait papillonné autour d'Ylvain, sans la moindre réussite d'ailleurs, n'avait certes pas amélioré les sentiments d'Ely à son égard.

Ce soir, pourtant, elle admira la beauté d'Amadou et son sens de l'autodérision.

Ovë et Sade, qu'il était décidément impensable de dissocier, multiplièrent mimes et anecdotes pour narrer par le menu leur dernier canular, qui n'en finissait pas de rebondir explosivement. Malgré ses bonnes dispositions, Ely ne put s'empêcher de trouver leur farce grotesque et vénéneuse. Aussi, quand ils attaquèrent le dessert, elle projeta la métamorphose du sorbet en excréments bien tièdes et bien liquides.

Ovë fut le premier à prendre conscience de ce qu'il ingérait mécaniquement. Se dressant d'un coup, il régurgita tout son repas sur Sade, qui eut juste le temps d'atteindre les toilettes avant de l'imiter. Il ne leur fallut pas longtemps pour comprendre la nature du gag et invectiver son auteur avec virulence. Entre deux quintes de rire, Ely broya leurs rancunes :

— Pendant que vous nettoierez la table et vos vêtements, demandez-vous à partir de quel moment une farce cesse de faire rire sa victime.

Quand Lar était parti, La Naïa était devenue l'aînée – elle allait avoir vingt ans – et s'était légèrement détachée du groupe ; à peine,

mais suffisamment pour côtoyer d'autres gens. Ceux-ci n'avaient pas réussi à déteindre sur elle (personne ne déteignait sur La Naïa), seulement elle avait acquis une assurance nouvelle. Elle parla peu, mais avec beaucoup d'à-propos, et Ely décida de s'en faire, enfin, l'amie qu'elle avait peut-être toujours été. Ylvain observait et testait méthodiquement la jeune femme. Ely était curieuse de connaître son analyse, mais elle devrait attendre, comme elle devrait attendre pour reprendre son jeu de charme : ce qu'Ylvain ne pouvait voir, les Bohèmes le remarqueraient immédiatement.

*

* *

Ils étaient affalés par terre ou dans les fauteuils de la véranda depuis deux heures, et Ely commençait à penser qu'Ylvain remettrait à une autre fois la discussion relative à leur futur départ, lorsqu'il se lança, d'un coup, avec la finesse d'un éléphant.

— Après la clôture du Festival, nous allons avoir besoin de vous, attaqua-t-il, au milieu d'un silence surpris. Ely et moi allons quitter Nashoo...

— Et vous avez besoin de porteurs... Nous comprenons, plaisanta Lovak.

— Nous allons nous déguiser en Bohèmes, reprit Ylvain, sans prêter l'oreille à l'interruption.

— Eh ben ! y a du boulot ! railla Lovak. Son hôte consentit un sourire.

— Vous nous conseillerez.

— Ouais, bon, toute connerie mise à part, vous êtes assez barjos pour vous faire passer pour des Bohèmes sans revue de mode... Mais je ne comprends pas où tu veux en venir.

La réaction de Lovak étonna Ely : il admettait d'emblée le départ de Nashoo, comme si cela était programmé depuis longtemps. Les autres affichaient davantage de surprise et d'intérêt pour cette seule nouvelle.

— Avez-vous l'intention d'aller au plénum ? interrogea Ylvain.

— Plénum ? Tu parles ! Personne n'y va plus, renvoya Ovë.

— On était douze mille la première année, quatre cents l'année dernière, renchérit Amadou. Que des vieux !

Ely avait assisté à un plénum, le troisième, et elle comprenait que beaucoup ne revinssent pas. L'idée d'organiser, une fois l'an, un regroupement des Bohèmes de toutes tendances était bonne, la chose lamentable et d'un ennui sans égal. Ce n'était qu'une longue suite de discussions agressives et stériles, de racontars puérils et de soirées

moroses par petits clans.

— Il se fait toujours au même endroit ? s'enquit-elle.

— Même lieu, même date, acquiesça Ovë. Sauf que la plaine est trop grande, maintenant, et qu'on se resserre pour pas se perdre.

— Crétin ! l'insulta Sade, qui tenait au plénum. Moi, j'y vais ! Pourquoi tu nous demandes ça, Ylvain ?

L'interpellé s'extirpa de son fauteuil pour marcher jusqu'à la fenêtre qui dominait la cité. Il se planta devant, huma l'air et parla sans se retourner :

— Parce qu'Ely et moi y projetterons.

Il aurait produit le même impact s'il avait annoncé que l'étoile se transformait en nova. Tout le monde, Elynehil comprise, se regarda avec des yeux parfaitement ronds, puis des sourcils franchement froncés.

— Tu déconnes ? s'inquiéta Lovak, sidéré.

— Non.

— Gratuitement ? interrogea Amadou, ahurie.

— Un keïn.

— Ben merde alors ! jura Sade, dépassé.

Ely ne dit rien, parce que ce n'était pas son rôle. La Naïa laissa le calme revenir.

— Cette histoire de déguisement, qu'est-ce que ça veut dire ? lança-t-elle. Tu nous demandes de t'aider et tu allonges « plénum » et « keïn »... Toi, tu mijotes quelque chose qui sera soit très drôle, soit pas du tout ! Avant que tu nous enlises dans la merde, j'aimerais que tu expliques pourquoi.

Personne n'avait pris les paroles d'Ylvain sous le bon angle et, tout à coup, tous se retrouvaient avec une réalité dépassant de trop loin leur vision des choses : La Naïa avait parlé. Ylvain la gratifia d'un regard dont Ely n'aurait su dire s'il était foudroyant ou admiratif, ou les deux. Sa cible se contenta d'un demi-sourire.

— J'ai peur de vous faire rire, commença Ylvain. Disons que j'ai un compte à régler avec l'Institut et que lui en a un à régler avec Ely. Je vais m'occuper du mien pendant le Festival, seulement j'envisage avec un rien de parano l'éventualité que ça n'amuse pas du tout cette belle école.

— Voilà qui est clairement énoncé ! s'amusa Lovak. J'ai un crayon sur moi, si tu veux nous faire un dessin...

Son interlocuteur voulut se lancer dans une explication succincte de ses inquiétudes. Lovak et La Naïa se mirent alors à deux pour l'emberlificoter dans ses arguments et l'entraîner bien plus loin qu'il n'escomptait. Il exposa donc l'action de l'Institut, celle visible et celle, plus insidieuse, des keïns sur le subconscient. Ceci en s'appuyant sur des illustrations sociales et économiques, sans fioriture. L'auditoire lui

étant acquis, il se mit ensuite à démonter la machine kineïre avec une acuité et une logique consommées. Puis, tandis que tous avaient oublié le motif de cet interminable discours, il y revint.

— Il ne se passera probablement rien ; rien de fâcheux, je veux dire. Mais je me méfie : l'Institut ne peut pas se permettre de me laisser projeter n'importe quoi, et derrière l'Institut, il y a l'Homéocratie. Je ne suis qu'un petit kineïre sauvage qui ambitionne de bouleverser son art par le fond et la forme, seulement j'ai déjà été banni pour ça alors que je balbutiais. (Il était appuyé contre la fenêtre, les coudes sur le rebord, fixant un point imaginaire au-dessus de leurs têtes.) J'ai mûri, et je suis encore pire qu'ils ne le pensaient. Si je les connais bien, ils vont essayer de faire jouer la bureaucratie judiciaire : diffamation, amendes, dommages et intérêts, censure. Rien de bien méchant, mais beaucoup de temps et d'argent perdus. Je veux éviter ce fatras.

— Pourquoi les Bohèmes ? demanda La Naïa.

Ely nota l'expression, pas : le plénum ; pas : nous ; mais : les Bohèmes. La Naïa venait de s'exclure : elle avait trouvé un sens à son existence, et ce sens n'était plus vraiment bohème. Ely était effaré par l'emprise qu'Ylvain avait sur elle, sur eux. C'était du charisme brut.

— Parce que tant que vous êtes bohèmes, vous êtes incontrôlables.

« Et un petit verre de démagogie ! » songea Ely. « Ce sont vos petits frères et sœurs et, au-delà, vos mêmes qui l'intéressent, oui ! ». Toutefois, elle avait remarqué le tant que, l'inévitable honnêteté d'Ylvain et son indécrottable refus de manipulation.

— Parce que j'ai envie de nouer une relation avec la Bohème..., continua Ylvain.

Lovak l'interrompit.

— Il va falloir qu'on fasse circuler le mot : tous au plénum, Ylvain de Myve va jouer un kin ! Tu parles d'une promotion !

— Oui, mais pas de vagues, pas de bruit. Je ne veux voir que des Bohèmes à ce plénum !

— T'en fais pas, rassura Sade. Pour une fois qu'on aura autre chose à chuchoter que des secrets merdeux !

Ylvain ne s'en faisait pas. Les Bohèmes tenaient bien trop à leurs prérogatives d'asociaux pour laisser filer une telle occasion. Ely, elle, s'inquiétait davantage de ce que son compagnon dépeignait de l'avenir, parce que, si son raisonnement était exact, ils deviendraient bien autre chose que de simples parias. Alors, tandis que chacun songeait ou remuait ses pensées, elle se leva et s'approcha de lui afin de prendre ses mains et les serrer dans les siennes, doucement, simplement pour avoir un contact pendant tout en fouillant ses yeux. Le regard d'Ylvain débordait de choses qu'il ne disait pas, d'une connaissance qu'il n'osait partager ; et puis, quelque part, au hasard

de ce chemin qu'il avait décidé d'ouvrir, palpitait un remords de honte, celui de la mêler, elle, au torrent de ses rêves. Elle sourit tendrement et, d'un faisceau aussi ténu que délicat, s'immisça dans son névraxe pour l'investir d'images.

« Je suis avec toi » assuraient ces images. Quand elle s'arrêta de projeter, Ylvain pressa ses mains, longuement : il la remerciait de le lui avoir dit... Ely eût préféré qu'il comprît aussi le message dans le message, mais ce n'était ni le moment, ni l'endroit.

*

* *

Amadou et Lovak étaient partis, puis Sade et Ovë. Ely comprit très vite que La Naïa ne les suivrait pas. Elle accepta qu'il en fût ainsi : son temps viendrait. Elle alla donc se coucher.

Plus tard, juste avant l'aube, elle les entendit crier, et elle accompagna leur plaisir, du bout des doigts.

CHAPITRE V

Il avait déjà reçu Anadar ; c'était un vieil ami, aussi l'entretien avait-il été plaisant et dynamique. Pourtant, il ne s'était pas vraiment déroulé comme lui l'avait souhaité. Anadar était un pur, le parfait mélange d'innocence et de bonté. Il avait taquiné Dor en le soupçonnant de défaitisme, et s'il avait accepté, finalement, de se rendre sur Still avec un keïn original, c'était uniquement par gentillesse, pour ne pas laisser un camarade, même paranoïaque, dans l'embarras.

— Je suis en train de fignoler une transcription de la Titan de Mahler, avait-il dit. Ils s'en souviendront, tes paysans..., crois-moi.

Et Dor n'en doutait pas. Ce dont il doutait, c'était de l'impact de cette création sur l'anarchisme bouillonnant d'Ylvain. Le recteur voulait toucher le public, bien sûr, mais il désirait surtout impressionner et décourager son ancien élève. Il avait peu d'informations sur celui-ci, si peu qu'il alimentait la réaction de l'Institut de conjectures et d'hypothèses, concoctées d'après les ouï-dire et son dossier d'étudiant. C'était maigre et, surtout, très approximatif. En résumé, il savait qu'après avoir vadrouillé de monde en monde, Ylvain s'était fixé à Nashoo, sur Still, et qu'il vivait de keïnettes projetées dans des cabarets ou des cafés-théâtres pour un public souvent très jeune. Il savait aussi que le rebelle avait projeté devant vingt ou trente mille spectateurs une espèce d'ode à la cité, et ce fait, à lui seul, était alarmant. Pire encore était la rumeur qui avait traversé l'Homéocratie pour aboutir dans son bureau et qui rapportait qu'Ylvain de Myve (d'où pouvait venir ce pseudonyme, était-ce seulement un hasard ?) avait enflammé cinquante mille Stilliens et extra-Stilliens d'une keïnette prétendument géniale. Après vérifications, sa popularité s'était avérée telle qu'on avait exigé du

recteur qu'il expédiât des kineïres au Festival nashoon suivant, pour étouffer les prétentions et la réputation d'Ylvain.

« – Ridiculisez-le ! Matez-le ! »

Ridiculiser quoi ? Mater qui ? Un kineïre sauvage, qui plaçait la barre si haut que l'Institut devait dépêcher la fine fleur de ses rejetons pour relever le défi ! Cinquante mille amplikés ! Dor était à peine capable de projeter aussi fort ; moins de la moitié des artistes en avaient la capacité. Mais Dor Ennieh avait le sombre pressentiment qu'en fait de ridicule, c'était son école qui prenait le plus gros risque. Bientôt, on lui reprocherait d'avoir évincé ce trublion...

Néanmoins, Anadar avait peut-être raison : la puissance ne faisait pas la qualité d'une projection. Toujours était-il que, reprenant ses vieilles habitudes, Ylvain les empoisonnait. Le nombre des spectateurs, d'abord (la municipalité nashoon en attendait cent quarante mille !), puis l'obligation de projeter en plein air de façon linéaire (une plaine où chacun serait assis à même le sol !), le cachet presque indigent, la prime au prorata de la satisfaction du public et enfin, suprême mortification, la participation d'un Tashent et de ce vieux fou de Tomaso.

Tomaso ! Personne n'avait jamais bien su quelles étaient ses limites ; certes, il n'était ni dangereux, ni même rebelle, alors qu'allait-il faire sur Still ? Le badaud ou le charognard ? Et comment se comporterait-il après avoir vu jouer Ylvain ?

— Peut-être qu'il va se mettre lui aussi à ruer dans les brancards ? avait ironisé Lagedt Sydhj.

Lagedt était un imbécile, Dor l'avait toujours pensé, et plus encore depuis qu'il l'avait reçu pour l'envoyer à ce maudit festival. Celui-là, il l'avait juste choisi parce qu'il connaissait Ylvain et qu'il le haïssait. C'était un fanatique de l'orthodoxie kineïre, de l'éthique et de l'ordre établi. Ses compositions n'étaient pas mauvaises... elles étaient insipides. Ylvain allait bien rire ! Dor Ennieh n'avait pas l'ombre d'une sympathie pour ce trublion, mais il le respectait ; par contre, Sydhj ne lui inspirait que mépris et répulsion. « Oui, maes, bien, maes ». Il aurait intérêt à être bon !

Restait la petite dernière, l'orgueil du recteur de Chimè, et il avait des raisons d'être fier ! Il l'avait prise en main dès qu'elle était entrée dans le troisième cycle, et il l'avait poussée si loin que, dès sa première représentation, elle avait été encensée, littéralement portée aux nues par ses pairs, ses aînés ainsi que le Conseil des maes. À vingt-trois ans, elle était le nec plus ultra de l'Art Total et une innovatrice, une vraie : elle bousculait les clichés, pulvérisait les poncifs, et ce sans la moindre violence, sans la plus petite volonté de provocation. Mieux que tout, elle avait créé un mode, un nouveau champ d'exploitation kineïre : l'ubiquité ; de plus, elle ne se contentait pas de ces premiers

lauriers, qui pourtant suffisaient à faire d'elle une légende vivante, elle continuait à chercher, à explorer l'univers kineïque pour élargir encore son domaine de projection ! Dor était subjugué par l'aisance et la simplicité de Mademoiselle ; pas assez, cependant, pour être aveuglé dans sa charge de recteur. Aussi, quand il la reçut, agit-il comme pour chaque novice, sachant que ce novice-là le surpassait dans sa propre technique.

*

* *

Après les civilités d'usage et la traditionnelle séance d'observation (il tenait à ses effets), maes Ennieh attaqua, comme toujours, par une question :

— As-tu visionné le dossier que je t'ai fait passer ?

Mademoiselle hocha la tête en silence. Elle l'avait passé au crible, ce dossier, épluché, analysé, réépluché ; elle cherchait encore à savoir pourquoi ce travail lui avait été confié. C'était tellement hors de ses attributions qu'elle l'avait fait traîner dix jours avant de s'y atteler, à contrecœur, comme à une corvée bureaucratique. Deux minutes après avoir commencé, elle regrettait d'avoir tant tardé : d'une part, elle pénétrait le monde des petits secrets de l'Institut ; d'autre part, on allait lui demander quelque chose qui sortirait à coup sûr de l'ordinaire.

— Quelles sont tes impressions ?

— Disons que je suis impressionnée.

Le recteur fronça légèrement les sourcils.

— Ne joue pas avec les mots. Qu'est-ce qui t'impressionne ?

— Lui.

Dor avait un instant redouté qu'elle répondît : « l'Institut » ; Mademoiselle était une valeur sûre et fiable, mais en lui soumettant le dossier Ylvain, il avait pris le risque qu'elle sympathise avec un comportement rebelle. L'esprit novateur de la jeune femme était après tout confronté à la même inertie qui avait écarté Ylvain.

— Que penses-tu de lui ?

— Le personnage est sympathique, commença-t-elle, avec un petit regard de compréhension pour les inquiétudes du vieil homme. Immature, certes, mais intelligent... J'aime beaucoup son sens de la répartie et la finesse de ses raisonnements. Marginal, rêveur, agressif... Même s'il n'était pas facile à vivre, il devait avoir énormément de charme.

Ennieh donnait des signes d'agacement.

— Je sais tout ça ! Que penses-tu de ses facultés kineïques ?

— Lesquelles, maes ? répliqua-t-elle sèchement (Elle ne supportait pas d'être bousculée.) Celles que vous avez cru briser ou celles qui vous poussent à ressortir la disquette ?

« Avec elle, il va trouver à qui parler ! » songea Dor. Il fit un geste pour l'engager à poursuivre.

— Il était doué, reprit-elle d'un ton plus modéré. Doué et dangereux, c'est l'évidence même. Vous l'avez écarté, et apparemment, cela n'a pas suffi. J'aurais aimé voir sa keïnette...

— Je l'ai en mémoire.

— Ça ne m'étonne pas, sourit-elle. Vous avez un faible pour les cas tordus. Projetez-la, s'il vous plaît.

— Tout à l'heure. Continue.

Mademoisel haussa les épaules.

— Comme vous voulez. Je sais ce qu'il était à l'époque, et ce qui me saute aux yeux, mais vous le savez, c'est sa capacité à apprendre et à comprendre. C'est l'autodidacte type, il a pu aller très loin. Montrez-moi sa keïnette et je vous dirai où il peut en être aujourd'hui.

Dor ne voyait aucune raison de se hâter, si ce n'était qu'elle n'en démordrait plus. Son élève avait toujours su ce qu'elle voulait, avec obstination, et tous ses interlocuteurs avaient appris à capituler : placée devant une contrariété, elle devenait insupportable. Pourtant, curieusement, elle avait su utiliser ce travers pour se faire apprécier.

*

* *

Mademoisel fut atterrée par la keïnette d'Ylvain ; elle ne s'attendait pas à une telle démente et elle eut envie de hurler, pour la dénoncer, pour s'en débarrasser tel un cauchemar.

— Comment peut-on imaginer pareille horreur !

Ce n'était pas une question, aussi Dor ne répondit pas. Lui aussi avait eu cette réaction de rejet, instantanément, puis il avait compris qu'il devait dépasser ce sentiment pour juger le travail en soi. À présent, il attendait que Mademoisel fit de même.

— Cette... cette espèce de décomposition, de dépeçage, c'est affreux et... affreusement harmonieux. Tout est harmonieux, tout est pesé, calculé... C'est ça : calculé ! Il a un sens du dosage aberrant. Seulement il dose tout.

— Pardon ?

« De quoi parle-t-elle ? » s'inquiétait Ennieh « Qu'est-ce qu'elle a vu qui m'a échappé ? » Douze ans après, le doute le reprenait.

— Maes, vous avez dû vous demander pourquoi il avait composé ce... cette...

— Pour nous en mettre plein la vue, bien sûr « Regardez ce que je peux faire avec votre art moi ! »

— Oui, c'est évident, mais au-delà ? (Elle s'énervait.) Cette maîtrise...

— Quelle maîtrise ? interrompit Ennieh. C'était confus, brouillon... Il se débattait avec des mode ; auxquels il ne comprenait rien !

La jeune et géniale disciple eut un soupir de dépit que le recteur n'apprécia guère, comme si elle obtenait confirmation d'une connaissance vaguement déprimante : celle qu'elle évoluait parmi des esprits obtus, que l'Institut déclinait et qu'il fallait d'urgence le régénérer. Elle savait aussi qu'elle était le phénix, cette vigueur attendue et indispensable. Même si cela ne lui plaisait qu'à moitié, Dor devait reconnaître qu'il ne s'agissait pas de narcissisme ou de vantardise ; c'était l'expression d'un fait qu'elle admettait et qui motivait sa passion kinere... Il n'y avait pas de quoi se réjouir.

— Il essayait de montrer qu'il maîtrisait les données humaines et qu'il pouvait agir dessus, laissa-t-elle tomber, sans attendre une réaction qui ne vint pas. C'est la définition de l'artiste.

— Et alors ?

— Alors ? Quand vous l'avez exclu, vous avez été inspiré. Mais c'était avant qu'il aurait fallu agir, quand vous auriez pu récupérer son talent..., avant qu'il ne se mette à vous détester.

— Tu donnes des leçons ?

— Comme il vous aurait répondu, si vous n'apprenez rien de moi, à quoi vous aura-t-il servi de me former ?

Dor se prit le menton et scruta le visage de Mademoisel. Personne mieux qu'elle ne pouvait cerner Ylvain, puisque personne ne lui ressemblait autant. « Le yin et le yang », évoqua-t-il « Et je suis responsable des deux. »

— Il l'aurait dit, en effet, acquiesça-t-il. Et maintenant, il compose un keïn et s'apprête à le projeter pour cent quarante mille spectateurs.

Son interlocutrice eut une moue appréciative.

— Tu vas toi aussi en créer un et le jouer devant le même public. Sers-toi de ce que tu sais de lui et touche-le. Vole-lui ses admirateurs. Vole-lui ses applaudissements. Montre-lui qu'aussi doué qu'il soit, il n'égale jamais la perfection kineïre.

« Ils ont peur de lui ! » remarqua Mademoisel. « Et je serai leur instrument. »

— Mémorise son keïn, aussi, ajouta le recteur. Vous serez six kineïres à ce festival, montre ce que tu sais faire.

— Six ?

— L'École Tashent envoie un de ses représentants ; et puis il y aura Tomaso, Sydhj et Anadar.

— Sydhj et Anadar ? J'aurais suffi, maes !

« Trois ? » songea-t-elle, « Qu'est-ce qu'il cache ? Pourquoi cette parano ? »

— Certainement, seulement ce n'est pas mon idée, répliqua Ennieh, glissant délibérément dans la conversation la notion d'une volonté différente de la sienne.

— Le Conseil tremble, n'est-ce pas ?

— Lui aussi, bien entendu.

« Il a quelqu'un au-dessus de lui ! » Mademoiselle venait de comprendre. « Il avoue enfin que l'Institut ne dépend pas uniquement du Conseil des maes ! » Ce n'était pas une découverte à proprement parler : il s'agissait plutôt pour elle de la confirmation d'une hypothèse qu'elle avait faite trois ans plus tôt. D'ailleurs, elle avait réglé l'ensemble de son comportement dans l'optique d'atteindre cette instance supérieure, de lui démontrer son extrême compétence et l'urgence d'élargir ses attributions. Les kineïres la considéraient comme une artiste, la meilleure, mais l'Art ne l'intéressait que comme outil ; maes Ennieh le pressentait sans en avoir conscience, et voici qu'il lui ouvrait certaines portes... en pleine crise ! Elle devait refuser l'invitation : la crise commençait à peine, mieux valait laisser d'autres qu'elle s'enfermer dans ses rets ; les maes, par exemple. Plus tard, on viendrait la chercher.

— Que dois-je savoir d'autre ? demanda-t-elle.

Elle avait réfléchi trop longtemps. Dor avait deviné ce qu'elle avait en tête. Il n'avait pas la sensibilité empathique d'un Ylvain ou d'une Mademoiselle, mais il pratiquait l'ambition et les ambitieux depuis toujours. Finalement, elle ne voulait donc que ce qu'il désirait lui offrir. Qu'espérer de mieux ?

— Je te communiquerai nos dernières et minces informations. Il y en a une qui me chiffonne : il se fait appeler Ylvain de Myve.

— Un coplanétaire ?

— Non. Il n'a même jamais mis les pieds dans le système d'Epsilon Eridani.

— Et alors ? s'exclama-t-elle, sur le même ton qu'il avait utilisé quelques minutes auparavant.

« Alors, tu ignores encore beaucoup de choses ! » songea-t-il. « Mais je veux juste te mettre la puce à l'oreille. »

— Je crois qu'il s'agit d'un élément clef du personnage, une sorte de code d'accès. Essaie de comprendre, c'est peut-être important.

Elle ne saisit pas, et Dor jugea que l'entretien avait assez duré. Lorsqu'il la congédia, il était satisfait : l'Institut vivait sa période nodale et lui, Dor Ennieh, l'y orientait avec dextérité, sans tenir la barre – ce qui était fort motivant. Tout le monde tirait des ficelles, un peu à l'aveuglette en général, mais lui se contentait de les nouer, de temps en temps, et ce rôle lui convenait... puisque lui seul connaissait

tous les engagés et qu'il n'avait aucune ambition, du moins personnelle.

*

* *

Ailleurs, On parlait de lui, souvent On parlait de lui. Il n'était pas le seul sujet de conversation (de beaucoup s'en fallait), mais son nom revenait régulièrement, presque par automatisme. Ce qu'On disait sur lui ne l'aurait pas surpris, mais l'identité d'un des interlocuteurs l'aurait laissé pantois, et furieux. À cet instant, il était question de lui, bien entendu, mais aussi d'Ylvain et de Mademoisel, du festival et d'Epsilon Eridani, d'arcanes et de changements qui engageaient plus qu'Ennieh ne pouvait supposer et qui remplaçaient ses certitudes au beau milieu d'un dérisoire infini.

CHAPITRE VI

Quelque part, parmi cette foule composite, se promenaient cinq autres kineïres. Ylvain savait qu'ils erraient dans cette fête comme lui-même y déambulait. Ils avaient besoin de se plonger dans l'ambiance, de se noyer dans la masse et d'ouvrir leurs sens aux millions de signaux qu'émettait le brouhaha bigarré du Festival. Il savait aussi que, d'une certaine façon, ils le cherchaient, comme lui fouillait chaque visage avec le secret espoir de rencontrer l'un deux. Tous, excepté Toyosuma peut-être, le reconnaîtraient. Lui n'avait jamais vu ni Toyosuma, ce qui était le cadet de ses soucis, ni cette Mademoiselle que l'Institut avait dépêchée contre lui. Elle, il voulait croiser son regard, aujourd'hui ou demain, avant qu'elle projetât. Il avait l'impression de devoir la toiser, une fois au moins, pour l'imprégner d'une fatalité qu'elle ne devait pas ignorer ; il était important qu'elle sût que le Festival et ce qui en découlerait portait la marque d'Ylvain de Myve.

Jed était l'organisateur, et après lui, la municipalité et les services techniques, mais Ylvain gérait seul l'aspect kineïque. Il avait fixé les dates et les horaires, il avait décidé du lieu et du déroulement des spectacles, il avait déterminé les cachets et les primes. Tout, jusqu'à la distribution d'amplikine, tenait de sa seule volonté. Ely terminerait, à la surprise générale (ils étaient trois à le savoir), et elle allait créer un choc, il en était certain. Mais, d'ici là, ils se seraient tous succédé, et tous déjà sauraient que le kinéïrat entrait dans une nouvelle ère.

Pour l'instant, il arpentait les allées et les contre-allées, d'artisan en artisan, d'étal en étalage, s'évertuant à profiter de cette débauche d'objets de toutes conceptions et de tous usages, sautant de l'inutile esthétique à la fonctionnelle laideur, se régaland les yeux ou les oreilles d'appareils loufoques et astucieux, de gadgets ancestraux ou avant-gardistes, d'un millier d'inventions ou de plagiat, de centaines

de bonimenteurs, de kilomètres et de kilomètres de bizarreries et de bizarre.

Ce qui faisait le pittoresque et l'intérêt économique du festival nashoon était la diversité des techniques et technologies mises en valeur par la foire artisanale. Au fil de sa promenade, le badaud passait d'une échoppe rustique exposant des jouets mécaniques de matières plus ou moins dépassées, par exemple, à la démonstration minutieusement commentée d'un détecteur positronique pour agrave. Les firmes industrielles étaient exclues de la manifestation, mais de nombreux techniciens ou chercheurs indépendants y exposaient leurs travaux ; beaucoup de ceux-ci étaient quelconques et n'offraient que l'intérêt de pallier l'exécrable décentralisation technologique de l'Homéocratie, mais quelques-uns étaient à la pointe du progrès.

Consécutivement, Nashoo pullulait de chasseurs de brevets mandatés par de puissants trusts interstellaires, dont au moins trois, l'année précédente, avaient fait les frais d'un canular alkan : Ovë, confortablement épaulé par Sade et Amadou, leur avait vendu un inducteur kineïque censé remplacer totalement l'amplikine en lui étant bien supérieur. L'histoire avait fait le tour de Still et, cette année, Ylvain sentait les chasseurs de brevets singulièrement méfiants.

Pourtant, seul à un stand, Lovak détaillait pour deux d'entre eux les principes essentiels, reposant sur une récente découverte de la physique des ondes, de son amplificateur de réception amplikée qui, à n'en pas douter, augmentait considérablement la distance de réception des faisceaux kineïques. Ylvain adressa un clin d'œil discret au Bohème puis s'éclipsa, hilare. Que Lovak finît ou non par piéger ses gogos n'avait pour lui aucune signification, mais la ferveur avec laquelle il se livrait gratuitement à ses frasques l'émerveillait. Lo, contrairement à Sade et Ovë (qui commettaient leurs farces pour le seul plaisir de s'amuser), croyait en la portée sociale de ses actes..., ce qui ne l'empêchait pas de pleurer de rire plus souvent qu'à son tour.

Au hasard de ses pérégrinations, l'artiste finit par tomber sur Jed et Ely, discutant un peu à l'écart de la foule avec un homme qu'il n'avait jamais vu. Il resta un moment à les observer, sans s'approcher. L'inconnu aurait aussi facilement pu passer pour un scientifique indépendant que pour un des nombreux mais discrets chargés de l'ordre municipaux. Il devait être à peine plus âgé que lui, mais le soin et le classicisme désuet de son allure ne donnaient aucune envie de contact. Ylvain orienta ensuite son attention vers Ely. Il lui semblait qu'il ne prenait plus, depuis quelques mois, le temps de la regarder vivre.

Elle avait changé, elle avait même beaucoup changé ! Physiquement, elle paraissait toujours très jeune, mais elle n'avait plus ses allures de fillette ; elle avait grandi et embelli... Les garçons

s'intéressaient facilement à elle, et elle les éconduisait tous aussi facilement ; il fallait dire que ceux de son âge faisaient gamins à côté d'elle et que, c'était évident, elle était plus mûre qu'eux – ce qui ne facilitait pas ses rapports avec sa génération. Ylvain se demandait si cette adolescence, qu'elle n'aurait jamais, n'influerait pas un jour gravement sur l'adulte qu'elle devenait. Parfois même, il culpabilisait : n'était-ce pas cette image qu'elle avait de lui qui dénaturait ses relations avec la vie ? Si, forcément... Ah ! comme il aurait aimé pouvoir se décharger de son rôle de précepteur ! Comme il aurait aimé reprendre en toute quiétude l'inconséquence des années bien révolues ! Mais tous deux étaient des monstres, et cela les liait, cela l'astreignait à endosser la responsabilité d'un adulte à venir et la conduisait, elle, à renier son âge.

Son comportement aussi avait évolué. Ely n'était plus l'enfant délurée et agressive qu'il avait rencontrée, elle n'était même plus l'élève sage et curieuse de leur première année de vie commune. Dire que c'était elle qui s'était positionnée en élève ! Elle qui lui avait plus offert qu'il ne pourrait jamais lui rendre ! Elle avait passé des heures à lui montrer les secrets de son talent, et il avait mis des semaines à analyser, à tenter de reproduire, à adapter. Afin de projeter sur la réalité (un jeu pour Ely !), il lui avait fallu démonter tous les mécanismes du kineïrat, poser des postulats, inventer des concepts, recréer une physique de la projection, à tel point qu'il avait enfoncé les limites de l'imagination pour transcender l'impossible... Par ce qu'il avait conçu et développé, il était devenu à l'Institut ce que l'astrogation hyperspatiale était à la navigation fluviale. Ely lui avait permis cela : devenir le premier kineïcien (Ah ! le terme l'amusait !). Et pourtant, malgré toute sa science, il ne lui arriverait jamais à la cheville !

Elle l'aperçut soudain et courut jusqu'à lui pour se jeter à son cou... Depuis quelque temps, il la trouvait étonnamment affectueuse, affichant un peu plus de tendresse et moins de considération, et cette amitié complice l'avait touché et détendu. Il se laissa guider jusqu'à Jed et l'inconnu.

— Je te présente Toyosuma, annonça-t-elle gaiement.

Ylvain ouvrit la bouche et les yeux un peu plus qu'il n'était décent.

— Vous êtes Toyosuma ? s'étonna-t-il.

— Euh... oui.

Ylvain tendit la main.

— Excusez mon ahurissement, je m'attendais à quelqu'un de plus âgé.

— Vous êtes vous même assez jeune, répartit Toyosuma, en serrant la main offerte. Néanmoins, vous êtes tout excusé.

Ylvain apprécia d'emblée son collègue et, manifestement, celui-ci le

lui rendit. Il y avait quelque chose d'ouvert dans l'allure du Tashent, une volonté de découverte qui ne pouvait se cacher.

— Je pense qu'il est inutile de vous dire que j'ai beaucoup entendu parler de vous, enchaîna-t-il. Et, que ce n'était pas toujours dans les termes les plus courtois. L'Institut vous appelle, je crois, le Poison ; chez nous, vous êtes la Peste... Je suis sincèrement ravi de vous rencontrer.

Ely et Ylvain partirent du même fou rire.

— Vous êtes toujours comme ça ? interrogea Ylvain.

— Apparemment, oui, répondit Ely à la place du visiteur.

— Loin de là ! protesta Toyosuma. Je passe même pour quelqu'un d'horriblement ennuyeux.

En quelques échanges, où se mêlèrent parfois l'ironie et le cynisme, Ylvain et Toyosuma sympathisèrent suffisamment pour que Jed se risquât à leur proposer de déjeuner chez lui.

Jed résidait en plein de centre-ville, à égale distance de tous ses pôles d'activité (le Sarama, ses deux autres établissements, l'hôtel de ville et son cabinet de conseil juridique), au dernier étage du plus haut immeuble de Nashoo. Dans toute la cité, le nom de Morlane était synonyme de savoir-vivre et son appartement, ou plus exactement sa maison-sur-les-toits, reflétait parfaitement sa personnalité. Elle était posée sur une terrasse de douze cents mètres carrés qui, avec ses arbres, sa piscine et sa pelouse ceinturés d'un mètre vingt de parapet, faisait oublier sa situation citadine. Toyosuma fut tellement impressionné que, longtemps, la discussion ne fit que tourner autour de cette demeure. Puis, inévitablement, le kineïrat prit le dessus, malgré la répugnance d'Ylvain à aborder le sujet.

Rabroué plusieurs fois, Toyosuma finit par opter pour le monologue.

— Yolo Tashent est mourant. Pour l'instant, l'héritière désignée est une transfuge de l'Institut : Gésanne Wval. Seulement en fait de transfuge, c'est plutôt une promotion pour elle et les loyaux services qu'elle a rendus à l'Institut. (Il guettait une réaction sur le visage d'Ylvain ; en pure perte.) L'école est partagée ; d'un côté, les Orthodoxes, qui cherchent avant tout la tranquillité ; de l'autre, ceux de celles que Yolo a trop bien formés à l'indépendance : les Autonomes. Les Orthodoxes soutiennent Gésanne, mais ils n'apprécient pas davantage son inféodation à l'Institut que les Autonomes.

— Où voulez-vous en venir ? abrégéa Ylvain.

— Je ne suis pas un très bon artiste. Je me défends, sans plus, vous vous en apercevrez demain. (Toyosuma sourit largement.) Par contre, les Autonomes pensent que je suis une alternative raisonnable à Gésanne Wval...

— Félicitations, plaisanta Ylvain.

Il commençait à comprendre.

— Les Autonomes sont minoritaires... de peu, mais minoritaires. Et je n'ai pas envie de lancer l'école dans une guerre de clans.

— Ennuyeux, ricana Ely.

— Je suis venu à Nashoo pour vérifier qu'une nouvelle conception du kineïrat est en marche et que les changements qu'elle entraînera peuvent aider à notre indépendance. Cela vous fera peut-être rire, seulement pour l'instant, je trouve que le jeu n'en vaut pas la chandelle : il serait stupide de plonger l'école dans une aventure qui lui aliénerait l'Institut sans qu'elle ait rien à gagner ! (Il marqua une légère pause.) Peste ou Poison, la façon dont l'univers kineïque s'inquiète de vous soulève notre intérêt, je voulais vous en prévenir.

Ely projeta pour Ylvain l'image d'un cadeau somptueusement ficelé ; il lui retourna celle d'une magnifique épée à double tranchant.

— Vous venez de dire que vous êtes venu voir comment, si je m'immergeais des pieds à la tête, vous et vos amis pourriez songer à envisager la possibilité éventuelle de tremper une phalange d'auriculaire, commenta-t-il cyniquement. Il va vous falloir apprendre à vous mouiller, Tashent ! Et seuls !

— Vous condamnez vite, hein ?

— J'ai peu de temps.

— Si vous êtes ce que l'on craint de vous, vous risquez aussi d'avoir peu d'espace.

— Si vous êtes ce que je pense de vous, vous n'irez pas loin non plus... Écoutez, Toyosuma, je n'ai encore rien projeté d'intéressant, et vous tombez déjà de je-ne-sais-où pour voir ce que vous pourriez récupérer... De quoi voulez-vous que je m'inquiète ? Vous avez une école entière à organiser, alors que l'Institut lutte pour préserver un monopole... Je n'ai que moi à mouvoir, ce n'est pas vraiment encombrant !

— Vous croyez que l'isolement est un avantage ?

— Jetez un œil au public après mon spectacle, ensuite vous me donnerez votre définition de l'isolement. Pour l'instant, je vais vous laisser avec Jed, Ely et moi allons profiter de la fête.

Et sans plus de civilité, Ylvain entraîna sa compagne vers l'ascenseur.

Quand ils eurent quitté l'appartement, Toyosuma se tourna vers Jed.

— Sa confiance en lui frise la suffisance. Il est si doué que ça ?

— Doué ? (Jed cracha.) Quand on bosse comme un malade pendant douze ans envers et contre tous, il n'est pas question de don ! Il n'est pas inspiré par un quelconque génie... il est génial !

— En tout cas, avec vous, il compte au moins un fan ! remarqua

Toyosuma.

— Des fans... Nous avons accueilli cinquante mille personnes l'année dernière, le record absolu du Festival ; nous en attendions cent quarante mille cette année, et en une demi-journée, nous avons enregistré plus de quatre cent mille entrées... Vous croyez qu'ils sont venus pour vous ?

— Qu... quatre cent mille ?

Toyosuma paraissait plus effrayé qu'impressionné.

— Quatre cent seize mille ! Nous avons été obligés de restructurer toute la région en trois heures. Et je ne vous parle pas de l'amplikine supplémentaire...

— Quatre cent mille ! répéta le kineïre, avec cette fois une mimique de sombre dérision. Moi qui n'étais déjà pas certain de pouvoir projeter pour le quart !

— Vous n'êtes certainement pas le seul !

Jed laissa Toyosuma perdre de ses couleurs. Il pouvait presque lire ce qui se produisait en lui. Les manifestations kineïques étaient régies par les lois sur la production et les droits artistiques qui, pour sur-protectrices qu'elles fussent à l'égard du kineïrat, sanctionnaient sans complaisance les défauts de prestations. Le contrat qui liait le Tashent à Nashoo l'engageait auprès de cent quarante mille spectateurs, mais le terme légal autorisait un écart de plus ou moins un tiers, fourchette au-cela de laquelle il pouvait exiger la limitation des entrées. Malgré tout, en l'occurrence, il devrait arroser un peu moins de cent quatre-vingt-sept mille amplikés, et il s'en savait incapable. La suppression du tiers supplémentaire lui coûterait quant à elle cinq fois le prix d'environ cinquante mille entrées, et même s'il pouvait se permettre cette déroute financière, l'École Tashent ne supporterait pas cette publicité. Restait l'éventualité d'une maladie, inopinée qui lui vaudrait une amende compensatoire de deux fois la valeur des entrées et qui, faute de crédibilité, secouerait momentanément la déjà faible réputation de Tashent. Il n'y avait pas d'issue.

— J'ai le choix entre deux risques, laissa tomber Toyosuma.

— Trois, annonça Jed. Vous pouvez aussi prendre celui de décupler la renommée d'Ylvain.

— Je ne comprends pas.

— Il est prêt à vous relayer.

— Pardon ?

— Il veut bien vous servir d'ampli.

Qu'Ylvain pût projeter pour quatre cent mille spectateurs n'était pas particulièrement surprenant : à l'exception de Lagedt Sydhj et de Tomaso, dont il ignorait les capacités, Toyosuma savait que les autres kineïres le feraient sans tiquer. Par contre, qu'il fût certain de pouvoir relayer le keïn d'un collègue signifiait que, outre la maîtrise mnémo-

reproductrice que ce travail exigeait, il possédait aussi parfaitement la complexité modes-sens d'une création étrangère.

— Que demande-t-il en échange ?

— Rien.

« Pourquoi pas ? » se dit Toyosuma. « Cela va lui faire une telle publicité ! »

— Qui d'autre aidera-t-il ?

— Tomaso, si celui-ci le demande.

« Un seul lui suffit, bien sûr ! » pensa encore Toyosuma. « Comme je passe en premier, c'est moi. » Il n'aimait pas être manipulé, il détestait servir de pion, mais que faire d'autre ? Au moins, Ylvain agissait sans rien déguiser.

— D'accord, décida-t-il.

*

* *

Le keïn du Tashent était programmé à seize heures le deuxième jour du festival, cinq heures avant celui de Lagedt Sydhj. À quinze heures, la plaine au sud de Nashoo, spécialement aménagée pour les projections, était comble. Lorsque tout le monde fut installé, les diffuseurs hypodermes et l'amplikine furent distribués par deux cents employés municipaux, se déplaçant en l'air grâce à des combinaisons anti-g. De la scène, elle aussi suspendue par un champ à cinq mètres du sol, l'impression était écrasante.

Enfoncé dans son siège de projection, Toyosuma se sentit pris de vertige : jamais il n'avait vu une telle foule, jamais il n'avait espéré qu'elle pût être son public. Toutefois, cette sensation s'estompa quand il se concentra sur le dossier du fauteuil dans lequel prendrait place Ylvain, celui par et pour qui cette foule était là. Ce fut à ce moment que le disciple de Tashent prit la décision de participer au bouleversement qui, il le pressentait, allait s'abattre sur le paysage artistique de l'Homéocratie. Il fut incapable, en ces lieux et temps comme par la suite, de savoir ce qui provoqua cette résolution ; l'ambiance, le nombre, l'attente, ce flot d'impatiente surexcitation centré sur un seul individu (qui n'avait encore rien donné de lui) contribuèrent à déclencher son pressentiment et le désir de concourir à sa réalisation... Ou peut-être fut-ce la vision de la première rangée de têtes, avec ses trois scalps de kineïres institués, avec ses rides de vieux : Tomaso, ses huiles stilliennes et extra-stilliennes – fort peu, au demeurant – Ely, avec ses yeux de gamine-trop-vite-mûrie braqués sur le siège encore vide.

« Qui est-elle ? » se demanda-t-il. Ses yeux croisèrent les siens, et

elle sourit. Il fut le premier à deviner la puissance qu'Elynehil celait, bien à l'abri de cet homme de Myve qui avait déplacé cette parcelle d'humanité (Tant de gens ! Jamais aucun kineïre n'avait attiré une telle multitude, jamais !). Que pouvait bien cacher ces yeux et ce sourire ?

Pourtant, non loin d'elle, il fixa son attention sur la beauté plastique d'une autre bombe : Mademoiselle, ouverte à toute perception, confiance et calcul, le renouveau génial de l'inaltérable Institut. Ivre de cette espèce de transe émotionnelle dans laquelle le plongeait l'événement, Toyosuma comprit qu'elle était l'alternative à Ylvain, et qu'ils n'étaient pas antinomiques.

Quand Jed Morlane présenta Toyosuma, il y eut quelques applaudissements. Quand il annonça que, pour des motifs techniques, Ylvain allait relayer le keïn et l'amplifier, ce furent quelques secondes de pur délire... à l'exception notable du premier rang, au sein duquel beaucoup pâlirent.

Ylvain jugea l'œuvre du Tashent d'une texture honnête et agréable. Il s'agissait d'une peinture vaguement romancée de la société thalienne, au travers d'un vieillard plus ou moins baroudeur qu'un accident avait cloué sur Thalie et qui refusait l'intervention cybergicale. C'était raisonnablement mélancolique et réaliste, un peu long et désuet. À sa propre surprise, le créateur fut chaleureusement ovationné. Ylvain pensa qu'il devait le mériter.

Jed avait fait installer une petite salle de conférence derrière le podium, et Toyosuma insista pour que son relais l'y accompagnât.

— Je dois vous parler, assura-t-il.

— Ce n'est pas l'endroit idéal !

— De quoi avez-vous peur ?

— De l'hypocrisie et des platitudes.

Néanmoins, ayant accepté, Ylvain se retrouva aux côtés du Tashent pour la distribution de félicitations aussi pompeuses qu'éclairées, ce qui l'ennuya prodigieusement jusqu'à ce qu'à leur tour les quatre autres kineïres se succédassent pour les encouragements bénévoles et artificiels.

— Votre travail est très prometteur, bava Anadar, qui s'en moquait royalement. L'École Tashent possède en vous un élément de valeur... Quant à vous, jeune homme (il s'était tourné vers Ylvain), votre amplification était à la mesure de votre notoriété.

— Merci, maes, merci. (Ylvain se plia en courbettes.) D'ailleurs, si vous-même avez besoin...

Devant la stupeur scandalisée de son interlocuteur, il éclata de rire.

— Toujours aussi insolent ! intervint Lagedt Sydhj. Respecte donc tes maîtres !

Ylvain pivota vers lui.

— Tu as raison, Lagedt, bien sûr, Mais dis-moi : comment vas-tu atteindre les rangées du fond ?

L'autre blêmit, serra précipitamment la main de Toyosuma puis disparut sans desserrer les dents.

— Je vais le relayer, dit une voix.

Ylvain, d'humeur badine, contempla d'abord les jambes de la voix.

— Mademoisel ? questionna-t-il sans relever la tête.

— Une partie, répondit la voix.

Ylvain décida que, s'il relevait l'humour – et ce n'était pas l'envie qui lui en manquait –, il perdrait une occasion de poser son empreinte sur la kineïre. Il se contenta donc de relever les yeux pour toiser Mademoisel, de biais et légèrement par en dessous ; il le regretta aussitôt. Elle ne le regardait pas, c'était à peine s'il était dans son champ de vision. Elle se montrait !

D'abord, il pensa qu'elle était belle, puis il réfléchit qu'elle avait dû étudier son personnage en fonction de ce qu'elle savait de lui : la coupe de cheveux, les effets de maquillage, le choix et l'arrangement des vêtements, le port de tête et le maintien du corps, tout dans cette harmonie (qu'il goûtait singulièrement) était conçu pour le séduire... Non : pour le fasciner ! Cette connaissance de lui, cette compréhension étaient impressionnantes. Elle n'avait rien laissé au hasard. Ainsi, elle portait des verres de contact qui... Mais n'étaient-ce pas plutôt ses yeux qui brillaient de ce violet très sombre ?

« Ely ! » se dit Ylvain. « Où est Ely ? » Il lui avait semblé qu'elle le suivait dans la salle de conférence. Pourtant, il ne la voyait pas. Ely avait les mêmes prunelles violettes ! Se pouvait-il que l'Institut eût compris l'influence d'Elynehil Mayalahani dans la soudaine réussite d'Ylvain ?

« Absurde ! » se morigéna-t-il. Quelque chose dans ce que déclarait Mademoisel à Toyosuma attira son attention.

— ...plus loin, ne vous contentez pas d'oser ça et là une touche de modernisme. Donnez votre version de ce que vous dépeignez, pas ce que vous avez vu ! Le temps des descriptions fidèles est révolu, dépassé. Le kineïrat est un paroxysme de l'art et l'art doit être critique. Vous êtes un témoin de votre temps et les témoins sont partiels ; cessez de véhiculer la partialité de vos aînés !

Toyosuma restait bouche bée, abasourdi. Ylvain le cachait davantage mais ne valait guère mieux.

— On peut dire n'importe quoi de votre keïn, en bien ou en mal, poursuivait impitoyablement la jeune femme. Pour moi, il ne vaut rien, parce qu'il ne présente aucun intérêt et qu'il n'apporte rien : aucune nouveauté, aucune réflexion, le classicisme pur et vide ! Bonsoir.

Son « Bonsoir » était un joyau de mépris ; pas celui du génie pour le

tâcheron, mais bien le dégoût que la jeunesse et l'exploration intellectuelle pouvaient éprouver à l'encontre du statisme réactionnaire. Dans un recoin de sa tête, Ylvain applaudit généreusement. Toutefois, il ne se méprenait pas sur les intentions réelles et le sens de l'innovation de l'héroïne de l'Institut : elle bougeait, oui, mais dans la direction opposée à la sienne. Tandis qu'elle sortait, il prit conscience que Tomaso s'était tenu légèrement en retrait et qu'il avait assisté, sans mot dire, au défilé des trois kineïres. Cela l'avait, semblait-il, beaucoup amusé.

— Tu as intérêt à te dépêcher, lança-t-il à Ylvain. Sinon, elle va te damer le pion, et l'Institut va s'auto-révolutionner !

— Tu t'intéresses à mes rêves, maintenant ? répliqua Ylvain, lui clouant le bec. (Puis, se tournant vers Toyosuma :) Je vous présente Tomaso.

— Euh... enchanté, bafouilla le Tashent, qui ne se remettait pas de la sortie musclée dont il avait fait les frais.

— Moi de même, répondit Tomaso. Et avant que ce coq (il désignait Ylvain) ne monopolise la parole, je vais terminer d'enfoncer le clou que la demoiselle (il sourit) t'a planté sur la tête. C'était très joli, ton truc, mais si à ton âge tu dois te contenter de faire du joli, exile-toi dans un kiné thalien, ils adorent ça !

— Vous ne voyez rien d'autre à ajouter ? se rebiffa Toyosuma. Parce que, tout à fait entre nous, ce que j'accepte, même avec surprise, de Mademoisel, j'ai du mal à le tolérer d'un vieux lâche qui s'est évertué durant toute sa vie à ne pas provoquer la moindre vaguelette !

Ely, qui émergea de derrière le siège où elle s'était cachée, fit entendre son rire le plus sarcastique.

— Alors, papy ? jeta-t-elle. On joue le lèche-cul jusqu'au bout, hein ? Quand l'Institut change de pompes, on change de cirage... Ça, c'est peinard !

Il y avait longtemps qu'elle ne s'était pas adonnée à son sport préféré : la muflerie. Ylvain la regarda se lever et courir sur les dossiers pour venir se planter, tout insolence, sous le nez de Tomaso ; elle rayonnait d'agressivité.

— J'aime pas les vieux, papy ! cracha-t-elle. Surtout les Talleyrand. Ta tirade, après celle de Made, ça pue la connerie !

Tomaso resta inerte, Toyosuma hilare. Ylvain, lui avait simplement relevé le diminutif : « Made ». Ely l'avait prononcé comme par réflexe, et quand Mademoisel était entrée, elle s'était dissimulée sur les fauteuils. Il commençait à penser qu'en fait de hasard, le violet prenait des allures d'aléa génétique.

— Je vois que tu as parlé de moi, le recentra Tomaso.

— Si peu.

— D'accord, disons que j'ai mérité de boire la tasse et que je ne vais

pas chercher à me justifier. (Tomaso se dirigea vers la sortie). Je vous laisse.

— C'est ça, papy : casse-toi, encouragea Ely.

L'interpellé fit volte-face, pointant sur elle un doigt rageur.

— Écoute, gamine, je me fouts de ton irrespect ! La jeunesse qui rase tout, je l'ai côtoyée pendant des lustres, et je n'en ai pas rencontré un seul échantillon qui m'ait laissé l'espoir d'un changement. Vous évoluez à la vitesse d'un escargot en paradant tous azimuts, pour finalement vieillir de génération en génération et ne donner, tous les mille ans, qu'un petit tour de manivelle ! Maintenant, c'est l'heure du prochain, et je suis venu jeter un œil pour voir ce qu'est qu'un cran dans l'histoire. Parce que ce n'est que ça : le prochain mouvement d'une molette qui, après des siècles d'un processus lent et calculé, va rajouter une unité et changer tous les neuf en zéro pour continuer à afficher l'heure.

— Ce n'est ni l'heure, ni l'histoire, qu'il affiche ton compte-tours, papy... C'est l'entropie.

Tomaso se fendit d'un sourire cynique.

— Où est la différence ?

Et, soulagé, il repartit vers la porte. À l'instant où il allait la franchir, Ely lui donna la réponse à cette question qu'il savait n'en pas avoir.

— La différence, papy, c'est que l'entropie est humainement inacceptable. (À quoi elle ajouta, lorsqu'il fut sorti, sidéré et déconfit :) Quel con, ce type !

— Il est âgé, mitigea témérairement Toyosuma.

— C'est déjà pas une excuse pour lui ! s'enflamma Ely. Alors avant que tu t'en trouves une qui te convienne, Tashent... (Elle lui désigna la porte.) Ah ! il est beau le kinéirat, avec vous ! Je commence à comprendre pourquoi Ylvain vous terrorise.

— N'en jetez plus ! s'esclaffa son interlocuteur en s'éclipsant. Moi, je vous avais prévenus.

Son rire emplissait encore la salle lorsqu'il l'eut quitté.

— Il a changé, remarqua Ylvain. En l'espace de deux jours, quelques chose s'est décoincé en lui.

— Il t'a rencontré, avança Ely en s'asseyant à ses côtés. Tu impressionnes, tu sais ?

— Mademoiselle aussi. J'aimerais savoir de quel côté il penche, maintenant. Ce serait stupide de continuer à ignorer l'École Tashent. (Il se plongea dans les yeux de la jeune fille.) Sœurs ? Cousines ? Quel est le degré de parenté ?

— Coplanétaires, seulement. (Ely sourit.) Si nous partageons des gènes, ça doit dater, crois-moi ! (Elle savait cependant comme Ylvain, la récessivité du violet, et Myve était une petite planète.) J'ai pas mal

vieilli depuis la dernière fois que je l'ai vue, et nous nous sommes très peu rencontrées ; n'empêche qu'elle est fichue de me reconnaître... Franchement, le plus tard sera la mieux.

« Myve ! Encore et toujours Myve ! » songea Ylvain. Doholavehi, un expert du kineïrat ; Elenehil, l'omnipotence innée ; Mademoisel, institutionnelle et novatrice. Dans quelle fourmilière sa fascination pour une pierre l'avait-elle fourré ?

— As-tu connu d'autres potentialités kineïres sur Myve ? interrogea-t-il.

Ely se plaça de côté pour croiser les jambes sur celles d'Ylvain ; les siennes valaient celles de la kineïre, après tout, et cette fois, elle était en jupe.

— C'est loin, tout ça. Je me souviens de Made parce que ma mère m'en nettoyait les oreilles à chaque repas, surtout après son départ pour l'Institut. Pour le reste, je ne sais pas... Il me semble que tout le monde possédait de vagues facultés psioniques, mais pas de quoi projeter.

— Tout le monde ?

— Je crois... C'est tellement nébuleux !

Ylvain admettait la nébulosité de souvenirs d'enfance, il n'en avait lui-même pratiquement aucun avant l'Institut. Il se pouvait que la famille et les amis de sa compagne fussent justement liés par leur similitude psionique (c'était courant) et qu'elle eût grandi dans un milieu clos bien différent de l'ensemble de la population myvienne, mais il soupçonnait autre chose, une sorte de magouille génétique à l'échelle d'un monde ou une mutation globale provoquée par des circonstances favorables ; en tout cas, un terrain propice que ne pouvait manquer d'exploiter l'Institut.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu la connaissais ?

— Parce qu'elle ne s'appelle pas Mademoisel, mais Made, et que je n'ai pas fait le rapprochement ! Tiens, ce nom loufoque, pourquoi l'a-t-elle choisi, à ton avis ?

Tout en réfléchissant, Ylvain posa innocemment les mains sur les mollets de l'adolescente, juste sous le pli au jarret. Ely l'avait souhaité, ce geste, mais à présent, les sens bridés par leur maudite relation fraternelle, elle était à la torture.

— Ambition, laissa tomber Ylvain.

CHAPITRE VII

Plus les heures passaient (ces quelques jours ne méritaient pas d'être décomptés en minutes), plus Ylvain voyait le festival comme une farce grossière, mal écrite et mal jouée. Les acteurs n'étaient pas à la hauteur, ils se contentaient de se succéder et d'échanger des répliques fades, et le scénario volait au raz des pâquerettes. Comble de l'ironie, c'était lui le scénariste. Il en avait parlé à Ely, et Ely avait ri.

— Je m'amuse beaucoup, avait-elle dit.

— Pas moi.

— Alors, fais gaffe, c'est que tu vieillis !

Dans la bouche d'Ely, c'était un reproche grave et, même si elle n'avait voulu que l'irriter, il avait ressenti ce mélange de honte et de dégoût qu'il détestait depuis son adolescence. Son amie avait raison : il accusait bel et bien une nouvelle crise de maturité.

Lagedt, amplifié par Mademoisel, avait projeté un keïn d'une banalité sans égale, écoeurante, et tout ce qu'Ylvain avait trouvé à lui dire était :

— J'espère que la nullité de ta production ne salira pas la réputation de ton relais !

Lagedt avait fanfaronné, raillé, méprisé, et son ancien condisciple, qui aurait dû exulter (après tout, n'était-ce pas le premier jalon de sa revanche sur l'Institut ?) s'était contenté de l'ignorer, de fait et de pensée, pour tenter de discuter avec Mademoisel. Elle n'avait consenti qu'à deux minutes de platitudes, à peine ponctuées de traits d'esprit, à la volée, comme si elle ne désirait rien d'autre qu'avoir le dernier mot, toujours. Il savait le jeu qu'elle jouait et ne faisait rien, ni pour participer, ni pour contrecarrer. Pire : il la trouvait séduisante indépendamment de toute autre considération.

Le lendemain (le troisième jour du festival), Toyosuma avait passé

deux heures à détailler sa toute nouvelle vision du kineïrat et Ylvain l'avait écouté, péniblement, en songeant que le Tashent devait être très proche de l'idée que lui se faisait d'un renouveau kinéïre ; mais il ne renierait jamais ni son École, ni, au-delà, l'Institut, ce qui reléguait ses prétentions de changement au broyeur. Ensuite, La Naïa l'avait attiré dans un lit où ils avaient discuté des Bohèmes, du Plénum, de tout sauf de kineïrat ; pourtant, à chaque phrase, Ylvain pensait à l'Art et à l'avenir de son art. Puis il avait consacré la nuit et la matinée suivantes à se vider de ses pensées auprès d'Ely, qui lui avait donné plus que la simple réplique, l'aiguillonnant, l'orientant vers une analyse toujours plus fine de ses réflexions. L'après-midi, Anadar avait projeté sa « Titan » et le public avait copieusement applaudi. Anadar était un snob sans originalité, mais il aimait la musique et excellait dans sa mise en valeur. Ylvain le lui avait dit, dans ces termes, et, curieusement, le kinéïre en avait été touché. Il avait invité son jeune collègue à partager son repas, juste avant la projection de Tomaso.

Comme souvent en de semblables occasions, le dîner fut consacré à une approche discrète et de bon ton du seul sujet qui intéressait les deux parties. La taverne, qu'Ylvain avait expressément choisie, ne se prêtait guère à une discussion sérieuse ; la salle était bruyante, les sièges inconfortables et les mets fins et délicats, rien qui favorisât l'échange d'idées. Anadar, pourtant, précipita le dialogue entre le dessert et l'addition.

— Ce qui me surprend, lança-t-il à brûle-pourpoint, c'est que vous ne soyez pas foncièrement nihiliste.

— Je devrais l'être ? s'étonna Ylvain.

— Oh oui ! Tout dans votre dossier annonce la négation des valeurs, quelles qu'elles soient. C'est avant tout ce qui a contraint Dor à vous exclure. (Le vieillard respira longuement, comme pour méditer une phrase difficile.) Vous êtes un destructeur, il n'y a pas d'ouvrage que vous ne désiriez raser. Il vous faut tout abattre ou mourir... Et cependant, vous n'êtes pas nihiliste. Cela m'intrigue.

Ylvain jouait avec une cuillère. Il continua son manège pendant quelques secondes puis l'écarta d'un geste brusque.

— Je sais que l'Institut a un besoin urgent d'informations me concernant et j'ai conscience que vous tentez votre chance, alors cessons de faire semblant, voulez-vous ? Je ne suis pas nihiliste, je ne l'ai jamais été, et vous le savez. Je ne suis pas davantage un destructeur ; la seule chose que je veuille abattre est le monopole de l'Institut. Évidemment, cela vous touche de près ! Mais n'essayez pas de faire de moi un asocial dément et dangereux : c'est stupide, et vous constaterez très vite que c'est risqué.

— Risqué ? releva Anadar.

— Que devient l'image de celui qu'on prend en flagrant délit de

mensonge ?

— Je vois.

— Je n'en doute pas. Comme je ne doute pas que vous passiez outre.

— Tss, tss ! Ne nous accusez pas de bêtise. Pour être franc, je ne partage pas les inquiétudes maladives du Conseil des maes... J'attends votre keïn, bien sûr, mais pas un miracle. L'Art est extrêmement complexe, tellement que le meilleur génie – et en êtes-vous seulement un ? – ne saurait profiter mieux que Tomaso de l'indépendance. Et j'admire Tomaso, mais pas ses keïns !

Il s'interrompt, juste le temps qu'Ylvain comprit qu'il s'écoutait parler.

— Non, jeune homme, si je vous dis que je suis étonné de ne pas vous voir nihiliste, c'est que je suis étonné. Et vous n'avez toujours pas expliqué cette bizarrerie.

« Quel sénilité ! » Pensa Ylvain. « Je perds mon temps ! »

— Maes, dit-il, tout imparfait qu'il soit, le keïn de Tomaso nous attend.

— Je sais, mais ne vous impatientez pas, nous y serons, le tranquillisa Anadar. (Si vraiment il était dupe, bien sûr.) Comment trouvez-vous Mademoiselle ?

— Pardon ?

— La jeune femme qui a relayé Lagedt, insista le vieillard. Ne me dites pas que vous n'avez pas d'opinion !

« Il est vraiment gâteux ou il veut me le faire croire ? » se demanda Ylvain.

— Elle est... attrayante, déclara-t-il.

— Oui ?

— Elle doit aussi être intelligente, seulement sur quoi voulez-vous que je me base ?

— Ah ! triompha Anadar. Vous voyez que vous avez une idée ! Cette petite respire l'intelligence, j'étais certain que vous l'aviez remarqué... Savez-vous qu'elle est la protégée de Dor ?

Ylvain préféra se taire ; il était à deux doigts d'exploser.

— Dor a détecté quelque chose en elle, une étincelle. Il l'a formée pour qu'elle atteigne des sommets. (Anadar prit un air songeur.) C'est un peu de votre faute, d'ailleurs : vous aviez un potentiel intéressant et des idées nouvelles. S'il avait pu domestiquer vos instincts, il vous aurait conduit à la même perfection. Quand il a vu la petite, il l'a prise en main, il a canalisé son énergie vers le travail et il a fait d'elle ce que vous ne pouviez pas être : le nerf de l'Institut. C'est amusant, comme, à quelques années d'intervalle, le même homme a eu deux fois le même matériau...

— Vous voulez dire qu'Ennieh m'a raté, mais qu'il a su se servir de

cette première et malheureuse expérience pour vous donner Mademoiselle ?

— C'est dit crûment, tempéra Anadar en fronçant les sourcils. Pourtant, c'est un peu ça, oui.

Ylvain recula sa chaise et se leva.

— Anadar..., vous m'inspirez quelques questions, martela-t-il, les poings appuyés sur la table.

Par exemple, j'hésite à vous qualifier de Gêronte dêbile, parce que vous pourriez êtrê un vieillard habile encore que diminuê. Mais de toute façon, soit vous êtes un abruti, soit vous me prenez pour un abruti.

Le kineïre eut l'air sincêrement offusquê.

— Tenter de me faire haïr Mademoiselle pour dêtourner sur elle mon esprit revanchard et lui permettre de me ridiculiser est inepte. (Ylvain dêtachait chaque syllabe.) Je lutte contre un monopole, c'est vrai, seulement je ne m'intêresse pas à l'Institut : il n'est rien, vous comprenez ? Je n'ai pas besoin de tenir compte de vous !

Il avait insistê sur le mot « besoin », et son ton, moitiê dêsolê, moitiê fataliste, marquait l'ênoncê d'un fait, d'un simple fait. Anadar ne chercha mêmê pas à tenir son rôle. Fixant Ylvain, ses yeux, ses traits, il se demandait si ce visage cachait effectivement une force telle qu'elle pût nêgliger l'Institut.

— Je veux seulement êtrê un artiste, reprit Ylvain. (Puis, en s'êloignant :) Mais vous avez peut-êtrê raison... Pour vous, c'est grave.

Le jeune homme rejoignit la plaine des projections, l'esprit torturê. Les mots êtaient sortis de sa bouche sans qu'aucune pensêe ne les annonçât ; au fond de lui, quelque logique travaillait indêpendamment de sa volontê, et cette logique semblait dêpasser son plan de conscience. Le peu d'intêrêt qu'il avait pour la vengeance (l'idêe mêmê le faisait à prêsent ricaner), l'absence de passion pour le Festival, l'impression d'illusoire qui recouvrait chaque contact humain, cette nêgation de l'adversitê et ce besoin de la jeter au visage d'Anadar (quelle pauvre cloche !), tout indiquait une analyse et une remise en cause globales de son êtrê. Et il n'en avait pas connaissance ! Pourquoi à ce moment prêcis ? Pourquoi dans ce cadre-là ? Il lui fallait rêpondre à ces deux questions pour comprendre la mêtamorphose qui germait en lui. Personne n'aurait prêté attention à ces symptômes, mais lui vivait d'eux ; il avait toujours survêcu d'eux, c'êtait son talent d'artiste et il devait l'utiliser. Habituellement, il se laissait guider. Cette fois pourtant, il se sentait rêsister. Cette fois, il ne comprenait pas, ni les motivations, ni les implications ; c'êtait comme si son cerveau avait effectuê plusieurs travaux sans rapports puis les avait liês dans une seule êquation, dont il voulait imprêgner l'ensemble de son comportement. Il savait depuis longtemps que le cerveau êtait capable

d'additionner deux sourires, un nuage, la rubrique nécrologique, plusieurs quantas quelconques, une paire de bottes, la ponctuation d'une phrase et les couleurs du temps pour obtenir un résultat homogène et cohérent. C'était même l'un des premiers souvenirs cocasses de son existence. Mais il refusait d'admettre que cette opération ne fût pas quantifiable en noèmes intelligibles. Et l'obstination qu'il mettait à vouloir résoudre l'intuition l'acculait à la dépression ; maintenant, il le voyait. « Qui d'autre que moi peut se piéger tout seul et le savoir ? » se secoua-t-il, sans conviction et, surtout, sans résultat.

*

* *

Tomaso surprit, et il surprit tout le monde. Son keïn se subdivisait en neuf sketches, qu'il reliait entre eux par de courtes anecdotes autobiographiques. Ces anecdotes étaient piquantes, parfois acides, souvent amères, et chaque scènette explorait un thème différent, sans la moindre concession.

D'abord, le kineïre projeta une partie d'échecs acharnée, pesante, et le spectateur valsa d'un joueur à l'autre, introduit dans ses plus intimes pensées, se débattant avec sa tactique, sa stratégie, son moral, ses émotions, jusqu'à découvrir le sens humain du duel et de sa conclusion.

Il enchaîna sur une keïnnette désopilante, où l'humour se nourrissait de l'horreur : les mésaventures d'un masochiste ne reculant ni devant l'amputation, ni devant l'infection pour assouvir ses fantasmes. Puis ce fut la Soupe de Keïns, ou la boulimie d'un notable thalien engloutissant la production très moyenne d'un kineïre très moyen, sketch haut en allusions et en gags qui écorchait vif tous les poncifs kineïques. Ensuite, le public eut droit à un exercice de style et d'équilibre technique, durant lequel il vit des odeurs, goûta des coups et des couleurs, sentit des images, entendit des saveurs, et finit par penser avec les orteils. Vint alors le soliloque d'un vieillard malade, avec l'évolution de la maladie, vue de l'intérieur, pendant deux minutes, par elle-même. Sur cette lancée, Tomaso entraîna les spectateurs dans son propre cerveau, à peine schématisé, pour lui permettre d'assister à la construction, morceau par morceau, sens après sens, d'une scène kineïque. Dans un premier temps, il simula le tâtonnement, grotesque et fort amusant, d'un débutant. Puis il mit réellement à nu le cheminement technique d'une projection.

« Avec ça », pensa Ylvain, « n'importe quel psi vaguement kineux possédant une bonne mémoire et un peu de jugeotte devrait pouvoir

progresser considérablement. » Il était époustouflé. Les trois représentants de l'Institut devaient avoir sensiblement la même idée, mais c'était plutôt la frayeur qui marquait leurs traits.

Le septième sketch fut davantage philosophique et échappa à la plupart des assistants. Il s'agissait, au travers des errances de deux couples, d'un essai sur les motivations humaines, s'achevant sur une fuite au-delà de l'espace colonisé. Le suivant fut totalement abstrait et hermétique, brassant polyphonie, polychromie et émotions sans la moindre ligne conductrice ; c'était nouveau, gratuit et insane mais beau, et le public apprécia.

Tomaso acheva sur son meilleur ouvrage.

— Voici neuf ans, la présenta-t-il, on m'a proposé un public un peu spécial : celui d'une planète-prison. En fait de planètes, ces prisons-là sont la plupart du temps situées sur des cailloux à peine viabilisés, dans des systèmes loin de toute civilisation qui ne possèdent aucune autre installation humaine. Bref, j'ai longtemps hésité, puis j'ai fini par me lancer. Je ne regrette pas cette expérience, ni ses conséquences sur ma façon de voir les choses, mais vous allez vite comprendre pourquoi je souhaite vous la faire partager.

La keïnette était deux fois plus longue que la plus longue des huit précédentes, plus dépouillée aussi : il n'y avait pas de dialogues, seulement les bruits ; pas d'effets, seulement la vision subjective et crue des yeux de Tomaso ; les odeurs s'accrochaient aux muqueuses du palais ; et le seul contact était celui, épais, oppressant, de l'air. Tomaso raconta l'humiliation, la douleur et l'asservissement avec un détachement faussement clinique, insupportable, et cette intolérable absence d'émotion humaine décuplait l'inhumanité de la planète-prison.

Sa projection fut suivit d'un long silence, puis le public se regarda du bout des yeux, hésitant, cherchant ailleurs le courage d'exprimer ce qui devait l'être. Enfin, doucement, laborieusement, comme au sortir d'un éveil difficile, les applaudissements se joignirent aux applaudissements pour saluer l'artiste. Il n'y eut pas un cri, pas un sifflet, mais l'hommage dura plusieurs minutes, bien après que Tomaso eut quitté l'estrade puis y fut revenu, pour disparaître définitivement dans la salle de conférence.

*

* *

Sydhj ne vint pas, Ely ne le fit que lorsque Mademoiselle fût sortie, Anadar et Toyosuma ne prononcèrent pas un mot. Ils étaient sous le choc...

Tomaso étincelait.

— Vous nous avez impressionnés, commenta Mademoisel, dont l'importance croissait au fil des jours, comme si chacun s'accordait à lui reconnaître l'autorité suprême en matière de kineïrat. Vous êtes allé plus loin que Nashoo ne pouvait l'espérer et que personne ne l'avait fait. Je crois qu'il est inutile de nier la petite rivalité qui nous motive tous, et je ne sais pas si cela peut être un compliment, mais je ne suis pas mécontente d'avoir deux jours devant moi : le public aura le temps de se reposer le névraxe.

Il s'agissait bien de l'expression d'un compliment, et chacun le reconnut comme tel. Toutefois, personne ne manqua de remarquer la confiance inébranlable qu'il masquait. Mademoisel se réjouissait de la qualité du keïn qui précédait le sien : elle ne ferait que mettre en valeur sa propre maîtrise artistique. Quatre cent seize mille spectateurs n'attendaient plus rien d'elle, et elle allait les bouleverser... Oui, elle était ravie !

Quand ses yeux surprirent le sourire d'Ylvain et l'excitation contenue de son regard braqué sur elle, comme s'il lisait en elle et lui retournait sa propre et semblable satisfaction, elle se maudit d'être aussi transparente. Ylvain raillait. Au moment où elle ouvrit la bouche pour un autre commentaire, il s'adressa à Tomaso :

— C'était un baroud d'honneur ou une promesse ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— À moi, rien. Seulement, ici, sur Still, pendant le Festival nashoon, tout est permis. Alors qu'après... Le conseil homéocrate tolérera-t-il que tu ailles descendre en flammes son administration pénitentiaire sur Thalie, Terre, Loan ou Szamage ? Et... regarde Anadar : crois-tu que l'Institut va se délecter de ton décodage des petits secrets kineïres ?

— Pas une seconde.

— Alors je suis sûr que Mademoisel et Anadar sont aussi curieux que moi de savoir si, la prochaine fois que tu joueras ton keïn, il inclura toujours Étude et Planète-prison.

Tomaso ne répondit pas et l'atmosphère se tendit d'un silence malsain, d'autant que ni Mademoisel, ni Anadar ne parvenaient à cacher leur curiosité.

— Notre art est le plus puissant véhicule idéologique qui soit, reprit Ylvain. Mais tu sais très bien à quel point il est fragile : il ne nous survit pas. Salut.

Son départ créa un malaise que Mademoisel préféra rompre très vite :

— Il dramatise beaucoup, non ?

— Il croit que je bluffe, éluda Tomaso.

— Vous n'allez pas vous posez en martyr, tout de même ? Ce qu'il

pense de vous n'a aucune importance, et ce qu'il en dit n'a pas de sens.

— Vous croyez ?

— Vous êtes adulte, Tomaso, n'entrez pas dans son jeu de contestataire brimé.

Le vieil homme la foudroya du regard.

— C'est très précisément ce qu'il vient de me dire ! Il se fout éperdument de ce que j'ai projeté, et vous le regardez de haut. L'un me traite de dérisoire, l'autre de ridicule...

— Tomaso ?

— Vous croisez le fer, je compte les points...

— Tomaso...

— Charybde et Scylla...

— Tomaso !

Il daigna s'interrompre.

— Quoi ?

— Bonsoir.

Elle sortit et Anadar lui emboîta le pas. Elynehil, enfin, rejoignit le vieil artiste. Ils restèrent une heure à parler, sans qu'à aucun moment l'agressivité de leur dernier contact ne ressurgît. Ils ne se firent pas davantage de cadeau.

*

* *

Jusqu'à cette soirée, Mademoisel avait tiré profit de ces petites réunions mesquines, mais celle-ci ne lui avait rien apporté : Ylvain l'avait gâchée, intentionnellement, et Tomaso avait suivi. Elle avait été certaine que le keïn du vieux sauvage provoquerait un débat, ou au moins une discussion abrupte qui lui aurait permis de mettre Ylvain à mal. Au lieu de cela, il avait coupé court à toute polémique en réduisant le sujet à un vulgaire postulat politique, et de la façon la plus niaise qui fût. Il l'avait manipulée ! ce qui signifiait que, d'un point de vue purement humain, il la dominait d'une bonne tête. C'était intolérable.

Anadar l'accompagna jusqu'à l'hôtel, et elle en profita pour déverser sa mauvaise humeur. Il la laissa rager, vitupérer, tempêter, jusqu'à ce qu'elle sourît elle-même de sa véhémence.

— Le personnage vous fascine, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Vous ne le trouvez pas fascinant ? Il est sans cesse au bord du pathétique et, malgré tout, il nous fait avaler les pilules une à une.

— Quelles pilules ?

— Relayer le Tashent...

— Fanfaronnade.

— D'accord, mais qui m'a contrainte à relayer ce minable de Lagedt.

— Et à le claironner. Cela humilie Lagedt, mais vous en sortez grandie. L'Institut ne perd pas au change, non ?

— C'est le moins qu'on puisse dire. (Mademoiselle méprisait de façon croissante Lagedt Sydhj.) Maintenant, je ne serais pas étonnée que Toyosuma se décide à pousser les Autonomes vers la rupture entre l'École Tashent et nous.

— Pour Tashent, j'ai toujours été de l'avis d'Ennieh : il faut l'ignorer.

— Admettons. Seulement il n'y a pas que l'amplification de Toyosuma. Je digère mal les remarques d'Ylvain sur le keïn de Tomaso. En deux temps, trois mouvements, il nous en a fait oublier la qualité technique, comme si cette perfection était anodine, et nous a focalisés sur l'aspect politique. Je regrette, mais...

Anadar jura.

— C'est ça ! C'est uniquement ça ! Ce soir, il m'a dit : « Je veux abattre le monopole de l'Institut », puis il a ajouté que l'Institut n'était rien et il est parti en clamant : « Je veux seulement être un artiste... Pour vous, c'est grave ». (Anadar trépignait presque.) Ylvain de Myve n'est qu'un idéaliste qui compte sur une supériorité technique. Or, vous...

— Stop ! le fit sursauter Mademoiselle. Vous continuez à croire qu'il est inoffensif, maes, et je pense, moi, qu'il faut le rendre inoffensif. Nous ne pouvons pas être intelligibles l'un pour l'autre... Dans deux jours, nous saurons sur quel ton parler de lui, en attendant, taisons-nous.

Anadar se laissa distancer. Il se demandait pourquoi la plus douée et la plus intelligente des kineïres s'obstinait à redouter Ylvain, ou à faire comme s'il fallait le craindre. Elle, elle se demandait pourquoi le recteur avait chargé Anadar de la tester. Ils se fourvoyaient tous deux, parce que leurs interrogations étaient mal formulées.

CHAPITRE VIII

La torpeur n'avait pas quitté Ylvain, et lui n'avait quitté l'appartement que pour assister à la projection de Mademoisel. Il était resté enfermé trente-six heures avec son apathie, à la secouer en tous sens sans déceler en elle autre chose que le vide et la lassitude. Il avait même essayé de lui donner un nom, le trac, mais il n'y croyait pas.

Il était assis au centre du premier rang, entre Tomaso et Jed, face au siège de projection, et il songeait à Ely, qui se trouvait quelque part derrière lui – certainement avec les Bohèmes – anonyme dans la masse du public. Elle retardait encore l'instant des retrouvailles avec Mademoisel, convaincue que celle-ci se jetterait sur le premier ansible venu pour prévenir l'Institut de sa présence sur Still. Ylvain ne parvenait pas à se persuader que cela pût présenter un quelconque inconvénient et encore moins un danger... mais il avait plutôt confiance en le jugement d'Ely.

« – Tu as été surprotégé toute ta vie, lui avait-elle déclaré. Tu abhorres la violence et tu ne l'as jamais approchée ni de près, ni de loin. J'ai tué un kineïre, Ylvain, et même si je ne pense pas que quelqu'un puisse faire le rapprochement, je me méfie. Franchement, je crois que ce seul potentiel que l'Institut a perdu lorsque je me suis tirée, pourrait suffire à nous amener des ennuis... Et ce qui nous attend, le jour où Chimë va se réveiller le nez dans la merde, c'est un bon bout de violence. »

« – Mais quelle violence ? Il s'agit d'Art et de Pouvoir, au pire d'une lutte d'influence... »

« – Procès, police, condamnation, interdiction ! Ce ne sont pas des abstractions, Ylvain. Tu as parlé de bureaucratie judiciaire, crois-tu que ce ne soit que des mots ? L'application de cette forme de justice est une violence. Laisse-moi m'occuper de ça. »

Ylvain voulait bien admettre qu'Ely, toute jeune qu'elle fût, avait une sérieuse expérience de la violence et de ses agents catalyseurs (même si cette expérience l'horrifiait), aussi s'était-il tu. Mais il n'y croyait pas vraiment.

*

* *

Mademoisel venait de s'installer sur scène et Ylvain la trouvait magnifique. Avant le festival, quand elle n'était qu'un nom, il la considérait comme l'instrument de l'ennemi ; maintenant qu'il ne voyait plus en l'Institut qu'une gêne, il la regardait comme une femme très belle. Et même si Ely avait raison, Mademoisel était un fantasma.

Comme elle le fixait, il lui adressa un sourire glacial, en se demandant pourquoi ; pourquoi son inconscient agissait de la sorte, pourquoi il était en conflit avec lui... et où était passé son sens de l'humour ?

La kineïre étendit les mains devant elle et les premières rangées se turent, communiquant leur silence aux rangées centrales, puis aux plus éloignées, comme si une bourrasque passait sur la plaine, glaçant toutes les voix.

La kineïre étendit les mains devant elle, et Ylvain conclut : « Je suis schizophrène ».

*

* *

Cela commença par un murmure, une rumeur qui s'amplifia jusqu'à déchaîner le vacarme de moteurs titanesques, ceux d'un astronéf baroque et démesuré. L'astronéf obscurcissait le ciel, juste au-dessus des têtes... « Elle projette », se dit Ylvain. Il avait besoin de se le dire pour imposer la projection à sa conscience, car il n'arrivait pas à s'extraire de ses préoccupations.

Tout à coup, il fut quelqu'un dans le vaisseau, qui quitta l'atmosphère puis l'orbite d'une planète bleue. Il regardait l'écran, puis un homme, puis de nouveau l'écran : une lumière compacte, froide, s'échappa du bâtiment pour frapper la planète bleue : explosion !

Une fois sur l'écran ; une fois dans l'hologramme stellaire ; dix fois, vingt fois de l'intérieur d'un homme ou d'une femme qui se sait mourir avec tous ses semblables ; dix fois, vingt fois une seconde d'horreur figée, incrédule, terminale : l'agonie fulgurante de milliards

d'humains, de milliards de vies, dans un cri de toutes les terminaisons nerveuses... Le Crime Absolu, là, sur les traits rongés, torturés, de l'homme de l'astronef.

« Salaud ! Salaud ! Salaud ! » hurlèrent les pensées de quatre cent seize mille spectateurs : Ely, Tomaso, Jed, Lagedt, Ylvain, tous ressentirent de la haine pour ce visage ravagé, malade. Et ce visage remua les lèvres :

— Pardon, souffla-t-il.

Ce mot était une imploration, une prière atroce au fond des yeux délavés, maudits, à jamais hantés de l'assassin d'un monde... Une supplication d'une détresse infinie qui appelait la pitié infinie d'une pitié que nul ne pouvait accorder.

« Ces émotions sont projetées », pensa Ylvain. « Projetées ! Et je ressens parallèlement mes propres sentiments... Ubiquité ! Elle fait coexister le mode émotif et l'auto-conscience sur le même faisceau ! » Il se détendit totalement. « Voilà pourquoi l'Institut l'envoie », spécula-t-il. « Trop tard, Ennieh, trop tard ! » Il eut envie de hurler sa joie. Maintenant, il savait ce qu'il était et ce qu'il devait faire. Oui, son intuition était sensée : l'Institut n'était rien, il se suicidait. Mademoisel était sa mort. Qu'il lui laisse les rênes ou qu'il les lui refuse, elle le transformerait, profondément, irréversiblement, parce qu'elle était une créatrice et qu'elle savait se servir du pouvoir. Parce qu'elle avait trop d'avance sur lui et qu'Ylvain de Myve était hors d'atteinte. Il se laissa reprendre par le keïn, en spectateur innocent.

Après avoir déformé les traits du Meurtrier dans un rajeunissement parfait, le ramenant à un physique adolescent, Mademoisel projeta une scène musclée entre lui et l'un de ses précepteurs. Ylvain savait qu'elle était tirée des archives de l'Institut ; le garçon n'était pas exactement lui, mais l'intention était flagrante. Le futur Assassin étudiait la sémantique et refusait l'éthique décadente de ses maîtres. De fil en aiguille, il dériva ensuite vers la manipulation politique, et son génie le conduisit jusqu'aux plus hautes sphères gouvernementales d'une fédération de mondes.

Émaillé de tableaux d'une qualité exceptionnelle sur la psychologie humaine et le comportement social, le keïn avançait inéluctablement, de visions dantesques en effets accrocheurs, mais toujours modestes, vers l'affrontement ultime qu'à aucun moment le Meurtrier ne pressentit. Il suivait sa destinée, de toutes ses forces, avec la volonté démente d'offrir son idée du bonheur à l'humanité. Mais celle-ci résistait, et il dut la lui imposer. La résistance s'accrut, s'organisa et enleva une planète, menaçant de retourner l'ensemble de la fédération. Le héros devint dictateur, tyran puis, tout naturellement, assassin d'un monde.

Les spectateurs éprouvèrent, tour à tour, toute une gamme de

sentiments à l'égard du personnage : il était exceptionnel, il avait un destin exceptionnel, mais avant tout, il était pathétique. De façon permanente, Ylvain retrouvait là l'idée que quelqu'un pouvait se faire de lui, adulte, à partir des seules données de son adolescence à l'Institut. Il apprécia d'ailleurs à sa juste valeur le travail analytique et prospectif auquel s'était livrée Mademoiselle. Simplement, le temps et les événements avait rendu ce travail caduc avant même qu'il fût accompli. La kinéïre frappait dans le vide.

Le keïn s'acheva sur une reprise de l'Explosion, ou plus exactement sur la démonstration du talent de sa créatrice au travers d'une redondance.

De nouveau, cela commença par le murmure des moteurs de l'astronef, mais cette fois superposé aux cris et aux rires d'enfants dans une cour d'école. De nouveau, la rumeur des générateurs s'amplifia, mais simultanément à celle d'une artère commerçante au cœur d'une cité. Et quand le vaisseau obscurcit le ciel, il le fit au-dessus de l'école et des élèves, de l'avenue et des promeneurs. Puis le spectateur devint l'un des enfants et l'un des passants, l'œil subjectif contemplant le bâtiment qui s'éloignait de la planète, et l'homme torturé qui fixait sa main planant au-dessus des commandes de mise à feu... Enfin, dans un seul et même plan, ceux qui se savaient mourir et celui qui les tuait. L'ubiquité parfaite. Mademoiselle achevait sa projection sur ce que nul n'avait jamais fait, et personne ne pouvait l'ignorer : c'était un chef-d'œuvre... Il fut acclamé comme tel, longuement, très longuement.

*

* *

Ylvain décida de laisser son adversaire à ses illusions et de ne pas assister à la réunion des artistes. Elle n'en avait aucun besoin et, de surcroît, ne manquerait pas d'imputer cette défection à l'abatement que sa supériorité kinéïque devait naturellement infliger... Le réveil n'en serait que plus pénible. Il rejoignit Ely à l'appartement.

— Elle est balèze, hein ? l'accueillit-elle, manifestant tous les symptômes d'une excitation ravageuse.

— Oui... Qu'est-ce qu'on mange ?

— Je ne sais pas... Dis donc, t'as l'air en forme ?

Elle l'attrapa par le bras, le poussa dans un fauteuil et s'installa sur ses genoux.

— La crise est passée toute seule ou c'est ce qu'elle t'a mis dans la gueule qui l'a achevée ? le taquina-t-elle. Je ne suis pas sûre que ce soit l'effet recherché, tu sais, mais c'est pas dommage !

- J'ai faim.
- C'est pas mal son faisceau d'ubiquité, hein ?
- C'est assez inattendu, en effet.
- Tu parles ! Elle a inventé ça toute seule, elle ! Moi, je suis née avec, et toi, tu copies, alors...
- Eh ! Tu la défends ?!
- Non, mais anti-Ylvain-de-Myvisme primaire mis à par, j'ai trouvé son keïn fabuleux. Sincèrement, c'est même ce que j'ai vu de mieux. Elle n'est pas dans le bon camp, d'accord, seulement elle est géniale.
- Ne t'inquiète pas, je le sais. Comme je sais qu'elle va progresser très vite rien qu'en nous voyant projeter... Et j'ai faim.
- On va le savoir !
- Ely consentit à le libérer. Il ne rua dans la cuisine et elle l'y suivit.
- J'aimerais quand même savoir, reprit-elle.
- Quoi ?
- Pourquoi tu tournais en rond dans ta tête.
- Ylvain haussa les épaules.
- Je m'apercevais que mon objectif réel est le kineïrat.
- Rien compris !
- Je me fous de l'Institut et du Conseil Homéocrate. Je veux juste projeter une dynamique...
- Tu ne veux rien détruire, mais tu veux tout changer en semant des graines d'ivraie, c'est ça ? l'interrompit-elle. C'est ce que tu appelles l'Art dans l'Art, non ?
- Il acquiesça d'un sourire entendu.
- Eh ben, c'est pas nouveau, tout ça ! C'est ce que tu as toujours dit.
- Ylvain éclata de rire.
- Oui, mais c'est longtemps resté une excuse à ma revanche. Puis l'excuse a pris le pas sur la revanche et l'a chassée. (Il attrapa sa compagne par la taille et la souleva à bout de bras.) J'ai beaucoup pensé à l'Art dans l'Art, beaucoup. Maintenant, je vais le vivre.
- On mange ?

CHAPITRE IX

Mademoisel faisait comme tout le monde, elle attendait qu'Ylvain pénétrât sur scène. Mais à la différence des autres spectateurs, à part peut-être Sydhj et Anadar, elle jubilait. Si elle avait eu des doutes, l'absence de son concurrent après sa projection les aurait effacés : son keïn avait dû le briser. Même Tomaso partageait cette opinion. Ylvain n'était pas venu à la conférence parce que le talent de Mademoisel l'avait abattu. Elle en était à tel point convaincue qu'elle se demandait s'il projetterait, purement et simplement.

Pour se libérer de son excitation, elle s'ouvrit à l'ambiance environnante, et cette ambiance raviva son agitation. La plaine grésillait d'une tension sur laquelle elle ne pouvait se méprendre : l'affection que chaque spectateur portait à Ylvain souffrait de l'inquiétude qu'il ne fût pas à la hauteur. Mademoisel comprit à cet instant l'envoûtement qu'il exerçait sur le commun des mortels ; ce soir, il n'avait rien à gagner, mais il ne pouvait pas perdre. La foule pressentait la faillite, le bide, la déroute de son héros et, déjà, elle s'apprêtait à pardonner, à consoler, à revenir n'importe où, n'importe quand, pour lui donner une seconde chance ; et une troisième, s'il le fallait, et encore une autre, parce que, même s'il échouait à être le meilleur (ce que chacun le voulait être), en projetant pour ses fans, il était la projection de leurs rêves... Avant même de lui avoir donné quoi que ce fût, Ylvain appartenait au public, à jamais. C'était ce qu'il avait voulu dire à Anadar : il n'avait pas besoin de tenir compte de l'Institut.

Quand il apparut sur scène, Mademoisel pensait : « Ils savent que je suis meilleure que lui et ils s'en moquent, mais s'il tombe dans les pièges de mon keïn, ils commenceront à réfléchir. » Et elle ne voyait pas comment le rebelle qui dormait en lui pouvait éviter de se jeter

dans les rets du Meurtrier qu'elle avait tissés pour lui. Cette image était un véritable implant subconscient, et elle était fière d'être allée si loin, beaucoup plus loin qu'Ennieh ne l'avait suggéré. Son adversaire n'avait plus le droit de s'attaquer à l'Institut.

Ylvain ne s'assit pas immédiatement sur le siège de projection ; il avait un rôle à jouer auprès du public, alors il s'adressa à lui.

— Bonsoir, dit-il, et le public lui répondit. Je ne reconnais pas tout le monde, mais je vous remercie d'être restés. (Le public sourit.) J'espère toutefois que les cent dix-sept de l'année dernière qui ne sont pas revenus sont en bonne santé. (Le public rit.) Trêve de plaisanterie, j'ai une mauvaise nouvelle. (Il laissa un silence, qu'il meubla d'une moue désolée.) Je vais vous demander de dépenser quelques stellars de plus. (Nouveau silence.) Pour un milligramme cinq d'amplikine... J'ai une amie qui va clôturer le festival, demain après-midi, et elle n'arrive pas encore à projeter sans amplikine.

Ce fut un brouhaha de rires et d'applaudissements, sauf au premier rang où tous se lancèrent des regards interloqués. « Qu'est-ce qu'il mijote ? » s'inquiéta Mademoiselle. Regardant avec embarras ses voisins, elle tomba sur l'air mi-ravi, mi-amusé de Tomaso. « Ce vieux renard se poulèche d'avance les babines... Et zut ! » jura-t-elle en secret. « Qu'est-ce qu'ils ont encore dans la manche ? »

— J'aime bien donner un nom aux choses et j'attache beaucoup d'importance aux mots. (Ylvain s'asseyait.) Ce keïn s'appelle Rêve de Vie.

*

* *

Une conscience, brute, essentielle ; une conscience qui perçoit le bien-être d'une humidité tiède et palpitante, l'appel d'une issue, d'un ailleurs immédiat et impératif ; pas d'images, pas de sons, pas de sensations, rien qu'une conscience qui n'éprouve ni émotion, ni intérêt, ni volonté.

Quelque chose balaie la conscience d'un chatouillement, d'une démangeaison infime qui la visite d'un bout à l'autre, d'un côté à l'autre puis retour, très vite, qui recommence... aller, retour, aller, retour. Ce n'est pas exactement une démangeaison, c'est indéfinissable. Et l'on se glisse dans cet indéfinissable, dans ses électrons, pour remonter à sa source en un murmure électrique. La source est truffée d'électrons, de neutrinos et de photons (ou d'autres choses, c'est si difficile à dire sans repères sensoriels).

Lumière ! Une salle, trois hommes dont un qui manipule la source (la source est un ordinateur), un qui parle à une tête dégoulinante de

sueur et haletante, un qui se penche entre les jambes de cette tête et qui, comme par un tic, se retourne sans cesse pour observer la source. La tête et ses jambes se trouvent à chaque extrémité d'un corps de femme allongé qui... c'est évident, tout à coup, va accoucher.

Simultanément : – le père ne sait plus quoi dire et n'arrive pas à penser, il voudrait être utile mais se sent de trop, futile et idiot – l'obstétricien lit l'écran par habitude, tout est okay, tout est toujours okay, c'est la dernière de la journée et il en a marre, encore un balayage laser et puis : « au boulot ! » – le gynéco surveille la progression du travail de la femme et celle des données scanner, ça l'occupe et puis, après tout, on n'apprend jamais assez ! – la mère est étonnée de ne rien sentir, elle fait ce qu'on lui demande, mais elle n'a aucun repère, c'est la suggestion hypnotique qui l'exclut, finalement, elle aurait dû refuser l'hypnose – le fœtus (est-ce encore un fœtus ?), la conscience subit l'appel, plus fort, plus urgent...

« Oh non ! Oh non... » gémit l'univers tranquille de certitudes en agonisant quelque part dans le cerveau de Mademoisel. « Cinq plans ! Cinq plans d'ubiquité ? » Elle n'était plus unique, elle était déjà dépassée.

Et le keïn se déchaînait ! Et le névraxe de chaque spectateur explosait des sensations de cinq personnages, sur le même faisceau... Sur le même faisceau !

Toujours pas de souffrance, mais le halètement qui s'accélère en inondant (encore ?) l'intérieur de ses cuisses jusqu'à expulser d'un souffle tout l'air de ses poumons... La main qui se serre dans sa main lorsque ce corps se tend, et la bouffée de chaleur qui transpire de sa nuque jusqu'à souffler le feu de ses jambes vacillantes... Les mains dans les gants qui suivent, mécaniques rompues à suivre, l'œil et les signes de l'habitude, l'une d'elles qui saisit l'inducteur hypoderme... L'index gauche qui caresse la commande auto et le siège qui pivote tandis que la console bipe son assentiment, trois enjambées pour assister (qui ou quoi ?), tout est prêt, tout est toujours prêt... La béatitude humide qui s'étire et s'enfuit et le vide et l'aspire, une soudaine brûlure qui pousse en comprimant, exprimant, comprimant, exprimant, et la douleur violente l'espace d'un éclair...

Le faisceau cessa de porter les messages de cinq cerveaux pour jaillir du ventre de la femme. Il promena, dans une spirale ascendante, la vision objective et colorée d'une naissance libératoire avec, l'instant d'une retenue oppressante, son cri de poumons tout neufs se fondant dans les modulations quasi triomphales de deux guitares électriques.

« C'est une fille », se dit Mademoisel, en se demandant comment elle pouvait à ce point se faire prendre par la projection. « Quel fou ! » chuchota-t-elle pour elle-même, écrasée d'un talent qu'elle commençait à peine à reconnaître. « Quel fou ! »

*

* *

Contexte – une véritable démonstration technique : sur deux plans totalement distincts et parfaitement synchrones, Ylvain projeta tableaux sur tableaux, exacerbant chaque détail de chaque scène d’une esthétique vertigineuse, liant les sens et les modes élémentaires à l’ubiquité binaire et à ce que Mademoisel nomma « Egojection » ; des analyses, des idées, des émotions, des intuitions qui émanaient de lui, positionné en narrateur partial, et qu’il confrontait au sens critique des spectateurs... La manipulation absolue sous des allures de proposition... « À condition d’être, d’un point de vue logique, irréprochable », se rassura Mademoisel.

Elle avait besoin de se rassurer.

*

* *

... Un astronef plonge sur la planète 61 Cygni A (II) avec un réalisme irréel, et se pose sur l’astroport...

... La mère, cadre moyen dans une entreprise métallurgique, négocie un contrat avec un client difficile...

... Le père, dans un restaurant réputé, déjeune avec le chef des ventes du dernier holo thalien qu’il devra distribuer dans toute la capitale...

... La gamine, Neïmia, fête son sixième anniversaire dans leur pavillon près du lac. Elle est la plus calme des enfants de son âge, mais pas forcément la plus sage...

... Par holo : le Gouverneur est heureux d’annoncer que 61 Cygni A (II) vient de passer un contrat avec un holding terrien pour l’exploitation touristique des anciennes vallées minières (que ce même holding a vidé de toutes ses ressources) dans le continent sud...

... Neïmia a voulu un surchat, maintenant elle devrait s’en occuper, sinon elle n’assistera pas au keïn de Bayliba le mois prochain...

... Le père et la mère, après l’amour, discutant de la lubie de Neïmia : visiter Terpsichore. « Moi aussi, j’aimerais bien, tu sais ? » « Avec cet argent, on pourrait s’acheter un agrave ! »

Petites scènes criantes de vécu se succédant en quotidiens anecdotiques, tels moments, tels lieux, telles gens, tels événements succincts, aperçus, entrevus, léchés, le goût du commun avec, pour seule épice, le délire angulaire de la vision d’Ylvain : l’enthousiasme d’un fond musical, le manège tournoyant des sons et des mots dans

l'espace volumétrique d'un dialogue, la finesse et le mariage loufoque d'odeurs aussi tangibles qu'inattendues, le jeu surprenant des contacts physiques, les mouvements trafiqués comme une chorégraphie... Tout était à la fois normal et hors norme.

« Ces gens sont petits, et ce n'est même pas leur faute ! » songeait Mademoiselle « Ils vivent dans leurs limites, confortablement, sans même espérer laisser une trace de leur passage. Il leur suffit de vivre avec les données de 61 Cygni et le bonheur aisé qui somnole dans presque toute l'Homéocratie. » Ces pensées n'étaient pas exactement les siennes, elles étaient seulement proches des siennes ; l'Egojection aidait à les formuler en les mixant insidieusement, mais sans se cacher. « Toute l'astuce consiste à ne pas heurter l'ego du spectateur », supposait-elle. « Quel fou ! » Elle voyait clairement, à présent, que l'égojecteur ne pouvait ni mentir, ni tricher, ni dévier, ni être purement subjectif ; il lui fallait utiliser la subjectivité collective pour préserver sa crédibilité.

« Quel fou ! » se répéta-t-elle, consciente pourtant de l'admiration qui grignotait son mépris forcené. Ce que ce type faisait était le plus périlleux exercice qu'un kineïre pût tenter.

*

* *

L'image du monde tel qu'il pourrait être, accroché dans le vide avec sa pâle petite sœur lunaire par des fils d'attraction-gravitation-rapport des masses. L'image du monde superposée aux paillettes striées des yeux d'enfant qui l'extraient d'un livre, et d'un autre, et d'autres livres, d'autres mondes suspendus dans l'espace. Elle a douze ans, Neïmia, et les vacances le ballottent d'une plage océane à des collines boisées, de fleurs en montagnes, de forêts en déserts. L'aggrave file, se pose, file à nouveau au ras des paysages familiers. À chaque halte, l'Homéocratie physique s'empare de ses rêves et elle s'invente Thalie, Mytale, Still, Velem, Chimë, d'autres arbres, d'autres neiges, d'autres animaux.

Ylvain introduisait le public dans l'imagination désordonnée de l'enfant, dessinant, transformant les planètes comme elle les recréait à partir de ses lectures et de ses espérances. La projection oscillait entre la synthèse holographique et le dessin animé, les images précises et débridées passant subitement de trois à deux dimensions, les bruits se mêlant aux bruits, s'enchaînant sans logique, valorisés, brisés, confondus de musiques abruptes ou emphatiques. Neïmia ne respectait qu'une règle, celle de l'exotisme, et le faisceau d'Ylvain portait l'exotisme au-delà des simples chimères, comme il portait les aventures féeriques et dérangeantes que la fillette s'inventait jusqu'au

malaise.

Le retour à l'école, au collège, au lycée, et les cours qui déforment l'exotisme de leur rationalité, de leur science péremptoire et frustrante ; trois mois, six mois, un an. L'enfant cède au tangible castrateur et travaille d'arrache-pied ces matières technologiques que papa prise tant, que le gouverneur prise tant, que l'Homéocratie prise tant et qui l'étourdissent. Les rêves s'étiolent.

Quatre cent seize mille cerveaux regardaient périr l'enfance à bout portant, de l'intérieur, et les corps auxquels ils n'appartenaient plus tout à fait se crispaient. Mademoisel sentait ses poings se fermer sporadiquement, et elle ne savait plus si c'était elle qui les serrait ou le fantôme des rêves de Neïmia, ou encore une subtilité de l'égojection. Qu'Ylvain pût à ce point dramatiser l'éclosion de la maturité était effrayant. Il ne jouait pas un keïn, il jouait de son keïn pour jouer du public. Elle se sentait désarticulée, ou articulée, pantin. « C'est dément ! Dément ! »

La voilà qui peine à s'endormir, qui ne dort presque plus, tellement les questions l'assaillent, tellement elles se compliquent. À quoi rime l'électronique ? À quoi rime le génie thermique ? Que vais-je faire de l'architecture tropique ? Que gagnerai-je à être ingénieur urbaniste ? Pourquoi faut-il des ingénieurs urbanistes, ici ? Pourquoi le diplôme ne peut-il être reconnu homéocratiquement ? Pourquoi la fourchette des salaires d'encadrement est-elle si ridicule sur Cygni ? Et les questions tirent les rêves de leur hibernation, de vieux rêves remis à neuf, flambant neufs. Neïmia a dix-huit ans et elle ne veut pas construire des villes pour que l'excès de population d'on-ne-sait-où s'implante sur 61 Cygni A(II). Elle veut voyager, se soûler d'ailleurs et de méconnu, ou d'inconnu. En deux mois, Neïrnia se fâche avec l'université (scène cocasse), ses parents (scène insoutenable) et la norme (scènes cyniques et passionnées), elle plaque tout ce qu'elle peut plaquer et se jette dans la marginalité.

« Parce qu'elle n'a pas d'issue, elle s'enferme », anticipa Mademoisel. C'était atroce, mais atrocement cru de vérité. Ylvain bâtissait sans vergogne un morceau d'authenticité qui faisait mal aux tripes. Il usait de l'ubiquité avec parcimonie, maintenant, et beaucoup de subtilité, comme si l'intimité qu'il dévoilait méritait un fond de pudeur. Mademoisel se souvint de ce qu'elle avait décelé dans la keïnette de Transitoire : « Il maîtrise les données humaines et, en projetant, il agit dessus », formula-t-elle. « Dure leçon ! »

Marginalisation, errance, petits boulots, rencontres, politique de quatre sous, Neïmia se déchire l'existence à survivre. D'expériences ahurissantes en expériences superflues, elle se brise la mémoire et les sens, elle se brise le corps et l'esprit, elle se brise jusqu'au rêve, des rêves dont elle charge ses veines. Elle descend aussi vite qu'elle

remonte, puis redescend, au hasard des garçons et des hommes dont elle se gave... Et arrive l'accident.

Un appartement démesuré pris en un grand angle qui rôde au ras du plafond, des jeux d'éclairages bleutés, de la musique en tubes, trop forte, des verres et deux synthétiseurs de cocktails, des lits, des canapés, un horrible tableau surréaliste et des figurines difformes, des gens en tenue de soirée, des gens en loques, des gens nus, et les rires aigus ou gras d'alcools surabondants. Il fait chaud, mais la terrasse, là-bas au bout du salon, souffle un rien de fraîcheur tentatrice. La soirée s'achève, à deux doigts de l'aurore, entre des vasques fleuries, derrière la baie vitrée.

Où est Neïmia ? Ah ! la voilà, assise sur la balustrade qui domine la cité. Elle rit d'une fille qui rend dîner et boissons, tripes et bile, sur les genoux d'un monsieur chauve et fardé (à elle seule, l'odeur est émétique). Elle se moque tant que quelqu'un la chahute et que, pour lui échapper, elle se dresse sur la rambarde, où elle exécute quelques dangereux entrechats qui la poussent vers la ville, si loin, si vite.

Elle tombe, la petite marionnette, elle tombe. Du bord de la terrasse, son corps s'amenuise, en taille et en brillance, jusqu'à...

En suspens au-dessus du vide, l'œil plonge derrière Neïmia, accélère, accélère à faire siffler l'air, pour rattraper la silhouette tournoyante et se fondre en elle.

Identification.

Pas une simple intrusion, pas un vulgaire regard de l'intérieur, pas même une quelconque possession de son corps et de son esprit... Le faisceau s'abattit sur le public, sur chaque spectateur, pour ne lui laisser qu'une poussière de conscience et l'identifier totalement, impitoyablement, à Neïmia qui se précipitait vers le sol.

« Il faut que j'arrête d'avoir peur. Je suis ivre, je ne devrais pas avoir peur. » Elle n'a pas compris tout de suite, et puis elle s'est mise à gesticuler, à se débattre contre la morsure de l'air ; très froid, l'air. Elle n'a pas crié, elle ne crierait pas, c'est stupide de crier. « J'ai peur, nom de Dieu, j'ai peur ! » Le balcon n'est même plus visible, d'autres balustrades défilent en tournoyant. « La peur tue l'esprit... C'est ça : la peur tue l'esprit... Qu'est-ce que c'est, la suite, merde ? » Le mur est loin, mais les terrasses passent tout près.

« Dans quoi j'ai lu ça ? La peur est la petite mort qui... qui quoi ? Oh merde, Herbert, aide-moi ! Je ne veux pas souffrir... Qui conduit à l'oblitération totale ! C'est ça ! J'affronterai ma peur... Combien d'étages ? » En bas, par moments (toutes les secondes ? moins ?), des crânes d'arbres, bien feuillus, qui guettent l'instant de se faire branches cassantes, prêtes à se mélanger à la chair et aux os, dans un dernier magma. « Je... je la laisserai passer sur moi, au travers de moi... J'ai même jamais mis les pieds à l'astroport ! Quelle conne !

C'est long... » À chaque rotation, elle s'efforce de rester sur le ventre, de ralentir l'air ou sa chute en mettant bras et jambes en croix. « Et lorsqu'elle sera passée, je regarderai en moi, sur son passage et... Je vais crever sans avoir croqué un seul morceau de ma faim... Et ça, c'est qui ? Arrête de délirer, termine la litanie, termine-la ! » On ne voit pas toute sa vie se barrer en une seconde, il n'y a pas de mémoire de la vie dans une mort irrémédiable qui arrive si vite, même au ralenti. « Là où elle sera passée, il n'y aura plus rien. Rien que moi. Merci. » Elle est en chute libre, cette fois, dans la position recommandée. Quel point de vue ! « Si ça continue, je vais mourir étouffée ! » Elle suffoque, vraiment, et ses yeux s'étirent à troubler toute vision. « Tiens ? Un agrave... Eh ! mais il me fonce dessus, ce con ! Attention !... »

Le choc ! Pleine gueule, pleine poitrine, plein bide... Le nez qui éclate et essaie de rentrer ses éclats de cartilage dans le cerveau, la mâchoire enfoncée, les seins attendris comme une pièce de viande et les côtes qui explosent en s'insinuant dans les poumons, dans le foie... Douleur ! Douleur ! Mais aucun droit à l'inconscience ; l'esprit refuse de se rendre, il lui reste trop à vivre et si peu de temps.

Rebond, rechoc sur le cul de l'appareil qui pique du nez, craquement du dos qui repousse les côtes à l'intérieur du ventre... Et les arbres stupides qui arrachent les vêtements pour mieux pouvoir racler la peau, comme un épluche-légumes.

Néant.

Mademoiselle sentit qu'on l'extirpait de l'identification pour lui rendre la subjectivité d'une optique ordinaire. Il lui semblait même qu'il s'agissait d'un souvenir, un hologramme figé : il y avait comme un corps sur le pavé, broyé, gibbeux, monstrueux, quelque chose de vaguement humain, déchiqueté, sanguinolent, un reste de charogne ; d'une bosse, fendue en de curieuses lèvres, jaillissait une omoplate et un... un steak rouge violacé qui tressautait péniblement, comme « surpris » par la brûlure du grill. Jamais elle ne pourrait avoir la certitude qu'elle ne hurla pas.

« Comment peut-on aller aussi loin ? » s'insurgea-t-elle « Qui est-il pour... Quel salaud ! » Elle se rendit alors compte qu'elle attachait plus d'importance au drame du keïn qu'au mode impensable dont Ylvain avait usé pour le rendre. Que savait-il faire d'autre, encore ? Combien sortirait-il de lapin de son chapeau avant la fin du spectacle ? Il ne s'agissait plus de supériorité technique : le kineïrat, dans les faisceaux d'Ylvain, était une révolution inimaginable. Elle eut envie de rire, bien pire que nerveusement ; la démence s'installait en elle.

Elle a vingt-six ans, maintenant, et le monsieur qui le lui a permis – elle n'exclut ni les bioniciens, ni les cryochirurgiens de sa survivance,

mais elle se souvient de ce que l'amie du monsieur a raconté : comment il a risqué leurs propres vies pour intercepter la marionnette au faîte des arbres, en tentant d'amortir sa chute avec l'agave – le monsieur lui a fourni un logement et du travail. Le comble, c'est qu'il est à la tête du plus gros cabinet d'architecture urbaine de la planète et qu'il sous-traite la réalisation d'un complexe touristique pour un trust terrien. Neïmia a commencé par saisir les données techniques pour la conception, puis on lui a confié le management des saisies mais, même sans avoir achevé ses études, elle maîtrise le sujet et elle a de l'imagination. Pier Len (le monsieur) vient donc de la muter au département Créations.

Elle grimpe vite, Neïmia, et elle s'est prise au jeu. À trente et un ans, elle tient l'un des six postes clés de l'entreprise. Elle gagne beaucoup, seulement le Rêve ne la quitte plus et elle ne prend jamais de vacances, pour cumuler un jour, bientôt, et partir. Elle vit toujours dans son petit studio, elle ne se déplace qu'en sub, ou à la rigueur dans les cylindres urbains, et elle ne sort jamais. Ses collaborateurs la craignent suffisamment pour ne pas en rire, mais ils la surnomment l'Ascète.

Seulement, un soir, l'Ascète refile toutes ses responsabilités à son adjoint et elle s'en va, le cœur battant à tout rompre (c'est son cœur d'origine, juste un peu aidé), à l'astroport.

« Bon sang, qu'elle a changé ! » pensait Mademoisel, définitivement envoûtée par le personnage. Même au travers de ces courts flashes de quotidien, très plats, très austères, elle était suspendue aux pérégrinations de Neïmia. Toutefois, elle conservait assez de distanciation critique pour ne pas assimiler cette sympathie à l'égojection.

Elle a choisi Dryades, le monde-forêt, parce que, s'il est bien plus éloigné que Thalie, Terre ou Terpsichore, le voyage revient pourtant huit fois moins cher : l'Homéocratie pousse à l'expansion et protège ses origines. Parce que, aussi, Dryades n'est pas terraformée, parce qu'elle n'a qu'une étoile, qu'on ne cherche pas encore à l'exploiter, qu'elle est sous-peuplée et, surtout, qu'elle n'a pas de structure touristique.

Neïmia loue un vangrave et s'envole.

*

* *

Le keïn explosa d'une orgie sensuelle, effaçant, désagrégeant, désintégrant des siècles de balbutiement kineïque, de préjugés techniques et de frustrations créatrices. La vue embrassait l'espace

volumétrique dans sa totalité, comme s'il était possible de voir dans toutes les directions à la fois, s'enivrant, de l'infrarouge à l'ultraviolet, d'une polychromie de nuances infinies. L'ouïe se délectait du même volume sphérique, mais sur un double faisceau polyphonique ; d'une part, l'audition, exacerbée mais réelle, des bruits de Dryades ; d'autre part, l'enchantement d'un univers musical complet. L'odorat et le goût, minutieusement entrelacés, pétillaient d'un million d'odeurs-saveurs qu'aucune distance ne semblait altérer mais que le cerveau localisait avec précision. Le toucher était le moins usité des sens, mais chaque fois que Neïmia était en contact avec un élément de Dryades, il prenait des dimensions d'une sensualité affolante.

Ylvain jonglait avec les modes ; le spectateur était dans le même instant Neïmia, lui-même en Neïmia, l'observateur, le narrateur, le rêve, tout ce qu'il lui était possible d'être : il paraissait ne pas y avoir de limites au faisceau de faisceaux qui l'inondait. Mademoiselle, comme les autres, était émerveillée, littéralement. Oh ! elle en avait subi des keïns qui dépeignaient tel ou tel monde ! Elle avait été gavée d'exotismes projetés ! La plupart des kineïres en fabriquaient à profusion : parce que c'était facile, parce qu'il suffisait de focaliser l'attention du public sur un aspect extraordinaire ou un autre, et qu'en un ou deux effets bien tapageurs, l'assistance était conquise. Mais comment-qualifier ce que faisait Ylvain ? Comment donner un nom à la magie pure ?

Subitement, elle se demanda combien d'heures de travail avaient exigées ces quelques minutes de projection, ces quelques minutes qui représentaient trois mois de visite, d'exploration, de découverte et qui les retraçaient mieux qu'elles ne pouvaient être vécues. À son échelle, abstraction faite de ces modes auxquels elle ne comprenait rien, c'était astronomique.

Retour sur 61 Cygni A (II) ; le keïn se ralentit.

Neïmia a goûté à son rêve. Elle est à peine rentrée qu'elle est en manque, et il lui faudra cinq ans de salaire, d'un des salaires les plus élevés de Cygni, pour retourner à l'astroport.

Chez elle, un matin de blues, Neïmia déprime.

Dans son bureau, à peine arrivée, elle déprime.

Dans le sub, pendant une réunion, chez elle encore, au bureau toujours, elle s'enfonce dans une dépression logarithmique.

Un soir, elle tripatouille le terminal, comme ça, au hasard, et le budget s'affiche, celui de son département. Elle est en avance sur ses commandes et elle a trente pour cent de marge sur les prévisions. C'est elle qui gère le budget, qui s'occupe du bilan, des commandes, des coûts, du chiffre d'affaires et des détails. Elle gère tout parce qu'au-dessus d'elle, il n'y a que Pier Len, qui se contrefout des détails puisque tout fonctionne toujours mieux que prévu.

L'idée de détourner des fonds lui traverse l'esprit et l'amuse. Mais non ! C'est dangereux, malhonnête et ingrat, et ça ne mène à rien.

« Fais-le, merde ! » hurla Mademoisel dans sa tête, comme quatre cent seize mille autres personnes. « Fais-le ! À quoi te servent tes préjugés, hein ? Petite gourde ! » Alors, elle s'aperçut qu'elle était dans un faisceau d'identification et que ses propres pensées servaient de conscience à Neïmia. Ylvain venait de la jouer, de les jouer, avec un nouveau tour de passe-passe kineïque : la Participation Subjective, l'intervention du spectateur sur la projection... Une sorte de retour de faisceau et son écho. « Non ! C'est impossible ! » se rebella Mademoisel « Non et non ! Je refuse d'avalier ça ! »

Neïmia écoute sa conscience.

« Et comment aurait-il fait si deux ou trois mille d'entre nous avaient réagi différemment ? » s'insurgea Mademoisel, sans conviction, le temps de comprendre qu'elle pensait de travers. « Il nous tient, zut ! Il nous tient comme ce n'est pas permis ! Et maintenant, quoi qu'il arrive, nous sommes tous responsables... Il nous a impliqués. »

Neïmia triche avec les dépenses, avec les facturations, avec les délais et le bilan ; elle triche avec l'ordinateur et l'ordinateur n'y voit que du feu. Au début, elle a voulu détourner juste de quoi gagner deux ans (une paille !), puis elle s'est dit qu'elle pouvait aussi facilement gagner en distance (quelques parsecs de plus, pour atteindre Chimë, par exemple). Finalement, sa confiance grandissant, les risques pesés et négligés, elle a décidé de mettre un terme définitif à ses frustrations. Elle a les moyens de mettre ses rêves hors de portée des exigences pécuniaires, elle va en user jusqu'à la corde, prendre tout ce qu'elle peut prendre pour s'installer à demeure dans ces voyages dont elle ne peut se passer.

Les montagnes de Velem à dos de camélidés... Changement d'identité, changement d'apparence, placements... Mytale et ses fleuves interminables, ses gros chats étranges, ses mutants à peine humains... Nouvelle identité, nouveaux placements, premiers amis... Chimë, l'Institut et les maes, projections quasi privées... Terre, en sub, en agrave, en voilier, sa disparité, ses richesses, sa culture, les origines... Terpsichore, douane et pots-de-vin, organisation et corruption, l'océan d'huile... Fuite, fuite, fuite !

Elle est recherchée. Elle l'a toujours été, mais maintenant, elle le sait. Une de ses identités est grillée et les deux tiers de sa fortune inaccessible... Qu'importe ? Elle s'est échappée et elle est indemne.

Dazel, Phi, Orphée, trois mondes très proches, très différents, très jeunes. Neïmia crée des entreprises, se fait chapeauter par des holdings terriens ou thaliens, détourne des sommes phénoménales et retourne sur Mytale préparer son dernier mais interminable voyage :

le tour des frontières homéocrates et des planètes en cours d'exploration. Seulement avant, elle veut voir Thalie, Alpha Centauri B (III), capitale de l'univers humain : le rêve dans le rêve.

« Le rêve de trop », songea Mademoisel, évoquant l'unique formalité douanière du siège homéocrate : le Détecteur, l'ordinateur central de bien plus qu'un monde, la presque intelligence artificielle dépositaire de tant de données que rien ne lui échappait – ou presque rien, la différence n'était pas humainement perceptible. Le Détecteur reconnaît Neïmia... et Mademoisel trouvait cela injuste... mais elle n'était plus très sûre de rien et surtout pas de ses émotions. « Ma petite Made... », se morigéna-t-elle, « essaie de te souvenir que toute singulièrement vivante qu'elle fasse, tu nages en pleine fiction ! »

*

* *

Thalie ne possède pas de spatioport ou, plus exactement, le seul spatioport que possède Thalie est son plus gros satellite. De là on doit emprunter des navettes pour se rendre sur la planète. Neïmia a beau le savoir, elle est déçue.

« Suivez le guide ! » plaisante-t-elle, au milieu d'un millier d'autres passagers que de petites boules, se déplaçant à trois mètres du sol, orientent vers le contrôle d'immigration. Ces petits guides fonctionnent admirablement et, de croisement en croisement, de bande roulante en station de sub, Neïmia se retrouve à la queue d'un groupe de vingt personnes.

Première étape : le couloir abiotique... Désagréable. Elle a toujours ressenti l'abiose comme un désagrément, mais ici, c'est pire qu'ailleurs.

— Zut ! s'exclama-t-elle à voix haute. Une planète d'hypocondriaques !

— Rhabillez-vous, répond le vocoder. Vous devriez faire réviser votre prothèse pancréatique, nous avons décelé une légère insuffisance trypsinogène.

— Charmant ! commente-t-elle.

— Peut-être devriez-vous aussi faire assister votre œil organique, il n'est plus en phase avec le bionique. Il pourrait en découler des troubles visuels qui...

Neïmia achève d'enfiler ses vêtements plus vite qu'elle ne l'a jamais fait pour se ruer hors du couloir abiotique. Elle est déjà persuadée que Thalie lui promet de cruelles désillusions, et le hall qui jouxte le couloir s'empresse de confirmer cette impression. C'est une pièce très grande, très haute et peu profonde. S'étendant d'un bout à l'autre de

cette salle, face à elle, sont alignées vingt cages de verre – ou plutôt, vingt cabines transparentes. Elles laissent entrevoir, de l'autre côté, un nouveau hall, au moins cent fois plus vaste, et ce qui semble être les navettes destinées à rallier Thalie. Comme il n'existe manifestement pas d'autre issue que les cages, Neïmia pénètre dans celle qui lui fait face. La porte se verrouille derrière elle.

— Je suis le Détecteur, annonce une voix.

— Enchantée, ironise-t-elle.

— Voulez-vous penser votre identité, s'il vous plaît.

« Un ordinateur télépathe ! » pense-t-elle.

— Votre identité, s'il vous plaît.

« Galliê Peil Daugh », réussit-elle à formuler sans une trace d'hésitation.

— Je vais vous demander quelques secondes de patience.

Galliê en profite pour observer l'agravogare : il est vraiment immense ! Trois de ses côtés sont uniquement composés de cabines. Elle se dit que, sauf si d'autres formalités l'attendent sur Thalie, le système du Détecteur est le plus souple contrôle douanier de l'Homéocratie. Elle n'a aucune crainte : elle est Galliê, et Galliê est en règle.

— Je suis désolé, Neïmia Corderie, laisse tout à coup tomber le Détecteur. Vous faites l'objet de recherches et d'un mandat d'arrêt... Je dois vous faire déférer à la cour compétente.

Une cassure nette et le vide, avec le noir du vide et le froid du vide, et le néant et cette écœurante sensation de chute infinie, et la vacuité parfaite de l'absence de tout.

*

* *

« Là, ils ont dû tomber de haut ! » estima Mademoiselle. Ylvain avait failli la bluffer, elle qui savait ! « Comment va-t-il conclure ? Qu'a-t-il gardé en réserve ? » Elle était certaine qu'il avait concocté un final à la mesure de ses incroyables facultés, qu'il allait encore les écraser d'une manipulation kineïque délirante. Il ne pouvait en être autrement : il devait laisser une empreinte indélébile de son talent (Que ce mot lui paraissait suranné !).

Une voix dans le vide... la voix de Neïmia... Ou du moins, l'aboutissement de la voix de Neïmia, sans inflexion, sans timbre, opaque et déshumanisée ; ni l'ombre, ni le souvenir, quelque chose d'abominablement autre :

— Où est la justice, hein ?

Pas d'écho, pas de réverbération, juste un soupir de silence.

— J'étais mes rêves et mes rêves voulaient... voulaient vivre. Où est la morale, hein ? J'aurais dû faire quoi ?

Rien ne souligne les interrogations ; on sait que c'en sont, c'est tout.

— On m'a dit que les rêves étaient faits pour être des rêves. Mes parents l'ont dit, le gouverneur l'a dit, Pier Len l'a dit, l'ordinateur central et les juges l'ont dit... Le charme des rêves tient de leur nature de rêve : irréalisables, hors contexte, chimériques. Il faut les rêver, sans passion, comme une bénédiction de l'esprit, comme un soulagement... Le rêve est la nature de l'homme, il ne faut pas détruire l'essence de l'humanité... Foutaises !

Une tension dans le vide, une onde d'impact.

— À quoi rêvent ceux qui ont les moyens de réaliser mes rêves ? Si pour eux ce ne sont pas des rêves, cela signifie-t-il qu'il existe plusieurs essences d'humanité ?

Une pause encore, pour nettoyer les ondes d'amertume.

— J'ai fait le tour de ce qui m'était offert... Il n'y avait rien pour moi. Nous sommes presque tous dans ce cas. Pourtant, les criminels sont rares, n'est-ce pas ? Au moins aurai-je la satisfaction d'avoir vécu une partie de mes rêves sans empiéter sur la vie de ce presque nous.

La voix décline :

— Je n'existais pas.

À peine un souffle :

— Je n'existais pas.

Silence : le keïn se tait.

*

* *

Le keïn se tut. Silence. Le temps d'émerger, rien que quelques secondes pour appréhender la réalité revenue, et le public se dressa sur ses jambes, comme une seule entité, pour frapper dans ses mains, frapper, frapper, frapper, de plus en plus vite, de plus en plus fort. Et dans son fauteuil, au bout du tonnerre d'hommages, l'homme hébété sentait le grondement instiller dans ses nerfs l'énergie sauvage, animale de l'euphorie.

— Ylvain ! Ylvain ! Ylvain ! scanda le tonnerre.

Et l'homme se leva, les paupières closes, le visage apaisé.

Mademoiselle était debout, serrant les poings pour ne pas applaudir, pinçant les lèvres à s'en mordre les joues pour ne pas hurler, raide. Elle pressentait que sa fidélité à l'Institut dépendait de sa résistance à la folie collective, de son refus de fanatisation. Pour elle, l'orage passa, et elle observa les visages alentour : Toyosuma, en transe, criant à s'égosiller ; Sydhj, Anadar et Tomaso encore assis... Sydhj, noir de

haine et de jalousie ; Anadar, tassé, recroquevillé, accablé ; Tomaso, très digne, très droit..., l'air extatique.

Ylvain ouvrit les yeux.

— Ylvain ! Neïmia ! Ylvain ! Neïmia !

Le kineïre promena son regard sur le premier rang ; quand il croisa le sien, Mademoisel eut envie de lui crier : « Il n'a pas de final, ton keïn, tu m'as volée ! » C'était ridicule, et le regard passa pour se poser sur Tomaso.

— Neïmia ! Neïmia !

« Que se passe-t-il ? » se demanda Mademoisel. « Il est effrayé ! Bon sang ! Il craque ! » Curieusement, elle n'en ressentit aucune satisfaction... Ylvain était en train de s'effondrer, et elle n'éprouvait que compassion !

— Neïmia ! Neïmia !

« Fais-les taire ! » voulut-elle lui dire. Pourquoi braillaient-ils ce nom atroce ?

Il vacillait, une main cherchant l'appui du fauteuil (c'était horrible), basculant dans cette espèce de folie qui guette l'esprit créateur. Ses yeux tournaient de gauche et de droite, apeurés, quêteant un soutien impossible. Ils se posèrent encore sur elle, et elle les retint en leur offrant ses mains, très hautes, s'ouvrant très large puis se refermant, l'une sur l'autre ; des applaudissements que personne, jamais, n'avait autant mérités. Il aperçut cet hommage qu'elle payait si cher en humiliation et, un instant, il recouvra sa lucidité ; lorsque de nouveau, sa raison s'échappa, Mademoisel n'essaya pas de la retenir. Elle ne pouvait rien pour lui.

Elle sentit alors un faisceau d'une incroyable puissance fendre le public en ligne droite, la frôler pour percuter Ylvain de plein fouet. Elle n'eut pas même le temps de se demander de quoi il s'agissait, car le jeune homme y réagit instantanément. Il toisa la foule (ou le cri de la foule) et fixa à nouveau Tomaso. Il passa quelque chose entre eux, comme une étincelle mais ce fut trop bref pour que Mademoisel se fît une idée. Ylvain projeta, avec tellement de violence que tous en furent assis.

C'était un morceau du keïn de Tomaso (voilà ce que leurs yeux échangeaient), un cliché tiré de son dernier sketch : Planète-prison. Il en projeta un autre, puis un autre, une centaine en tout, comme une rafale d'holographies visionnées à la sauvette, comme s'il cherchait quelque chose dans une holothèque. Puis brusquement, le défilement s'arrêta sur une de ces images empruntées à la mémoire de Tomaso.

Manifestement, l'observateur (Tomaso ?) était debout sur un mur qui ceignait une cour immense, sale, humide, jonchée de détritux et d'excréments, jonchée d'humains aussi. Il y avait peut-être là trois ou quatre mille prisonniers dans un état de misère et d'avachissement

intolérable. Cette vision n'était ni pire, ni meilleure que le reste de la keïnette ; c'était un moment parmi tant d'autres qui avaient impressionné Tomaso et qu'il s'était décidé à projeter. Mais Ylvain avait pétrifié cette scène et, impitoyablement, il l'agrandissait, comme s'il usait d'un zoom, mettant en évidence la déchéance des êtres ainsi traités.

D'abord, l'image s'agrandit tellement qu'il devint impossible de discerner l'ensemble de la cour ; puis le gros plan se concentra, s'affina pour fouiller groupe par groupe les malheureux qui gisaient dans la crasse. Ylvain cherchait quelque chose, mètre après mètre. Enfin, le champ s'immobilisa pour s'étrécir encore, jusqu'à ne plus cadrer que trois têtes, se touchant presque, appuyées contre un mur suintant d'on ne savait quel infâme liquide. L'objectif se déplaça une dernière fois, légèrement, afin de continuer son ouvrage de grossissement en se focalisant sur le visage déformé, méconnaissable, de celle dont ils avaient scandé le nom.

— Neïmia, souffla le public.

Et ce fut à peine si Mademoisel entendit ces quatre cent seize mille chuchotements tellement ils furent ténus.

Ylvain était encore debout.

— Merci, dit-il doucement.

Puis il quitta la scène.

« J'ai eu mon final », conclut Mademoisel.

*

* *

Elle ne s'attendait pas à trouver Ylvain dans l'arrière-scène, et il ne s'y trouvait pas. D'ailleurs, elle était moins que certaine de souhaiter le rencontrer, c'était Tomaso qu'elle voulait voir. Et il était là, avec Jed Morlane ; ils devisaient, mais l'un comme l'autre semblaient l'attendre. De la part de Tomaso, ce n'était guère surprenant. Par contre que pouvait lui vouloir Morlane ?

— Que pensez-vous de ce keïn ? attaqua aussitôt Tomaso, une pointe de sadisme dans la voix.

— Je vous le dirai quand je le saurai.

— Bigre ! Le petit génie de l'Institut aurait-il été impressionné ?

— Cessez cet assaut de stupidités, voulez-vous ? Ylvain est génial et nous sommes tous de minables petits débutants, c'est entendu... Que pensez-vous de son malaise ?

Tomaso pouffa.

— Un petit coup de vertige... Il s'est vu, tout là haut, au-dessus de tout le monde, et il a eu envie de sauter, c'est tout.

— Qui l'en a empêché ?

— Pardon ?

— Ne me dites pas que vous n'avez pas perçu le faisceau. Il est passé entre nous, et il était suffisamment large pour...

— Je l'ai perçu.

— Qui était-ce ?

Le vieil homme secoua la tête.

— Je n'en ai pas la moindre idée, mentit-il (Il était certain de savoir.) Jed ?

— Je n'ai rien senti.

Mademoiselle n'insista pas. Elle s'assit, pour réfléchir pendant que Morlane et Tomaso poursuivaient la discussion qu'elle avait interrompue. Ils parlaient du reste de tout sauf de kineirat. Un détail la tracassait. L'intervention du projectionniste anonyme avait été prévue : il avait bien fallu que celui-ci sût qu'Ylvain était ampliqué pour intervenir, ce qui supposait qu'Ylvain connaissait à l'avance la possibilité de cette intervention pour s'être ampliqué. Donc, quelqu'un veillait sur lui, et ce quelqu'un était un kineïre de première grandeur. Cela signifiait-il qu'Ylvain n'était qu'un disciple, et son keïn le fruit de l'enseignement reçu ; ou le jeune homme avait-il déjà un disciple ? Cette amie qui allait projeter le lendemain, par exemple. Comment l'Institut accueillerait-il la nouvelle d'une élève d'Ylvain projetant aussi puissamment que lui ? Et si elle était son élève, elle était certainement déjà plus compétente que tous les diplômés de l'Institut !

À un moment, Morlane demanda à Tomaso si Neïmia faisait réellement partie de sa keïnette et si elle était effectivement internée dans une planète-prison. Son interlocuteur écarta le sujet d'un revers de la main. Mademoiselle le relança :

— Quelle importance, Tomaso ? Vous pouvez bien répondre.

— Cela n'a justement pas d'importance. Ce qui compte, c'est qu'Ylvain ait lié Planète-prison et Rêve de Vie. Il a donné un martyr à l'inhumanité du système pénitencier et une image de marque à la justice sociale de l'Homéocratie... Ça va ruer dans les brancards ! Sur ce, bonsoir.

Il s'éclipsa.

— Quel drôle de bonhomme, commenta Jed.

— Peut-être, peut-être, rêvassa Mademoiselle. (Elle se souvint que, comme Tomaso, Morlane l'avait attendue.) Vous aviez quelque chose à me dire, Jed ?

— Oh ! non, non ! Je voulais juste voir votre tête...

CHAPITRE X

La clôture du festival avait été délibérément mal organisée. Il régnait sur la plaine la plus indescriptible des pagailles depuis près de deux heures : les gens avaient déjeuné sur place, la vente d'amplikine s'éternisait, le service d'ordre était en retard, le ciel couvert de nuages de mauvais augure (Still possédait pourtant l'un des meilleurs Contrôles Climatiques de l'Homéocratie), et Morlane et Ylvain se succédaient au micro pour raconter les pires inepties, tout en contribuant largement à la désorganisation générale. Même le très sérieux Toyosuma avait pris un tour de parole pour lancer son canular. Bref, c'était le chaos et, ce qui agaçait Mademoisel plus que tout, un chaos sympathique et bon enfant... Ambiance qui ne convenait pas du tout à son humeur massacrante.

Elle avait passé la matinée à tenter de joindre Chimë par ansible et, comme un fait exprès, l'appareil fonctionnait si mal qu'aucune liaison intelligible n'était possible. Bien entendu, les techniciens ne trouvaient pas la panne et, si l'opérateur avait enregistré son message en lui promettant de le transmettre dès que la machine serait à nouveau opérationnelle, elle avait la certitude qu'elle parviendrait à l'Institut avant lui. Pour elle, le dysfonctionnement s'appelait Ylvain de Myve, et Anadar partageait cette opinion.

— Il pourrait tout aussi bien se faire appeler Ylvain de Still ! avait-il tempêté. Mais que lui trouvent-ils donc, à la fin ?

« Du génie », avait-elle failli répliquer. Mais la réflexion du vieillard l'avait tellement soufflée qu'elle était demeurée coite. À ce point-là, jugeait-elle, la sénilité n'avait plus de nom.

Quand Ylvain décida que le calme devait revenir, il se contenta de le demander, et les spectateurs s'assagirent. Mademoisel en conçut un profond écœurement.

— Ely, annonça-t-il en guise de présentation.

Puis il descendit s'installer dans le seul siège disponible du premier rang, à la gauche de Mademoisel.

Quelque part dans la foule, un petit groupe applaudit généreusement l'apparition de la toute jeune fille qui succéda au grand kineïre.

— Merci, dit-elle en agitant la main dans sa direction. Ce sont mes parents, poursuivit-elle, pour le public, qui consentit un sourire. Et quelques voisins.

Elle avait baissé la voix ; un léger rire courut.

Mademoisel avait l'impression de connaître ce visage de lutin. C'était un vague souvenir, une vague ressemblance avec un souvenir, même.

— Vous savez, poursuivait Ely, maman est plutôt sympa d'être venue... Elle peut pas encadrer le kinéïra, comme elle dit. Elle voulait que je sois danseuse. (L'adolescente esquaissa deux ou trois pas de danse d'une grâce douteuse et, à la plus grande joie de l'assistance, manqua s'étaler.) Remarquez, je sais pourquoi elle est venue : c'est une dame très fière, ma maman ! Elle s'est dit qu'avec elle, j'aurais une spectatrice de plus que les autres !

Cette fois, les rires furent plus naturels et débridés. Elle les salua d'une courbette, se recula jusqu'au fond de la scène, s'élança, prit appui des deux pieds sur le rebord et se jeta, bras et jambes écartés, dans le public, en criant : « Maman ! »

Une fois la surprise passée, Mademoisel se fit la réflexion qu'Ely devait avoir une détente exceptionnelle, parce que son saut de l'ange l'emmena très loin et très haut au-dessus de... Elle prit alors conscience qu'elle assistait à une projection. En fait, elle venait à peine d'en émettre l'hypothèse quand le vol de la jeune fille s'interrompit net à dix mètres au-dessus de la plaine et que son corps prit des proportions gigantesques. Surpassant son ahurissement, l'impression de déjà-vu revint s'imposer à l'esprit de la diplômée de l'Institut, et il lui sembla tout à coup urgent de se remémorer qui pouvait bien être cette gamine.

L'image d'Ely fit un clin d'œil puis disparut.

— Eh, eh ! railla l'adolescente, sur scène. Vous ne pensiez tout de même pas que j'allais... (Elle se prit le menton et plissa les yeux, comme pour sonder les visages éberlués des spectateurs.) Vous, monsieur, là-bas...

Elle désignait quelqu'un, au douzième rang, et ce quelqu'un eut assez d'aplomb pour se lever.

— Moi ? fit-il.

On l'entendit à peine.

— Oui, vous... Mais, bon sang, grandissez un peu, on ne vous voit

pas !

Et l'homme, du moins sa projection, se mit à grandir.

— Ça suffit, décida-t-elle, lorsqu'il eut atteint des proportions colossales. Dites-moi, à quoi ressemblent les autres de là-haut, Goliath ?

— À des poux ! (L'interpellé, ne se démontait pas.) Des millions de poux.

« C'est pas vrai ! » s'horrifiait Mademoisel. « Elle projette un faisceau pour quatre cent seize mille types et un autre pour un seul, perdu au beau milieu de la masse ! J'ai l'air de quoi, moi, avec mon ubiquité ? » Elle jeta un regard à Ylvain ; il se délectait. « Le maître est fier de son élève. »

— Des poux, hein ? commenta Ely. Alors, des poux ils sont.

Ubiquité encore, mais sur un autre mode : chacun se sent devenir pou et voit la plaine grouiller de tous ces poux, qui grimpent à l'assaut du géant pour le recouvrir, tandis qu'il lutte de ses deux mains pour les chasser de ses vêtements.

Il y eut un éclair et tout le monde réintégra l'univers réel de la plaine, géant compris.

« Elle passe de la réalité à la projection et vice versa sans la moindre difficulté », médita Mademoisel. « Et en plus, elle improvise ! Quelle espèce de monstruosité... Ely ! » Un instant, elle cessa de respirer et de penser, un instant qui se ramassa sur lui-même pour lui permettre de rassembler ce passé un peu lointain – qu'elle croyait avoir oublié –, les rumeurs d'un passé vaguement plus proche et l'évidence d'un présent qui prenait enfin un nom et une dimension. « Elynehil Mayalahani ! » Quelque chose tout à coup lui paraissait encore plus amer que ce vénéneux festival, quelque chose d'absurde et d'intolérable : Elynehil Mayalahani.

— Salut, Made.

Ely projetait, par-dessus ou par-dessous ses autres faisceaux ; elle projetait uniquement pour sa coplanétaire, et Mademoisel savait que l'instant avait été choisi, qu'Ely n'avait attendu que la décomposition de son visage. De même elle savait qu'Ylvain percevait aussi ce faisceau ; elle sentait l'amusement qui le gagnait, à quelques centimètres de Son propre désarroi, ce qui l'informait de sa prise de conscience.

— Myve est bien représentée à Nashoo, hein, Made ? reprit Elynehil, toujours en aparté.

Oui, Myve était bien représentée, et Mademoisel eut le sentiment urgent (encore !) de devoir comprendre trop d'invéraisemblances, de hasards et de révélations...

Ely enchaîna gag sur gag pendant quarante minutes, jouant avec les spectateurs un jeu de questions-réponses plus près du show que du keïn. Elle mystifia-démystifia le public tant de fois et de façons toujours si différentes qu'il ne savait plus quand il vivait la réalité et quand il subissait une projection. D'ailleurs, le plus étourdissant – le plus effrayant, aussi – était qu'elle le maintenait simultanément dans les deux états : elle projetait sur la réalité les choses les plus farfelues sans que leur nature kineïque pût être détectée. Elle avait réinventé la magie, et elle la faisait vivre. Chacune de ses facéties était ponctuée de vivats et d'applaudissements ravis, de rires surtout, des rires qui étaient autant d'assentiments que de manifestations d'adoption : l'amie d'Ylvain devenait elle aussi l'enfant du pays ; Nashoo se réjouissait de deux prodiges.

— Bon, vous vous êtes bien amusés, maintenant ça suffit ! décida-t-elle subitement. De toute façon, vous ne pouvez plus ni bouger, ni parler, ni rien... (Chacun put vérifier qu'il était en effet paralysé.)... Je vais enfin pouvoir jouer ma keïnette. (Elle fit mine de se frotter les mains en affichant le plus espiègle des sourires.) Elle s'appelle Inceste.

Et elle projeta.

« Drôle de titre », songea Mademoiselle.

« Pourquoi ce titre ? » se demanda Ylvain.

*

* *

C'est une espèce de brume éthérée, laiteuse, qui joue de ses fumerolles pour cacher qu'elle est transparente, une allégorie taquine et louvoyante qui s'inventerait un mystère pour la seule volupté de l'effeuiller. Autour d'elle, une enveloppe symphonique sphérique qui repousse ou contient la négrescence agressive de l'Univers ; en elle, les mélodies allègres d'un violon et d'un violoncelle qui courbent la sphère musicale, comme on courbe l'espace, pour en faire l'orchestre de leur(s) concerto(s). Ça et là, à l'occasion d'un bref contrepont ou d'une phrase rieuse, un mouvement de brume, un revers de volute, une hésitation gazeuse dévoilent qui un bras, qui une cheville, l'ourlé d'une oreille, un clair de nuque, comme si le jeu d'archets soufflait des bouts de voile.

Doucement, la brume s'étire et se raréfie, s'échappant par un décroscendo de la sphère, ne laissant plus bientôt à sa place qu'un espace nu dans lequel tournoient deux corps asexués, dépourvus de pilosité, sans visage. L'un est le violon, l'autre le violoncelle ; ils

exécutent un ballet au rythme de leur concerto, un ballet que l'absence de gravité surréalise. Petit à petit, leurs évolutions se désynchronisent et la déviance de leur accord modèle l'asexualité du violon d'excroissances mammaires ; son corps s'habille d'une morphologie de plus en plus féminine, jusqu'à ce qu'il s'évade du duo pour ne plus moduler que ses seules harmoniques, sans pouvoir les imposer, sans même pouvoir les faire entendre au violoncelle.

De toute sa mélodie, Violon dessine ses courbes nouvelles, mais Violoncelle continue à n'entendre qu'un chant neutre et inintelligible. Elle caresse le corps de Violoncelle des variations du sien, et Violoncelle l'ignore. Elle passe du majeur au mineur, elle essaie chaque tempo, chaque mouvement, les résonances, les dissonances ; rien n'éveille Violoncelle. Alors, elle se tait et s'enferme dans l'écho de la bulle, s'imprégnant d'un million de fréquences, les tordant, les compressant, les allongeant jusqu'à leur donner d'autres timbres, d'autres tons et se débarrasser de sa voix de violon. Et, quand enfin elle atteint l'achèvement de sa métamorphose, elle explose d'un accord de grandes orgues qui tétanise Violoncelle et balaie l'enveloppe polyphonique de la sphère.

À son tour, Violoncelle connaît la sexuation de son corps ; de ses organes apparus, naît la turgescence d'un désir masculin. D'abord hésitant et maladroit, le ballet d'apesanteur reprend sur des mesures de synthèse, pour se faire passionnel puis passion. Des bouches, des mains, des sexes, croît et mûrit l'orgasme interminable qui s'en va déchirer les sens de quatre cent seize mille voyeurs jusque dans l'intimité de leurs sous-vêtements.

*

* *

La projection s'était arrêtée sur la déflagration, qui secouait encore le public des vivats dont il couvrit Ely.

« Inceste... » se répétait Ylvain, prostré, figé. « Inceste. »

« Il faut se tirer maintenant, grand frère ! » lui projeta Ely.

*

* *

Mademoiselle fut la dernière à quitter les fauteuils réservés aux notables. La plaine s'était déjà largement vidée. Elle se sentait un peu perdue et un peu triste, elle se savait irrémédiablement autre...

Nashoo lui avait volé pas mal d'années et d'insouciance, Nashoo l'avait vieillie. Elle se demandait si elle devait se laisser submerger par l'amertume...

DÉJÀ PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

- | | |
|--|-------------------|
| 1690. <i>Les enfants du silence</i>
(I.ère du pyroson-2) | Claude Ecken |
| 1691. <i>Le septième cycle</i>
(Bêta IV Hydri-3) | Bertrand Passegué |
| 1692. <i>Brehis galeuses</i> | Kurt Steiner |
| 1693. <i>Enfer et purgatoire</i> | Michel Honaker |
| 1694. <i>A la recherche de Faërie</i>
(Les Voleurs de Rêves - 3) | Jean-Marc Ligny |
| 1695. <i>Un navire ancré dans le ciel</i> | Roland C. Wagner |
| 1696. <i>Dernière tempête</i> | Philippe Guy |
| 1697. <i>Yriel</i> | Robert Alexandre |
| 1698. <i>La septième saison</i> | Pierre Pelot |
| 1699. <i>Les pierres de sang (Service de surveillance
des planètes primitives)</i> | Jean-Pierre Garen |
| 1700. <i>Egrogore</i> | Piet Legay |
| 1701. <i>Cette chose qui vivait sur Véra</i> | Louis Thirion |
| 1702. <i>La mort marchait dans les rues</i>
(Les derniers jours de mai - 2) | Roland C. Wagner |
| 1703. <i>Fleur</i> | Patrick Lachèze |
| 1704. <i>Lazaret 3</i>
(La grande séparation - 3) | G.-J. Arnaud |
| 1705. <i>Dal Refa'I</i>
(Pangée - 1) | Alain Paris |
| 1706. <i>Labyrinthe de la nuit</i>
(Les voleurs de rêves - 4) | Jean-Marc Ligny |
| 1707. <i>La forteresse éternelle</i>
(Bêta IV Hydri - 4) | Bertrand Passegué |
| 1708. <i>Top niveau</i> | J.-C. Lamart |
| 1709. <i>Tchernobagne</i> | Gérard Delteil |
| 1710. <i>La mort en billes</i> | Gilles Thomas |
| 1711. <i>Joal ban Kluane (Pangée - 2)</i> | Alain Paris |
| 1712. <i>Le roi de fer (Service de Surveillance
des Planètes Primitives)</i> | Jean-Pierre Garen |
| 1713. <i>Terminus l'enfer - 1999 -</i> | Gérard Néry |
| 1714. <i>L'androïde livide de l'astéroïde morbide</i> | Max Anthony |
| 1715. <i>Le rire du clone</i> | Piet Legay |
| 1716. <i>Le rescapé de la terre</i> | P.-J. Héroult |
| 1717. <i>Sassar (Pangée - 3)</i> | Alain Paris |
| 1718. <i>Le lévrier de Varik</i>
(les Chroniques de Vonla - 1) | Hugues Douriaux |

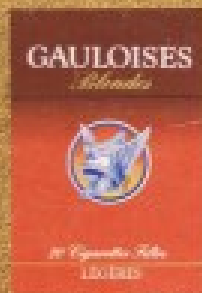
- | | |
|---|----------------------|
| 1719. <i>Hypnos et Psyché</i>
(<i>Les Voleurs de Rêves</i> - 5) | Jean-Marc Ligny |
| 1720. <i>Le grand hiver</i> (<i>Bêta IV Hydri</i> - 5) | Bertrand Passogué |
| 1721. <i>La planète Jaja</i> | Daniel Walther |
| 1722. <i>Les bâtisseurs du monde</i> | P.-J. Héroult |
| 1723. <i>Bronx Ceremonial</i>
(<i>Le Commandeur</i> - 1) | Michel Honaker |
| 1724. <i>Les noyés du fleuve Amour</i> - 1999 - | Gérard Néry |
| 1725. <i>Désirs cruels</i> | Michel Pagel |
| 1726. <i>O Gamesh, prince des ténèbres</i> | Piet Legay |
| 1727. <i>L'autre Cécile</i> | Claude Ecken |
| 1728. <i>Les ratés</i> | Gilles Thomas |
| 1729. <i>La chute des dieux</i>
(<i>Service de surveillance</i>
<i>des Planètes Primitives</i>) | J.-P. Garen |
| 1730. <i>La soie rouge de Xanta</i>
(<i>Les chroniques de Vonja</i> - 2) | Hugues Douriaux |
| 1731. <i>Traqueur d'illusions</i>
(<i>Les voleurs de Rêves</i> - 6) | Jean-Marc Ligny |
| 1732. <i>Le présent du fou</i>
(<i>Les raconteurs de nulle part</i> - 1) | Pierre Pelot |
| 1733. <i>Les psychopompes de Klash</i> | Red Deff |
| 1734. <i>Ysée-A</i> | Louis Thirion |
| 1735. <i>The verb of life</i>
(<i>Le Commandeur</i> - 2) | Michel Honaker |
| 1736. <i>Scorpions</i> - 1999 | Gérard Néry |
| 1737. <i>Les forains du bord du gouffre</i>
<i>Les Raconteurs de nulle part</i> - 2) | Pierre Pelot |
| 1738. <i>La loi majeure</i> | Don Herial |
| 1739. <i>Les ailes tranchées</i>
(<i>L'Oiseau de Foudre</i> - 1) | Félix Chapel |
| 1740. <i>Zoomby</i> | Vincent Galliax |
| 1741. <i>Visiteurs d'apocalypse</i> | Jean-Pierre Andrevon |
| 1742. <i>La dame d'Alkovlak</i>
(<i>Les chroniques de Vonja</i> -3) | Hugues Douriaux |
| 1743. <i>Le ciel sous la pierre</i>
(<i>Les Raconteurs de nulle part</i> -3) | Pierre Pelot |
| 1744. <i>Vous avez dit « humain » ?</i>
(<i>Les Dossiers Maudius</i>) | Piet Legay |
| 1745. <i>Dépression</i> | François Sarkel |
| 1746. <i>Les voies d'Almagiel</i> | Gilles Thomas |
| 1747. <i>Safari mortel</i> (<i>Service de Surveillance des</i>
<i>Planètes Primitives</i>) | Jean-Pierre Garen |
| 1748. <i>Return of emeth</i>
(<i>Le Commandeur</i> -3) | Michel Honaker |

- | | | |
|-------|---|-------------------|
| 1749. | <i>Le dirigeable « Certitude »</i>
(<i>Le Monde de la Terre Creuse</i> - 5) | Alain Paris |
| 1750. | <i>Les faucheur de temps</i>
(<i>Les Raconteurs de nulle part</i> - 4) | Pierre Pelot |
| 1751. | <i>Les autos carnivores</i> | Max Anthony |
| 1752. | <i>Appolo XXV</i> | Daniel Walther |
| 1753. | <i>La révolte des Barons</i>
(<i>Les chroniques de Vonja</i> - 4) | Hugues Douriaux |
| 1754. | <i>Les fils du miroir fumant</i>
(<i>Le Monde de la Terre Creuse</i> - 6) | Alain Paris |
| 1755. | <i>Soleil de mort</i> | Pierre Barbet |
| 1756. | <i>Emergency !</i> (<i>Les Dossiers Maulits</i>) | Piet Legay |
| 1757. | <i>Le Temple de la Mort Turquoise</i>
(<i>L'Oiseau de Foudre</i> - 2) | Félix Chapel |
| 1758. | <i>Les derniers anges</i> | Christopher Stork |
| 1759. | <i>Kinf of ice</i> (<i>Le Commandeur</i> - 4) | Michel Honaker |
| 1760. | <i>Le couple pâle</i>
(<i>Le Monde de la Terre Creuse</i> - 7) | Alain Paris |
| 1761. | <i>Succubes</i> (<i>Livre 1 - Démon</i>) | Jean-Marc Ligny |
| 1762. | <i>Hydres</i> (<i>La guerre des sept minutes</i> - 2) | Don Herial |
| 1763. | <i>Ylvain, rêve de vie</i>
(<i>La bohème et l'ivraie</i> - 1) | Ayerdhal |
| 1764. | <i>La légende des niveaux fermés</i> | Gilles Thomas |

*Achevé d'imprimer en mai 1990
sur les presses de Cox and Wyman
à Reading (Berkshire)*

— N° d'impression : 8761.
— Dépôt légal : juin 1990
Imprimé en Angleterre

SEATTLE & SALT LAKE AIRPORTS: TRAVELERS MUST



Quand la Bohème s'éveille à l'échelle de la galaxie et que les meilleurs Kineïres s'attaquent à la Commission Ethique, tous les pouvoirs de l'Homéocratie frémissent. Mais Ylvain démontrera à l'Institut que les rêves sont incassables...

56625.7

LES INTROUVABLES
UNE ÉDITION ABPROD'

LIVRE DE BUREAU ET COMPTABLE P&M

Angerebhenes

© 2004 Blackwell Publishing Ltd *Journal of Internal Medicine* 255: 103–110